

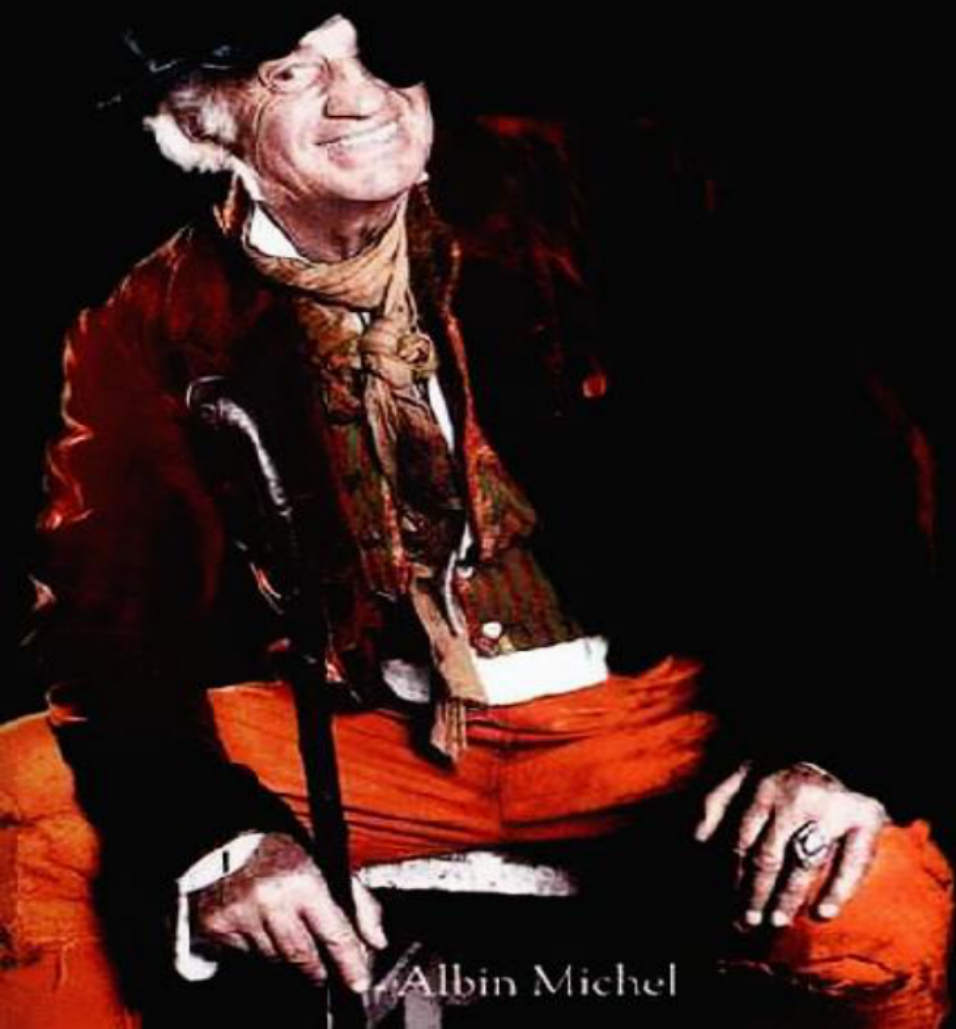
# **Frédérick ou le Boulevard du crime**

**Schmitt, Eric-Emmanuel**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

Eric-Emmanuel Schmitt  
**FREDERICK**  
**OU LE BOULEVARD DU CRIME**



ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

**FREDERICK**  
ou le boulevard du crime  
1998



ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel S.A., 1998  
ISBN : 978-2-226-23665-4



Centre national du livre

# Personnages

## *Dans le théâtre des Folies-Dramatiques*

FRÉDÉRICK LEMAÎTRE... comédien vedette du romantisme.  
MLLE GEORGE... comédienne vedette.  
PRÉCIEUSE... seconde comédienne.  
HAREL... directeur des Folies-Dramatiques.  
ANTOINE... le régisseur.  
LA CRESSONNIÈRE... comédien à l'emploi de « père noble ».  
DUGY... jeune premier de comédie.  
PARISOT... jeune premier de drame.  
FIRMIN... valet de comédie.  
PIPELET... concierge.  
MAXIMILIEN... son fils de vingt ans.  
ROBESPIERRE... son fils de dix ans.  
CUSSONNET... auteur dramatique.

## *Hors du théâtre*

BÉRÉNICE.  
LE BARON DE RÉMUSAT.  
LE COMTE DE PILLEMENT.  
LE DUC D'YORK.  
LE CHEF DE LA SÛRETÉ.

## *Dans le souvenir*

FRÉDÉRICK ENFANT (dix ans).  
LA MÈRE DE FRÉDÉRICK.

## *Silhouettes*

Artisans, policiers, gendarmes, porteurs de torche.

Pour Jean-Paul Belmondo,

cette rencontre de nos deux songes autour de Frédérick Lemaître, lui qui rêvait de l'incarner, moi de lui donner la parole, tant il est vrai que ce fantôme de quelques syllabes, Frédérick Lemaître, résume pour nous autres, gens de théâtre, l'amour que nous portons à notre métier.

# Première partie



## Premier tableau

### Plateau du théâtre des Folies-Dramatiques

Une femme et un enfant traversent le plateau.

Ils avancent lentement dans l'obscurité, presque avec prudence. La lumière qui les touche est un peu irréaliste, lumière des songes ou des souvenirs.

La mère de Frédérick porte un panier de linge repassé sur sa hanche de belle femme du peuple. Frédérick enfant découvre le théâtre avec les yeux émerveillés d'un garçon de dix ans.

FREDÉRIK ENFANT. Oh, maman, c'est beau.

LA MÈRE. Qu'est-ce que tu racontes ? On n'y voit pas plus que dans le cul d'une truffe.

FREDÉRIK ENFANT (*promenant son regard partout*). Mais si, on devine...

LA MÈRE. Allons, je n'ai pas le temps. J'ai mon linge à livrer. Viens.

Et ils disparaissent.

La lumière envahit le plateau. La vie quotidienne d'un théâtre se met en place. Les techniciens clouent des décors, le régisseur vérifie la place des accessoires, l'éclairagiste verse de l'huile dans les lampes de la rampe, le pianiste réveille son instrument avec quelques accords.

Nous sommes en janvier 1832 sur le plateau des Folies-Dramatiques, un des théâtres du boulevard du Crime romantique.

Le directeur Harel est en conversation avec Cussonnet, aspirant auteur dramatique lorsque entre Firmin, un acteur de deuxième plan au visage long et fin.

Firmin s'approche d'Harel.

FIRMIN. Il dit qu'il ne veut pas être de la première scène.

HAREL. Quoi ?

FIRMIN. Il prétend que le public vient pour le voir et qu'il faut toujours faire attendre une femme.

HAREL. Très bien. Dites à M. Frédérick Lemaître qu'il n'entrera qu'au

deuxième acte.

Firmin sort.

Harel se tourne vers l'auteur.

HAREL. Nous disions, cher monsieur... monsieur comment déjà... (*Il jette un coup d'œil à la brochure.*) Barnabé-Guy-Octave de Fleury-Mombreuse du Pantel de Saint-Amant... (*Épuisé.*) Dites-moi, vos parents avaient une sacrée mémoire !

CUSSONNET. En vérité, Barnabé-Guy-Octave de Fleury-Mombreuse du Pantel de Saint-Amant est un pseudonyme.

HAREL (*ironique*). Non ?

CUSSONNET. Ça ne se sent pas, n'est-ce pas ?

HAREL. Pas une seconde.

CUSSONNET. Dans la vie, je m'appelle... Cussonnet.

HAREL (*compatissant*). La vie est cruelle. (*Un temps.*) Écoutez, mon cher Barnabé-Guy-Octave, je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Quel talent, non mais quel talent ! Où allez-vous chercher tout ça ! Ces mots ! Ces situations ! Cette vérité !

CUSSONNET. Je travaille. J'avoue que mon poste de secrétaire au ministère des Postes me laisse le loisir de consacrer mes journées à mon œuvre.

HAREL. Allons, le labeur n'est rien, vous avez des dons. Je dirai même mieux, vous détenez « le » don, celui que nous autres, pauvres directeurs de théâtre, recherchons vainement dans les monceaux de brochures qui nous arrivent chaque jour : vous avez écrit une-pièce-qui-va-se-jouer ! Les pièces, on les compte par milliers ; les pièces intéressantes par centaines ; les bonnes pièces par dizaines ; mais vous, vous avez fait mieux, vous avez mis au monde la merveille, l'unique, la singulière : la-pièce-qui-va-se-jouer.

CUSSONNET. Vous voulez dire que...

HAREL. Je l'ai dit. Harel n'a qu'une parole. (*Il se retourne vers Firmin qui vient de rentrer.*) Quoi ?

FIRMIN. Frédérick Lemaître demande si l'on parle de lui pendant le premier acte dont il n'est pas.

HAREL. Tout le temps.

FIRMIN. Alors il renonce à la pièce. Si on l'annonce pendant une heure, il prétend n'avoir plus rien à jouer lorsqu'il entrera en scène, sinon donner raison aux autres personnages.

HAREL. Nom de Dieu !

FIRMIN. Il avait prévu que vous répondriez cela et il m'a prié de vous dire que c'est très vilain de jurer.

HAREL. Nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu !

FIRMIN. Et qu'il est inutile de se répéter. (*Gêné.*) Je transmets.

HAREL. Firmin, vous allez redescendre immédiatement dans ce tripot et rappeler à M. Frédérick Lemaître que le spectacle commence dans trente minutes, que nous avons prévu un raccord, que ses partenaires l'attendent et qu'il doit honorer le contrat qu'il a signé avec moi ! Voleur ! Crapule ! Assassin !

Firmin sort.

HAREL (brutalement, à Cussonnet). Nous disions ?

CUSSONNET. Que vous alliez monter ma pièce.

HAREL. Eh oui, votre pièce ! (*Se reprenant et disant mécaniquement.*)

Quel talent, non mais quel talent ! Où allez-vous chercher tout ça ! Ces mots ! Ces situations ! Cette vérité ! Votre pièce, mais on ne parle déjà que de cela, ici, mon cher Cussonnet, si, si, permettez-moi de vous appeler Cussonnet, allons, entre nous, soyons simples, merci. Voyez ce qu'est une vie de théâtre, mon cher, je me prends de béguin pour votre pièce, je la sou mets à Frédérick Lemaître, il l'accepte, et voilà déjà qu'il vous demande des changements.

CUSSONNET. Quoi ? Il s'agissait de ma pièce ?

HAREL. Mais oui. Il suffirait donc de transformer les premières scènes.

CUSSONNET. C'est impossible...

HAREL. Mais si... vous décalerez un peu...

CUSSONNET. Cela n'aurait aucun sens.

HAREL. Mais si, vous n'avez qu'à faire d'abord parler les personnages secondaires, la bonne, le valet, la cuisinière...

CUSSONNET. Cela se passe dans une auberge, l'Auberge des Adrets !

HAREL. C'est ce que je voulais dire : vous faites discuter l'aubergiste avec les clients. Oh, à ce propos, j'ai un très beau décor d'auberge. Très sombre, très boisé. On l'a déjà utilisé pour deux ou trois pièces, il fait toujours beaucoup d'effet. (*Il crie aux cintres.*) Pierrot ! On a toujours la taverne écossaise de *La fiancée de Lammermoor* ?

CUSSONNET. Ma pièce ne se passe pas en Écosse !

HAREL (*péremptoire*). Vous connaissez l'Écosse, monsieur Cussonnet du ministère des Postes ? Moi pas ! Et le public non plus ! Il n'y aurait que la reine d'Écosse qui, un jour, si elle venait voir votre grand chef-d'œuvre dans mon humble théâtre, pourrait trouver quelque chose à y redire ; mais je vous garantis que la reine d'Écosse ni ne siffle ni ne hue, cher monsieur, ni ne siffle ni ne hue, en tout cas pas dans mon théâtre !

CUSSONNET. Enfin, vous parlez de récrire... Vous avez cependant bien noté que toute ma pièce suppose que le personnage principal se trouve en scène dès le début.

Harel se retourne, furieux, vers l'auteur.

HAREL. Comme vous le dites, monsieur, votre pièce *suppose*, elle *suppose* qu'elle est intéressante, elle *suppose* que je vais me ruiner pour la monter, elle *suppose* que Frédéric Lemaître la jouera. Vous faites dans la supposition. Moi, j'agis, je prends des risques. Qui est votre carcassier ?

CUSSONNET. Pardon ?

HAREL. Avec qui écrivez-vous vos pièces ?

CUSSONNET. Mais tout seul, monsieur Harel, tout seul.

HAREL (*angélique*). Et il s'étonne... Mon petit Cussonnet, il faut qu'on vous trouve un carcassier.

CUSSONNET. Un quoi ?

HAREL. Un carcassier, quelqu'un qui vous refasse le squelette de la pièce.

CUSSONNET (*se rebellant faiblement*). Monsieur, je suis un écrivain, j'écris sous la dictée de l'inspiration...

HAREL. Dans les buvards du ministère des Postes, je sais.

CUSSONNET. Seule Mme Cussonnet, à qui je lis chaque soir ma prose, a le droit de me suggérer tout au plus un changement d'article.

HAREL (malgré lui). La pauvre femme... (À Firmin qui vient de rentrer.) Quoi ?

Firmin semble piteux.

FIRMIN. Frédéric me charge de vous dire qu'il vient de laisser trente livres au piquet.

HAREL. Bien fait. Est-ce que je joue, moi ? J'ai un théâtre, c'est bien suffisant pour perdre de l'argent. Qu'il monte ! Le raccord devrait être commencé.

FIRMIN. Frédéric le souhaiterait de toute son âme, mais...

HAREL. Quoi ?

FIRMIN. ... ses compagnons de jeu ne le laisseront pas partir tant qu'il n'aura pas payé.

HAREL (*hurlant*). Crapule ! Assassin ! Je ne rentre pas dans ce chantage. Va dire à Lemaître que je le paie pour jouer au théâtre, pas au piquet ! Qu'il monte immédiatement, sinon je déchire son contrat. Il ira faire du mime aux Funambules ! Et ajoute que, pendant qu'il s'amuse, il y a ici un auteur qui sue sang et eau pour satisfaire ses caprices !

Firmin sort.

Harel se tourne vers l'auteur.

HAREL. Nous disions ? (*Se reprenant et disant mécaniquement.*) Quel talent, non mais quel talent ! Où allez-vous chercher tout ça ! Ces mots ! Ces situations ! Cette vérité ! Nous disions ?

On entend de grands bruits de coups sur le sol.

Entrent le régisseur qui frappe sur le plancher avec un brigadier. Il précède Mlle George, une femme mûre, d'une coquetterie baroque et excentrique qui flirte avec le négligé.

ANTOINE LE RÉGISSEUR (*annonçant*). Mademoiselle George !  
Mademoiselle George ! Mademoiselle George !

Elle entre majestueusement sur scène, s'approche de la rampe, se plante, regarde le fond de la salle et déclame royalement.

MLLE GEORGE. Mon minet m'a mangé mon mou. Mon minet m'a mangé mon mou. Mon minet m'a mangé mon mou. (*Elle se tourne vers Harel.*) Titus, tâte ton tatouage tout autour de ton tour de tibia ! (*Elle se tourne vers Cussonnet.*) Le petit pénis peine en prenant la peine de pécher. (*Elle regarde en l'air.*) Quoi qu'il en coûte, quatre kilos de cacao claqueront son caquet ! (*Elle regarde en face d'elle.*) Il y a quelqu'un au quatrième étage. (*Elle répète.*) Il y a quelqu'un au quatrième étage. (*Elle répète encore, courroucée.*) Il y a quelqu'un au quatrième étage. (*Hurlant.*) Harel !

HAREL. Oui, belle et grande artiste !

MLLE GEORGE. Cela fait trois fois que je vous dis, sombre crétin, qu'il y a quelqu'un au quatrième étage.

HAREL. Comment le savez-vous ?

MLLE GEORGE. Il y a une présence qui me mange mes s. Mes s sifflent plus lorsque le théâtre est totalement vide.

HAREL. C'est Pipelet qui nettoie les fauteuils.

MLLE GEORGE. Pas quand je répète. Est-ce que je vais reprendre mes corsets dans votre bureau lorsque vous comptez votre or, moi ?

HAREL. Mon or, mon or, vous exagérez.

MLLE GEORGE. Ça, je sais bien que, sur les questions d'argent, ce n'est pas vous qui allez exagérer.

HAREL (*ne souhaitant pas subir une scène devant Cussonnet*). Que veniez-vous me dire, chère belle et grande artiste ?

MLLE GEORGE. Augmentation !

HAREL. Mais je vous ai augmentée le mois dernier.

MLLE GEORGE (*superbe*). M'en souviens déjà plus.

HAREL. Mais enfin...

MLLE GEORGE. Mon pauvre Harel, vous me réduisez à un tel état de misère que je ne peux même pas me payer des domestiques. Je fais

mon ménage moi-même, je descends moi-même mes eaux usées, j'épluche moi-même mes légumes, je torchonne comme une souillon toute la journée et vous, après, le soir, vous me demandez de venir jouer les Reines ? Vous barbotez dans la contradiction, mon pauvre Harel ! Autant que je sache, Cléopâtre n'épluchait pas elle-même ses légumes ?

HAREL. Oh ! Cléopâtre n'avait pas non plus le même nez que vous.

MLLE GEORGE. Pardon ?

HAREL. On le disait très beau, le nez de Cléopâtre.

MLLE GEORGE. Sait-on à quoi il ressemblait, seulement ? Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on en parlait. Alors, pour ce qui est de faire causer, le mien vaut bien le sien. (*Plus fort.*) Augmentation ! Augmentation !

HAREL (*mielleux*). Laissez-moi un instant et je monte vous rejoindre dans votre loge.

MLLE GEORGE. Soit.

Mlle George repart, précédée du régisseur qui frappe sur le plancher en criant.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Mademoiselle George ! Mademoiselle George !

Ils sont sortis.

HAREL. Nous disions ?

CUSSONNET. Vous parliez d'un carcassier.

HAREL. Ah oui, je vais vous trouver ça dans l'après-midi. Naturellement, il faudra partager vos droits d'auteur, mais je vous devine, mon cher Cussonnet, vous êtes un artiste, vous n'êtes pas un homme qui veut faire du théâtre pour gagner de l'argent !

CUSSONNET. Eh bien, c'est-à-dire...

HAREL. Vous occupez un poste important au ministère des Postes.

CUSSONNET. Certes...

HAREL. Ah, ce grand front de poète ! Si je reviens sur cette terre, j'aimerais être vous ! Si ! Être vous ! Fabriquer de l'idéal, créer le beau, enchanter les femmes ! Bravo ! Permettez que je vous embrasse ? (*Il écrase l'auteur contre lui.*) Bon, je vous envoie le carcassier demain. Et je m'occupe de la distribution. Pour la jeune première, je propose Mlle George, naturellement !

CUSSONNET. Mlle George !

HAREL. Oh, regardez-le, il est ému ! Eh oui ! Mlle George, la grande Mlle George !

CUSSONNET. Mais mon héroïne a vingt ans ! Et Mlle George...

HAREL. Ne soyez pas grossier avec les dames. Mlle George a l'âge

qu'elle veut. Surtout de loin. Et je l'ai sous contrat pour deux ans. *(Il hurle à la cantonade.)* Alors, ce raccord ? J'attends ! *(À l'auteur, en s'éloignant.)* À bientôt, cher ami. Quel talent, non mais quel talent !

Tout à coup, Cussonnet, dans un sursaut de courage, s'exclame.

CUSSONNET *(s'arrêtant)*. Monsieur !

HAREL. Oui.

CUSSONNET. Je... je... avez-vous lu ma pièce ?

HAREL. Moi ? *(Il revient vers l'auteur, outré, rouge de colère.)* Moi, si j'ai lu votre pièce ? Me demander cela à moi, Harel ! Ah, nom de Dieu !

CUSSONNET *(reculant, confus)*. Pardonnez-moi !

HAREL *(hurlant, grandiose)*. Je ne lis jamais les pièces, monsieur ! Je les déballe et je les pose sur mon bureau. Si mes secrétaires ou mes filles en feuilletent une lorsqu'elles viennent me voler de l'argent, c'est que le titre est bon. Alors je retire la brochure du tas et je la fais lire à la femme du concierge ! Si elle pleure, je l'envoie aux quatre ou cinq grands comédiens de Paris en leur disant que l'auteur a songé à eux en l'écrivant. Si le comédien, après l'avoir lue, me balance la pièce à la figure, je la fous au panier. S'il me dit qu'il est intéressé, je lui annonce que son rival de l'Odéon ou de la Porte-Saint-Martin vient de me donner son accord verbal pour moitié moins d'argent. Puis nous signons, le comédien et moi, et je compte les décors et les costumes. Pour moi, une pièce, monsieur, c'est une chose concrète, des budgets, des contrats, des affiches, de la publicité, le son des écus dans la caisse ! Ici on monte les pièces, monsieur, on ne les lit pas ! Si vous voulez vous faire lire, allez à la Comédie-Française.

Il sort, furieux.

Cussonnet lui court après.

CUSSONNET. Monsieur Harel, monsieur Harel !

Il disparaît à sa suite.

Entre alors Bérénice, une jeune fille à la beauté aristocratique.

Elle avance avec précaution sur le plateau, regardant avec étonnement et amusement autour d'elle.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Vous cherchez ?

BÉRÉNICE. M. Frédérick Lemaître.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. L'est pas là. Dégagez le plateau.

BÉRÉNICE. J'ai rendez-vous avec lui.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Alors, allez peut-être voir par ici.

Bérénice sort dans la direction indiquée.

Harel entre à nouveau, poursuivi par Cussonnet qui bafouille des excuses.

CUSSONNET. Monsieur Harel, je suis désolé, je vous supplie de me pardonner ma remarque.

HAREL. Soit ! (*Il toise Cussonnet.*) Maintenant, parlons argent.

CUSSONNET. Bien sûr, monsieur le directeur.

HAREL. Combien me donnez-vous ?

CUSSONNET. Pardon ?

HAREL. Je dis : combien me donnez-vous ? C'est pourtant clairement prononcé, j'ai encore toutes mes dents.

CUSSONNET. Mais je croyais... que c'était vous... qui alliez me donner de l'argent.

Bérénice rentre.

BÉRÉNICE. Messieurs, s'il vous plaît.

HAREL. Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

BÉRÉNICE. Je viens voir M. Frédérick Lemaître.

HAREL. Mademoiselle, si vous désirez voir M. Lemaître, vous allez à la caisse et vous achetez un billet pour ce soir.

BÉRÉNICE. Cela, je l'ai déjà fait, monsieur, et plus d'une fois. Non, j'ai rendez-vous avec M. Lemaître.

HAREL. Allez l'attendre dans le foyer.

BÉRÉNICE. Merci, monsieur.

Elle sort.

HAREL. Nous disions ?

CUSSONNET. Vous parliez d'argent.

HAREL. Évidemment, mais qu'est-ce que je disais ?

Frédérick Lemaître apparaît alors en haut du théâtre, descendant, tel un deus ex machina, par un plateau aérien que l'on appelle une gloire.

Il tonne, avec une voix terrible.

FRÉDÉRICK. Harel !

Harel et Cussonnet se retournent, effrayés, et lèvent la tête pour



découvrir le dieu de théâtre qui fonce sur eux.

CUSSONNET. Frédérick Lemaître !

FRÉDÉRICK. Harel, va payer trente livres à mes adversaires. Il les ont méritées.

HAREL. Non ! Personne ne vous a demandé de jouer ni de perdre.

FRÉDÉRICK. Harel, il s'agit de mon honneur.

HAREL. Et de mon argent.

FRÉDÉRICK. Quelle épouvantable mesquinerie ! Comment oses-tu comparer mon honneur et ton argent ? Quand je pense que j'ai rejoint ce métier pour baigner dans l'art ; à cause de toi, je clapote dans un jus sordide. (*Il montre Firmin qui vient d'entrer.*) Donne la somme à Firmin.

HAREL. Monsieur Frédérick, je ne paierai pas vos dettes de jeu. Vous m'avez eu une première fois, il y a vingt ans, vous ne m'aurez pas deux. Je vous rappelle d'ailleurs que cela fait vingt ans que vous me devez quatre mille francs.

FRÉDÉRICK. Quatre mille francs ? Depuis vingt ans ? Et on dit que tout augmente... (*Désignant Firmin.*) Trente livres.

HAREL. Non.

FRÉDÉRICK. Très bien.

Il saute de sa gloire et rejoint le plateau.

Puis, soudain, il se prend la tête entre les mains, comme s'il était saisi par un violent mal de crâne.

Il fait un signe à Antoine, le régisseur, qui s'approche.

FRÉDÉRICK. Antoine, qu'est-ce que nous jouons, ce soir ? Je ne me souviens plus.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Nous jouons *Vingt ans ou la Vie d'un malheureux*.

FRÉDÉRICK. Ah oui ? Et quelle est ma première réplique ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. « Ma chère femme, je vous souhaite le bonjour. »

FRÉDÉRICK. Comment dis-tu ? « Ma chère femme, je... je... »

ANTOINE LE RÉGISSEUR. « ... je vous souhaite le bonjour. »

FRÉDÉRICK. ... le bonjour. » Et après ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. « Je vous ai entendue pleurer, cette nuit. »

FRÉDÉRICK. Pleurer ? Je parle de ça ? Moi ? (*Il se tourne vers Harel et annonce, péremptoire.*) Harel, j'ai perdu la mémoire.

HAREL. J'ai dit non.

FRÉDÉRICK. Harel, je ne me souviens plus de rien.

HAREL. Non.

FRÉDÉRICK. Harel, on va être obligé de baisser le rideau après mon entrée.

HAREL. Non.

FRÉDÉRICK. Harel, si l'on baisse le rideau, tu vas devoir rembourser les spectateurs.

HAREL. Nom de Dieu !

Harel s'approche de Firmin et sort des billets.

FRÉDÉRICK (*comme si son cerveau revivait*). Ah... ça y est... ça me revient petit à petit... (*Harel donne un billet.*)... la première phrase... (*Harel donne un autre billet.*)... la deuxième phrase... (*Harel donne un autre billet.*)... la troisième... Oui, tout le rôle. (*Harel range sa bourse. Frédérick fronce les sourcils.*) Et le pourboire, pour ce pauvre Firmin qui fait tes commissions, Harel ? (*Harel, à contrecoeur, tend une pièce. Frédérick commente en haussant les épaules.*) L'ingrat ! (*Il tend la main à Cussonnet.*) Monsieur ?

CUSSONNET (*très impressionné*). Barnabé-Guy-Octave de Fleury-Mombreuse du Pantel de Saint-Amant.

FRÉDÉRICK. C'est gentil d'être venu si nombreux.

CUSSONNET. Je suis auteur dramatique.

FRÉDÉRICK. Dramatique, je n'en doute pas une seconde. (*Il tourne les talons et apostrophe le régisseur.*) Antoine, j'ai eu l'impression que les trappes n'étaient pas stables, hier soir.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Je les ai graissées aujourd'hui, monsieur Frédérick.

FRÉDÉRICK. Vérifions. Si la trappe grince, le public rit. Le drame demande de l'huile.

Désormais, pendant que Cussonnet et Harel continuent leur discussion, Frédérick va tester les trappes du théâtre, disparaissant ici, réapparaissant là, sans évidemment perdre une miette de la conversation qui l'amuse beaucoup.

HAREL. Mais oui, mon cher Cussonnet, comment croyez-vous que je vais mettre en chantier votre pièce ? Avec quoi est-ce que je vais payer les décors, les costumes, les répétitions ? Je suis laminé, mon petit, ratissé, je n'ai même plus de quoi glisser la pièce au facteur, qui d'ailleurs ne m'apporte que des factures et des billets d'échéance. (*Un temps.*) Nous allons fermer.

Derrière eux, la tête de Frédérick sort du plancher. Il sourit.

CUSSONNET. Pardon ?

HAREL. C'est tout ce qu'il nous reste à faire ! fermer.

CUSSONNET (étonné). Mais Vingt ans ou La vie d'un malheureux est un

grand succès !

HAREL (de très mauvaise foi) et FRÉDÉRIK (l'imitant en prononçant en même temps les répliques). Mmmm... Ça marchote... ça marchote... pas plus...

CUSSONNET. J'ai voulu y aller la semaine dernière et il n'y avait plus de places.

HAREL et FRÉDÉRIK. Ça... la semaine dernière a été excellente.

CUSSONNET. Et ma belle-famille n'a pas trouvé de places pour demain.

HAREL (*péremptoire*). Je ne couvre pas mes frais. Le montage m'a coûté très cher, trop cher. Et puis j'ai trop de dépenses. Les artistes...

FRÉDÉRIK (finissant la phrase à la même vitesse que lui). ... se montrent trop gourmands...

HAREL. ... je mets des mois à gagner de l'argent...

FRÉDÉRIK (*en même temps qu'Harel*). ... et seulement trois jours à en perdre.

Harel, exaspéré que Frédérick lui sape son numéro de directeur pleureur, tape du pied pour faire taire le comédien qui disparaît alors dans le plancher. Harel se reprend et devient tendre, presque humide, avec Cussonnet.

HAREL. Non, ce qui m'aurait fait plaisir, avant de me retirer, cela aurait été de créer un jeune auteur, une pièce nouvelle, mon... mon... (*Il fait semblant de chercher l'expression adéquate.*)... mon...

FRÉDÉRIK (sortant la tête du plancher et soufflant). ... chant du cygne !

Harel tape du pied, Frédérick redisparaît.

HAREL. Mon chant du cygne, en quelque sorte... Vous n'auriez pas quelques économies ?

CUSSONNET. Si, bien sûr... mais...

HAREL. Il ne s'agit que d'un investissement provisoire. Naturellement, avec le succès que vous allez remporter, vous gagnerez une fortune en droits d'auteur. Ça, je vous le garantis !

CUSSONNET (*en nage*). J'ai dix mille francs à la banque.

HAREL (*réprimant un sourire de satisfaction pour soutirer plus*). Dix mille, ce n'est pas assez. Avec cela, je couvre les répétitions mais pas les costumes.

CUSSONNET. Bien sûr... il reste une partie de la dot de ma femme... cinq mille francs...

HAREL. Très bien. Mais avec quoi payer les décors ?

CUSSONNET (*cri du cœur*). Vous me disiez que vous alliez reprendre d'anciennes toiles !

HAREL. Mon cher Cussonnet, on ne va pas vous monter au rabais ! Il faut absolument créer au moins un nouveau décor, sinon le public protestera.

CUSSONNET. Évidemment... Je pourrais peut-être demander à ma tante Mombreuse... Il faudrait ?

HAREL. Trois mille.

CUSSONNET. Je vais essayer.

HAREL. Alors topez là, cher ami, l'affaire est faite. Nous allons monter votre premier chef-d'œuvre ! Ah, mais bravo ! Quel talent ! Non mais quel talent ! Je vous raccompagne.

CUSSONNET (*défait*). Oui...

Frédéric sort brusquement et magiquement du plancher par une trappe et arrive juste entre eux deux.

FRÉDÉRICK. Harel !

Harel et Cussonnet sursautent.

HAREL. Quoi ?

FRÉDÉRICK. Tu as oublié quelque chose.

HAREL. Moi ?

FRÉDÉRICK. Il lui reste encore sa montre !

Harel, furieux, pousse Cussonnet hors de la scène.

HAREL. Alors à demain, cher ami, à demain.

Puis il revient, furieux, et fonce vers Frédéric.

HAREL. Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend ? Je m'occupais pacifiquement de notre prochaine pièce.

FRÉDÉRICK. Je suis ton ange gardien, Harel. Je t'empêche de devenir malhonnête.

HAREL. Malhonnête... tout de suite les grands mots !

FRÉDÉRICK (*changeant de sujet*). Mon bon Harel, je suis inquiet. Il y a de plus en plus d'émeutes à Paris. Les Français sont déçus par Louis-Philippe. Pourquoi faire la révolution pour se retrouver au pied du trône... (*Voyant qu'Harel ne l'écoute pas.*) Harel, je te parle de la France.

HAREL. Je m'en fous de la France, je dirige un théâtre, moi !

FRÉDÉRICK. Harel, pourrais-tu accéder à la moindre idée générale ?

HAREL. Les idées générales ? C'est une épidémie. N'importe qui ici, en s'appuyant sur un comptoir et en s'envoyant un verre dans le

gosier, se lance dans les idées générales et se croit capable de gouverner le pays.

FRÉDÉRIC. Les Français ont la tête citoyenne. C'est de la politique.

HAREL. C'est de la prétention.

FRÉDÉRIC (*incisif*). Mon bon Harel, si les émeutes reprennent, il n'y aura plus personne dans les théâtres.

HAREL (*touché*). Aïe...

FRÉDÉRIC. Et, dans le cas inverse, si Louis-Philippe durcit sa politique de répression, la censure sera rétablie.

HAREL. Aïe...

FRÉDÉRIC. Et cette fois-ci, tu ne pourras pas t'en tirer avec de la publicité mensongère. Qu'avais-tu fait paraître dans les journaux, l'an dernier, pendant l'épidémie de choléra ? « Comme l'ont montré les études des professeurs Mélisse et Bordereau, le théâtre des Folies-Dramatiques est la seule salle de Paris où le choléra ne se propage pas » ?

HAREL (*hargneux*). Je me demande comment vous l'avez su. Vous étiez enfermé chez vous à l'époque, vous n'ouvriez même pas votre courrier.

FRÉDÉRIC (*grondant*). Harel !

HAREL (*grommelant*). Eh bien ? Que faut-il faire ?

FRÉDÉRIC. La république !

HAREL. Ce Lemaître me tuera ! Je lui accorde les rôles, les costumes, les billets qu'il désire, je lui verse des cachets exorbitants, et voilà qu'il me demande à présent la république ! (*Hors de lui.*) Je ne peux pourtant pas vous la donner, moi, la république !

FRÉDÉRIC. Non, mais par contre tu vas monter cette pièce, une pièce républicaine. (*Il sort une brochure.*) *Charles II*. C'est l'histoire de ce roi d'Angleterre qui s'est fait couper la tête sur le billot. Imagine la scène... la hache, l'angoisse, le bourreau, le peuple régicide...

HAREL. Il va encore y avoir un scandale.

FRÉDÉRIC. Es-tu contre ?

HAREL. Au contraire. Le scandale fait sonner les écus dans la caisse.

FRÉDÉRIC. Très bien. (*Il lui tend la brochure et se rembrunit.*) Au sujet d'écus dans la caisse, je voulais te dire que huit séances par semaine, c'est beaucoup trop. Je ne veux plus jouer en matinée.

HAREL. Nous remplissons !

FRÉDÉRIC. Je suis épuisé.

HAREL (*avec un petit air malin*). Vous, vous avez lu la critique de Jules Janin dans *Le Figaro*.

FRÉDÉRIC (superbe de mauvaise foi). Le Figaro, qu'est-ce que c'est Le Figaro ?

HAREL. Vous me demandez une augmentation parce que vous avez eu une mauvaise critique.

FRÉDÉRICK. Moi ? J'ai toujours eu de très bonnes critiques. Et de toute façon, je ne les lis pas.

HAREL. Les journalistes ne se rendent pas compte du mal qu'ils me font ! Chaque fois que paraît un mauvais papier sur une pièce qui marche, les artistes le font payer au directeur. Je refuse de participer à ce jeu-là. À l'avenir, je paierai les critiques directement.

FRÉDÉRICK. Pourquoi ? Tu ne le fais pas ? Mais alors qu'est-ce que tu fais de l'argent que notre sueur te fait gagner ? Je pensais me trouver dans un théâtre sérieux, moi.

Le concierge Pipelet entre précipitamment.

PIPELET. Catastrophe : il y a les huissiers en bas.

FRÉDÉRICK. Nom de Dieu ! Pour qui est-ce ? Pour Harel ou pour moi ?

PIPELET. Je crois que, cette fois-ci, ils veulent M. Harel.

HAREL (*calmement*). Bon, bon, j'y vais. Fais-les monter dans mon bureau.

Pipelet repart en courant.

FRÉDÉRICK (*sortant quelque chose de sa poche*). Tiens, mon vieux, prends un oignon, ça va plus vite. (*Et il lui coupe le légume en deux avec un petit couteau de poche.*) Mets-le dans ton mouchoir et fais-toi sangloter en milieu de l'entretien.

HAREL (*prenant délicatement l'oignon dans son mouchoir.*) C'est gentil, monsieur Frédérick. (*Un peu vexé.*) Mais vous savez, dès qu'il s'agit d'argent, je pleure sur commande.

Il sort.

FRÉDÉRICK (*au régisseur*). Alors ? Et ce raccord ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Il est huit heures un quart et nous jouons dans quinze minutes, monsieur Lemaître.

FRÉDÉRICK. Voilà ! On me fait lever à l'aube pour un raccord et tout le monde disparaît.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Il y a au foyer quelqu'un qui vous attend.

FRÉDÉRICK. Moi ? Je n'ai aucun rendez-vous.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Elle est très jolie.

FRÉDÉRICK. Ah ? Alors j'ai peut-être rendez-vous.

Précieuse arrive en scène, ravissante femme, trottinante, froufroulante, les bras chargés de paquets.

Frédérick sourit en la voyant.

FRÉDÉRICK. Bonsoir, Précieuse.

PRÉCIEUSE. Je viens chercher mon baiser du soir.

Frédérick embrasse Précieuse sur la bouche.

PRÉCIEUSE. M'excuseras-tu ? Ce matin, j'avais un essayage de robe chez Peyronnet, j'ai préféré partir sans te réveiller.

FRÉDÉRICK. Tu as bien fait. (*Un temps.*) Où étais-tu, cet après-midi ?

PRÉCIEUSE. Chez mon professeur de chant. Et toi ?

FRÉDÉRICK. Mais... chez mon professeur de chant.

PRÉCIEUSE. Je ne te crois pas.

FRÉDÉRICK. Moi non plus. C'est curieux comme les professeurs de chant ne sont pas crédibles, cette saison. (Puis il change brusquement de ton, devient câlin, sensuel, s'approche tendrement et la serre contre lui en lui murmurant à l'oreille de façon légèrement canaille.) Bonsoir, ma douce. Alors, a-t-on été assez coquine aujourd'hui ? A-t-on bien fait se relever le nez des hommes en se trémoussant sur le boulevard ? A-t-on bien montré son mollet en descendant de voiture ? A-t-on bien démultiplié son sourire dans les jeux de miroir des cafés ?

PRÉCIEUSE (heureuse et détendue). Oui.

FRÉDÉRICK (*sensuel*). Combien d'oeillades ? Combien de regards ingénus ? Combien de mouchoirs qui tombent par hasard ?

PRÉCIEUSE. Des dizaines.

FRÉDÉRICK. Alors c'est une bonne journée ! J'ai besoin que la femme que j'aime ramasse sur son passage tous les désirs des hommes, que sa gorge et son cou en soient chargés, comme des écharpes de mousseline, lorsqu'elle revient, toute lourde, pour tomber à mes pieds.

PRÉCIEUSE. Tu aimes que je plaise, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRICK. J'en ai besoin.

PRÉCIEUSE. J'ai rarement vu un homme aussi peu jaloux.

FRÉDÉRICK. Et Dieu sait si tu en as connu...

PRÉCIEUSE. Goujat !

FRÉDÉRICK. Excuse-moi. Non, je ne suis pas jaloux.

PRÉCIEUSE. Pourtant, tu étais saisissant de vérité dans Othello !

FRÉDÉRICK. J'étais maquillé.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Madame, monsieur, vous devez dégager le plateau, les premiers spectateurs vont arriver dans la salle.

PRÉCIEUSE. Je file dans ma loge. On doit me poser une perruque plus haute que le carillon de Notre-Dame. (*Elle sort. Puis subitement revient.*) Et toi, tu ne m'as pas répondu. Où étais-tu, cet après-midi ?

FRÉDÉRICK. Chez mon professeur de chant, t'ai-je dit.

PRÉCIEUSE (*sceptique*). Tu as une belle voix mais tu chantes faux

comme un évier.

FRÉDÉRICK. Justement, tu imagines le travail que ça lui donne.

Elle hausse légèrement les épaules et disparaît.

Frédéric se tourne vers le régisseur. Celui-ci a regardé Précieuse s'éloigner en faisant une grimace.

ANTOINE. Vous devriez vous méfier, monsieur Frédérick, on raconte des choses sur Précieuse.

FRÉDÉRICK. Ah oui ? Et quoi ? Mais quoi ?

ANTOINE. On dit qu'elle lève la jambe à tour de bras.

FRÉDÉRICK (*amusé*). Je le sais bien. Crois-tu que je vaud mieux qu'elle ?

ANTOINE (*haussant les épaules*). Oh, si ça vous est égal. Moi, simplement, je n'aime pas plaisanter lorsqu'il s'agit de sentiments.

FRÉDÉRICK. Les sentiments, comme tu dis, cela demande un sacré esprit de suite ; c'est stable, un sentiment, ça dure, c'est ancré dans le temps. Moi, je ne suis doué que pour l'éphémère, je ne suis bon qu'aux émotions.

ANTOINE. Mais l'amour ?

FRÉDÉRICK. Je l'achète tout fait.

ANTOINE. L'amour, tout de même, monsieur Frédérick, celui de Roméo, d'Othello, c'est une de vos spécialités sur scène.

FRÉDÉRICK. Justement. Tout l'amour que je peux éprouver est parti dans mes rôles.

Il s'approche soudain et demande, l'œil brillant, d'une voix plus confidentielle.

FRÉDÉRICK. Dis-moi, est-ce qu'elle est là ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Qui ?

FRÉDÉRICK. Le cou de cygne...

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Pour l'instant, la loge est vide.

FRÉDÉRICK. L'as-tu vue ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Je suis comme vous, monsieur Frédérick, je ne l'aperçois que pendant les représentations, dans la pénombre.

FRÉDÉRICK. Chaque soir, depuis des mois, j'entrevois le cou de cygne qui se penche légèrement vers la scène, une nuque fraîche, gracile. Je ne suis jamais parvenu à découvrir son visage. Je distingue seulement deux yeux de jade qui feraient croire, comme les prunelles des chats, qu'ils ont leur propre lumière.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Monsieur Frédérick, ce n'est pas pour vous commander mais il faudrait songer à vous préparer...

Frédéric sort rapidement.



Il pousse une porte. Le décor tourne et il se trouve dans sa loge.

## Deuxième tableau

La loge de Frédérick Lemaître  
au théâtre des Folies-Dramatiques

Dans ce bric-à-brac désordonné qui hésite entre la chambre de coquette et le magasin des accessoires, Frédérick s'approche de sa table à maquillage et découvre Précieuse en train de fouiller ses tiroirs.

FRÉDÉRICK. Qu'est-ce que tu fais ?

PRÉCIEUSE. Je... (*Crânement*)... Je fouillais tes tiroirs, je lisais les lettres de femmes pour savoir si tu me trompes.

FRÉDÉRICK. Affirmatif. Tu es rassurée ?

PRÉCIEUSE. Oh !

FRÉDÉRICK. Regarde plutôt dans le coffret vert. L'argent est là.

Il l'ouvre et en sort des billets qu'il pose sur la table. Précieuse rougit.

PRÉCIEUSE. Je suis un peu à court en ce moment.

FRÉDÉRICK. Certainement pas à court d'idées. Prends.

PRÉCIEUSE (*se servant*). Frédérick, changeons vite de pièce, dans celle-ci je n'ai rien à jouer.

FRÉDÉRICK (*sincère*). Mais si, c'est un très beau rôle : je te parle tout le temps.

PRÉCIEUSE. Je te dis que c'est un rôle ingrat.

FRÉDÉRICK. Il faut dire que tu ne fais rien pour lui. Tu entres en scène comme dans une salle de bal, tu montres que tu as une jolie voix, une poitrine coquine, une taille bien prise... tu fais la belle mais tu ne joues pas.

À cet instant, on entend le régisseur frapper le sol du couloir avec un bâton.

LA VOIX D'ANTOINE LE RÉGISSEUR. Mademoiselle George ! Mademoiselle

George !

Mlle George entre dans la loge de Frédérick.

MLLE GEORGE. Dis-moi, Frédérick, as-tu songé à ce que je t'ai dit ? As-tu relu *Cléopâtre* ? (*Elle découvre la présence de Précieuse.*) Bonsoir, Précieuse.

PRÉCIEUSE (*pincée*). Bonsoir, madame.

MLLE GEORGE (*à Frédérick*). *Vingt ans ou la Vie d'un malheureux* ne nous mènera plus bien loin. Il faudrait répéter autre chose.

FRÉDÉRICK. On m'a envoyé une pièce sur Charles II.

MLLE GEORGE. Mmm... Et *Cléopâtre* ?

PRÉCIEUSE. Avec vous ?

MLLE GEORGE. Évidemment.

PRÉCIEUSE. Le public a envie d'héroïnes... jeunes... et désirables.

MLLE GEORGE. Mon petit, ne soyez pas trop infatuée de votre jeunesse.

C'est un bien transitoire, la jeunesse. Ça passera. Quoi que vous fassiez, ça passera. Au contraire, plus vous essaieriez de la retenir, plus elle vous glissera entre les mains. (*Elle la regarde avec aplomb.*) Dans quelques années, vous serez pathétique, ma chère Précieuse, vous serez la vieille qui veut faire jeune. (*À Frédérick.*) Moi, je n'ai jamais eu peur de vieillir car je n'ai jamais été une jeune fille ; chez moi, la jeunesse était une erreur. (*À Précieuse.*) Par contre, j'avais l'essentiel : le talent.

PRÉCIEUSE. Vous verrez... lorsque je reprendrai vos rôles !

FRÉDÉRICK. Précieuse, je t'en prie !

MLLE GEORGE. Non, ne la critique pas. Cette enfant travaille avec ses petits moyens. Lorsqu'elle entre en scène, le public soupire : « Qu'elle est belle », certes, mais il ne le dit qu'une fois, et après dix minutes il l'a totalement oubliée. Tandis que moi, lorsque j'arrive sur les planches, on ne dit rien ; mais lorsque j'en sors, le public hurle : « Qu'elle est belle » ; et plus d'une fois ; et il s'en souvient longtemps.

PRÉCIEUSE. Vous étouffez de jalousie parce que j'ai les yeux violets.

MLLE GEORGE. Dommage que vous n'en ayez que deux ! (*Elle crie.*) Régisseur !

Antoine apparaît immédiatement et se met à frapper le sol.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Mademoiselle George ! Mademoiselle George !

PRÉCIEUSE. Vous n'êtes pas belle !

MLLE GEORGE (*royale*). Je suis belle quand je veux !

Elle sort majestueusement, laissant Précieuse ivre de rage. Elle se

venge en dispersant les vêtements posés dans la loge.

PRÉCIEUSE. Je la hais ! Je la hais !

Frédéric, tenant à peine compte de l'hystérie de Précieuse, passe derrière le paravent pour se changer.

FRÉDÉRIC. Tu ne devrais pas t'attaquer à la George. Elle a eu tout Paris à ses pieds, y compris l'Empereur.

PRÉCIEUSE. Y compris toi ?

Pas de réponse. Précieuse serre les poings.

PRÉCIEUSE. Mais enfin, elle n'était même pas jolie !

FRÉDÉRIC. Non... elle n'était pas jolie... elle était pire...

PRÉCIEUSE. Je ne supporte pas ce genre de conversation.

Et elle sort brusquement.

Pipelet passe alors la tête.

PIPELET. Monsieur Frédéric, il y a une jeune fille qui aurait rendez-vous avec vous.

FRÉDÉRIC. Fais-la entrer, Pipelet.

Bérénice s'avance dans la loge, regarde autour d'elle avec intérêt, et, toujours, une lueur d'amusement dans les yeux.

Frédéric se change et se maquille dans une partie de la loge qui est visible par le public, mais dissimulée à Bérénice par un paravent. Ils vont commencer leur discussion sans pouvoir encore se regarder.

FRÉDÉRIC. Vous êtes là ?

BÉRÉNICE. Oui.

FRÉDÉRIC. Ne parlez pas, je sais déjà qui vous êtes. Vous devez avoir une vingtaine d'années, vous avez trouvé votre enfance interminable, vos parents idiots, la vie morose comme un crépuscule d'hiver, vous aviez hâte de grandir, d'avoir de la hanche, de la poitrine, du maintien, de l'impertinence, bref, vous étiez impatiente de prendre le pouvoir, devenir une femme. Voilà, maintenant vous l'êtes. Faux ?

BÉRÉNICE. Une femme ? C'est vrai.

FRÉDÉRIC (*s'amusant tout en se préparant à la représentation*). Vous avez vingt ans, pas d'argent, vous voulez faire une fin, il n'y a donc plus que trois solutions : le suicide, le mariage ou le théâtre. Le suicide,

c'est risqué ; le mariage, c'est sûr mais lent. Reste le théâtre. Vous vous êtes rappelé le dicton populaire : « Une comédienne est plus femme qu'une autre femme : un comédien est moins homme qu'un autre homme. » Je préfère d'ailleurs ne pas vous dire ce que je pense de la deuxième moitié. Voilà, vous vous êtes dit en face de votre miroir : « Pourquoi ne deviendrais-je pas comédienne, après tout j'ai une bonne voix et je ne suis pas plus laide qu'une autre. » (*Changeant de ton.*) Jusque-là, j'ai raison ?

BÉRÉNICE (*amusée*). Cela vous ferait plaisir ?

FRÉDÉRICK. Quoi ?

BÉRÉNICE. D'avoir raison ?

FRÉDÉRICK. Énormément.

BÉRÉNICE. Je ne veux pas vous refuser ce plaisir.

FRÉDÉRICK (*joyeux*). Je continue donc. (*Pendant ce temps, il se déguise en ancien général d'Empire pour la pièce.*) Et vous vous voyez déjà portant les plus belles robes de Paris, à la scène comme à la ville, recevant des fleurs, des bijoux, des compliments, roulant en calèche ouverte sous les acclamations. Faux ?

BÉRÉNICE. Cela vous ferait toujours aussi plaisir ?

FRÉDÉRICK. Toujours.

BÉRÉNICE. Alors : vrai.

FRÉDÉRICK. Mais là, vous hésitez subitement : il y a un prix à payer ; vous allez devenir la proie des hommes, des intrigues, des jalousies ; vous risquez de trébucher avant d'avoir commencé votre ascension. Avec sagesse, vous avez pensé : J'ai besoin d'un protecteur, allons voir Frédérick Lemaître.

BÉRÉNICE. En premier ?

FRÉDÉRICK. Pardon ?

BÉRÉNICE. J'aurais peut-être pu me dire : Allons voir Bocage, Mélingue ou Debureau.

FRÉDÉRICK (*riant*). L'insolente...

BÉRÉNICE. Il y a d'autres grands talents à Paris.

FRÉDÉRICK. Oui, mais c'est moi qui ai la plus mauvaise réputation avec les femmes.

BÉRÉNICE. C'est vrai. Donc, je me suis dit : Allons voir Frédérick Lemaître.

FRÉDÉRICK. « Allons voir Frédérick Lemaître, si je lui plais, il fera peut-être quelque chose pour moi », sans imaginer, bien sûr, que vingt jeunes filles ont la même idée par jour, et qu'une dizaine passent à l'acte.

BÉRÉNICE. Je ne m'en doutais pas, je le savais.

FRÉDÉRICK. Peu importe, vous faites croire à un rendez-vous, et vous déboulez dans ma loge. C'est ici que je vous crie : Arrêtez.

BÉRÉNICE. Pardon ?

FRÉDÉRICK. Ne rêvez plus. Dans la comédienne, vous ne voyez que la putain. Le théâtre n'est pas un trottoir où s'expose la femme parée que le chaland va acheter. Pour être applaudie, il faut avoir du talent.

Frédéric va pour continuer mais, enfin costumé et maquillé en ancien général d'Empire, il pousse le paravent et découvre Bérénice.

FRÉDÉRICK (*s'exclamant*). Le cou de cygne...

BÉRÉNICE (se tournant vers lui). Pardon ?

FRÉDÉRICK (découvrant le visage de Bérénice). Les yeux de jade...

BÉRÉNICE. Je ne comprends pas.

Frédéric, sans s'en rendre compte, est en train de connaître un véritable coup de foudre.

FRÉDÉRICK (*se remettant lentement*). Non, rien... vous ressemblez à... un souvenir.

BÉRÉNICE (*souriante*). Un bon souvenir ?

FRÉDÉRICK. C'est à voir... (*Subitement.*) Vous n'avez pas du tout la tête de l'emploi.

BÉRÉNICE. Quel emploi ?

FRÉDÉRICK. L'emploi de la sans-emploi. (*Un temps. Il essaie de se ressaisir.*) Je disais ?

BÉRÉNICE. Que, pour être comédienne, il faut d'abord avoir du talent. Je vous trouve bien définitif lorsque vous ne m'en prêtez aucun. Qu'en savez-vous ?

FRÉDÉRICK (*la contemplant*). En tout cas, vous avez du talent pour être une femme.

BÉRÉNICE (*touchée*). Merci.

FRÉDÉRICK. Je ne vous ai même pas demandé comment vous vous appelez.

BÉRÉNICE. J'imagine que cela aussi vous le savez. Marion, Irma, Margot ? Oui, Margot !

FRÉDÉRICK. C'est ce que j'aurais dit derrière mon paravent avant de vous voir. Je pense maintenant qu'il faudrait un prénom plus rare. S'il vous plaît, dites-le-moi.

BÉRÉNICE. Et si je l'inventais, à mon tour ?

FRÉDÉRICK. Alors il vous ressemblerait encore plus.

Elle baisse les yeux, soupire, puis lâche dans un sourire.

BÉRÉNICE. Bérénice.

FRÉDÉRICK. Magnifique. (Il la contemple et murmure à mi-voix.)

*Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,  
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?  
Que le jour recommence et que le jour finisse  
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice...*

BÉRÉNICE (finissant doucement la citation).

*Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?*

FRÉDÉRIC (charmeur). Comme je regrette de m'appeler Frédéric. (*Il se reprend.*) Vous connaissez la tragédie de Racine ?

BÉRÉNICE. Tout à l'heure, vous m'avez annoncé que j'étais pauvre, vous ne m'avez pas précisé que j'étais aussi ignorante.

FRÉDÉRIC. Qui êtes-vous ?

BÉRÉNICE. Bérénice.

FRÉDÉRIC. C'est évident : Racine a dû s'inspirer de vous pour écrire sa pièce.

BÉRÉNICE. Maman l'avait applaudie à la Comédie-Française ; elle avait été si émue qu'elle a tenu à me donner ce prénom.

FRÉDÉRIC. Je vois la scène : une maman couturière ou repasseuse qui monte tout là-haut, au dernier étage de la Comédie-Française, sur les méchants bancs de bois, qui pleure aux alexandrins de Racine et qui décide d'offrir à son bébé de pauvre un nom de princesse. Alors, vous êtes une enfant du paradis ?

BÉRÉNICE (*doucement*). En est-il d'autres ?

Il est très troublé. Elle aussi. Ils se regardent.

Soudain, on frappe nerveusement à la porte et, avant que Frédéric ait pu répondre, le concierge passe une tête anxieuse.

PIPELET. Monsieur Frédéric, monsieur Frédéric, au secours, il faut m'aider !

On entend un bruit de corps qui s'écroule. Un jeune homme, ensanglanté, vient de glisser des bras de Pipelet et de s'évanouir sur le seuil de la loge.

FRÉDÉRIC. Quoi ? Maximilien ?

PIPELET. Ils vont me le tuer.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que tu racontes ?

Il ferme la porte et, avec l'aide de Bérénice et de Pipelet, traîne Maximilien dans la pièce et le pose sur le sofa. Le jeune homme ouvre les yeux.

FRÉDÉRIC (*le tamponnant avec un chiffon humide*). Allons, il s'est simplement évanoui. (*Il regarde l'épaule.*) Qu'est-ce que c'est ?

PIPELET. Une balle lui a déchiré l'épaule.

FRÉDÉRICK (à *Bérénice*). S'il vous plaît, allez chercher de quoi le nettoyer.

PIPELET. Demandez à ma femme, dans la loge !

Bérénice sort rapidement. Derrière elle, Frédéric ferme le verrou de sa loge. Il se tourne vers Pipelet.

FRÉDÉRICK. Tu ne crois pas que tu devrais m'expliquer ?

PIPELET. Vous savez bien, monsieur Frédéric, que dans la famille nous sommes tous des républicains.

FRÉDÉRICK. Je le sais.

PIPELET. Eh bien, Maximilien et ses amis préparaient un attentat contre Louis-Philippe. Ils ont été dénoncés. La police est descendue dans la cave où ils se réunissent. Maximilien a réussi à s'échapper. Mais, en le poursuivant, les policiers l'ont blessé.

FRÉDÉRICK. Il a déjà perdu beaucoup de sang.

À cet instant, on frappe violemment à la porte.

LES VOIX. Ouvrez ! Police !

PIPELET. Nom de Dieu, ils l'ont filé jusqu'ici !

FRÉDÉRICK. Chut !

LES VOIX. Ouvrez ! Police ! Ouvrez !

FRÉDÉRICK. Un instant, messieurs, je suis nu.

LES VOIX. On s'en fout.

FRÉDÉRICK. Pas moi.

LES VOIX. Ouvrez ! Police !

FRÉDÉRICK (à *voix basse*). Mettons-le dans le coffre.

Pipelet et Frédéric font glisser Maximilien dans le coffre.

LES VOIX. Ouvrez !

FRÉDÉRICK. Laissez-moi enfiler une chemise, au moins.

Il ôte prestement son pantalon et ses chaussures.

Puis il va ouvrir.

Deux policiers et le chef de la Sûreté entrent brutalement dans la loge. Ils découvrent Frédéric et Pipelet.

FRÉDÉRICK. À qui ai-je l'honneur ?

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Chef de la Sûreté.

FRÉDÉRICK. Frédéric Lemaître.

LE CHEF DE LA SÛRETÉ (*mauvais*). On vous connaît.



FRÉDÉRICK. Et voici monsieur Pipelet, concierge des Folies-Dramatiques. (*Voyant Pipelet agité de frémissements nerveux.*) Ne faites pas trop attention à lui, il est un peu gâteux.

Pendant cette discussion, les policiers examinent la loge.

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Un meurtrier s'est réfugié dans le théâtre.

FRÉDÉRICK. Allons bon ! (*Il ferme brusquement la porte.*) Messieurs, je vous en supplie : restez dans la loge avec moi. (*Les trois hommes le regardent avec surprise, arrêtant de fouiller.*) J'ai besoin d'une protection. Le mois dernier, un cocher s'est introduit ici pour m'exécuter sous prétexte que sa femme avait prononcé mon nom dans son sommeil ! Tenez, il s'était caché dans le seul endroit où l'on peut se dissimuler, dans ce coffre !

Il le désigne théâtralement.

Les trois policiers regardent le coffre. Pipelet se met à trembler encore plus.

FRÉDÉRICK. J'étais en train de me farder lorsqu'il est sorti du coffre, le couteau entre les dents. Heureusement, je l'ai vu dans ma glace, je me suis retourné et nous avons roulé à terre. Les camarades ont accouru et sont parvenus à le maîtriser. Un malade ! Un agité de la cervelle ! Je ne suis tout de même pas responsable des songes de sa femme ! (*Les policiers regardent encore le coffre, dubitatifs. Frédérick tombe à genoux.*) Je vous en supplie : protégez-moi du prochain cocu.

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Il ne s'agit pas d'un cocu mais d'un bandit qui complotait contre le roi.

FRÉDÉRICK (*sceptique*). Je n'y crois pas une seconde.

LE CHEF DE LA SÛRETÉ (*amusé*). Nous le pistons depuis qu'il s'est échappé de la cave où nous avons organisé le guet-apens.

FRÉDÉRICK (*toujours sceptique et tremblant*). Et pourquoi se serait-il réfugié ici ? Non, non ! Il est venu pour moi, j'en suis sûr ! (*Il se jette contre la porte pour les empêcher de sortir.*) J'ai peur ! Restez !

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Écoutez, nous n'avons pas de temps à perdre.

FRÉDÉRICK. Et moi, croyez-vous que j'ai une vie à perdre ?

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Croyez ce que vous voulez !

Il pousse brutalement Frédérick, rouvre la porte et passe la tête dans le couloir.

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Il n'est pas ici non plus. Bouclez toutes les sorties du théâtre. Et encerclez la salle.

Les trois policiers sortent.

FRÉDÉRICK (*les poursuivant lâchement*). Messieurs, messieurs, et moi ! Et moi ! Ne me laissez pas seul, enfin !

LE CHEF DE LA SÛRETÉ (*avec mépris*). Quand je pense que ma femme aussi vous prend pour un héros... Vous n'avez qu'à vous enfermer, mauviette !

Ils disparaissent. Frédéric a un petit sourire de triomphe.

FRÉDÉRICK. Ça, tu peux y compter !

Il ferme le verrou. Pipelet ouvre le coffre. Ils font respirer Maximilien.

PIPELET. Nom de Dieu, nous sommes foutus ! Puisqu'on ne peut plus sortir, ils vont le trouver !

LA VOIX DU RÉGISSEUR. En scène ! Mesdames, messieurs, en scène ! La représentation commence dans deux minutes !

PIPELET. Mon Maximilien ! Ils vont le fusiller.

FRÉDÉRICK (*avec un sourire*). Nous sommes au théâtre, mon vieux Pipelet, et ton Maximilien est bien trop beau pour mourir au premier acte. (*Plus bas.*) Voilà, fais exactement ce que je vais t'indiquer...

Et il s'approche de Pipelet pour lui parler à l'oreille.

**NOIR**

## Troisième tableau

Scène des Folies-Dramatiques  
pendant la représentation de  
*Vingt ans ou la Vie d'un malheureux*

On voit la représentation depuis les coulisses : décors à l'envers, acteurs de profil ou de dos. Au loin, on aperçoit la grande bouche d'ombre de la salle.

Sur les bords de la scène, contre les montants des décors, deux gendarmes surveillent les allées et venues des comédiens tout en écoutant le drame.

Dans les cintres, un technicien envoie des feuilles automnales dans le décor de cour où se passe l'action.

Plus tard, d'autres machinistes actionneront la feuille à tonnerre, la machine à vent, la machine à neige, etc. Tous les trucages seront donc réalisés à vue.

La représentation touche à sa fin.

Sur scène, Mlle George/Rosalie embrasse le front de Parisot/Étienne qui se trouve à genoux.

PARISOT/ÉTIENNE. Ah, ce baiser. Il me console de tout.

MLLE GEORGE/ROSALIE. Mon chéri.

PARISOT/ÉTIENNE. Il me fait oublier ces vingt ans passés dans un collège humide et sombre, humilié par les pères, moqué par mes amis, harcelé par les surveillants, vingt ans passés à espérer l'amour... l'impossible amour.

MLLE GEORGE/ROSALIE. Tu l'as. Tu l'as enfin. Jamais amour ne fut plus grand que le mien.

Frédéric/Noblecourt, en général d'Empire, se précipite sur la scène et se met à hurler à l'adresse de Parisot/Étienne.

FRÉDÉRIC/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Misérable ! Cette fois-ci, je te prends sur le fait, dans les bras de ma femme ! Tu ne me tromperas plus !

Frédéric/Noblecourt sort un revolver et abat Parisot/Étienne d'un coup sonore.

Murmure d'effroi dans la salle.

Parisot/Étienne tombe raide à terre.

MLLE GEORGE/ROSALIE. Malheureux ! C'était ton fils !

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Quoi !

MLLE GEORGE/ROSALIE. Regarde ! Il a derrière l'oreille droite la fameuse tache brune de tous les Noblecourt !

Frédéric/Noblecourt s'agenouille, regarde puis s'arrache les cheveux.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Quoi ? Il n'était donc pas ton amant ? Cet homme à qui tu écrivais la nuit, cet homme que je t'ai vue couvrir de baisers à la pleine lune, cet homme qui portait sur son cœur ton portrait en médaillon, cet homme...

MLLE GEORGE/ROSALIE. ... cet homme était notre enfant ! L'enfant que nous avons perdu pendant la campagne de Russie, et que nous avons cru mort de froid ! Notre Étienne !

Frédéric/Général Noblecourt tombe à genoux.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Malheureux ! Qu'ai-je fait !

MLLE GEORGE/ROSALIE (partant pour une longue plainte). Ah, si j'avais...

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (la coupant et criant soudain avec emphase). Qu'on fasse venir un cercueil !

MLLE GEORGE/ROSALIE (*surprise, à voix basse*). Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est ma tirade.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Oui, Oui... qu'on fasse immédiatement venir un cercueil. (*Hurlant.*) Un cercueil pour mon fils ! Un cercueil pour un pauvre enfant de vingt ans !

Pipelet et le régisseur, déguisés, apportent sur scène le coffre de la loge de Frédéric puis ressortent.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*au cadavre*). Je veux te mettre moi-même dans ton dernier berceau, toi, mon fils que je n'ai pas connu, mon fils que je n'ai pas serré dans mes bras, mon fils auquel je n'ai pas su sourire.

MLLE GEORGE (*furieuse, à voix basse*). C'est agréable d'être prise pour une guirlande. Qu'est-ce que je fais ?

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*à voix basse*). Pleure ! (*Reprenant avec*

*noblesse.*) Oui, une fois, rien qu'une fois, même si c'est trop tard, j'aurai pour toi un geste de père.

Il se penche pour soulever Parisot/Étienne qui résiste en se raidissant.

PARISOT (*à voix basse*). Mais ce n'est pas dans la pièce.

FRÉDÉRICK (*à voix basse*). Laisse-toi faire, crétin !

PARISOT (*à voix basse*). Je ne veux pas aller dans cette boîte, j'ai peur du noir.

FRÉDÉRICK (*à voix basse*). Laisse-toi faire ou je te chatouille.

À cette perspective, Parisot s'abandonne immédiatement dans les bras de Frédérick.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*lyrique*). Tu as vingt ans, et tu n'auras connu que la solitude et le malheur. Le destin, la guerre, la neige t'avaient arraché à ton père et à ta mère.

MLLE GEORGE (*à voix basse*). Qu'est-ce que je fais pendant ce temps-là ?

FRÉDÉRICK (*à voix basse*). Pleure, je te dis !

Mlle George a immédiatement un sanglot déchirant qui bouleverse la salle. Frédérick a déposé Parisot dans le coffre.

PARISOT (*criant*). Eh... mais il y a déjà quelqu'un !

Frédérick lui fourre le linceul dans la bouche.

FRÉDÉRICK (rapidement, *à voix basse*). Tais-toi !

Il pose précipitamment le couvercle pour étouffer les bruits de sa résistance.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*avec des trémolos dans la voix*). Vois le trouble et le chagrin d'un père : j'ai cru entendre ta voix ! (*Il embrasse le cercueil.*) Ah, si je t'avais eu à mes côtés, j'aurais fait de toi quelqu'un de bien, mon Étienne, oh oui, un jeune homme valeureux, un soldat, un gendarme, un policier, un garçon qui aurait fait la fierté de ses parents.

LES DEUX GENDARMES (*en coulisses, sortant leurs mouchoirs*). Ce que c'est beau, cette pièce !

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Mais je vais bientôt te rejoindre. Regarde, mon fils chéri, vois ce que fait ton père.

Il sort une fiole de sa poche et la boit. Mlle George/Rosalie la lui arrache et s'écrie :

MLE GEORGE/ROSALIE. Du poison !

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Oui, du poison. Dans quelques instants, mon cher fils, je vais te rejoindre dans le royaume des morts.

MLE GEORGE/ROSALIE (*simulant un malaise*). Oh, c'est trop de souffrance ! Je n'en peux plus, je défaille, je...

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*à voix basse*). Attends, ne t'évanouis pas tout de suite. (*Reprenant pour le public.*) Mais... mais je voudrais avoir été un père à ma dernière seconde de vie ; y aurait-il quelqu'un ici qui porterait le cercueil de mon fils, fièrement, jusqu'au boulevard ? Je voudrais tant qu'une ultime promenade triomphale rendît l'honneur à celui que je viens d'assassiner. Holà ! Holà, quelqu'un ! Quelqu'un qui ait un cœur ! (*Se tournant vers les coulisses.*) Holà, les gendarmes ! Ici !

Pipelet et le régisseur poussent brusquement les deux gendarmes en scène. Ceux-ci ont à peine le temps de se rendre compte de ce qui arrive. Ils rangent rapidement leurs mouchoirs et sont très gênés de se trouver sur les planches, mêlés à ce drame qui les faisait pleurer.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (sévèrement). Garde à vous !

Terrorisés par l'autorité de Frédéric, les hommes se redressent et se mettent en position réglementaire.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Vous m'écoutez, mes gaillards ?

LES DEUX GENDARMES. Oui, mon général !

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*reprenant son ton lyrique*). Oh ! Des gardiens de l'ordre ! Des gardiens de la paix ! Des anges ! Des cœurs ! Les fils que j'aurais voulu avoir ! Mes garçons, prenez ce cercueil et portez-le crânement jusqu'au boulevard !

Les deux hommes s'exécutent en peinant.

Frédéric les fait passer par la salle des Folies-Dramatiques.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Oui, portez-le par là, ouvertement, et que sur son sillage on applaudisse l'enfant sacrifié à la stupide jalousie de son père.

Il fait applaudir la salle puis il tombe, empoisonné.

MLLE GEORGE/ROSALIE (*improvisant*). Ah, malheureuse, il sera dit que le même jour je perdrai mon fils et mon époux. Ah, c'est plus que je ne puis supporter ! Vite, du poison !

Elle saisit la fiole de poison et boit à plein goulot.

Puis, en grande cabotine, elle prend le temps de mourir. On voit, aux expressions de son visage, le liquide mortel progresser dans son corps.

FRÉDÉRICK (*à voix basse, agacé*). George, on ne va pas attendre que tu le digères. Achève !

MLLE GEORGE/ROSALIE (se tordant de douleur pour le public, mais narguant Frédéric). Tu l'as cherché, mon vieux, chacun son tour. (Plus fort.) Ah...

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (au public, pour récupérer la vedette). Ah... je meurs.

MLLE GEORGE/ROSALIE (surenchérisant). Je meurs.

Du coup, Frédéric s'autorise encore un soubresaut.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Ah !

MLLE GEORGE/ROSALIE (*idem*). Ah !

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (*idem*). Ah !

MLLE GEORGE/ROSALIE (*idem*). Ah !

La scène s'est transformée en un concours de râles, chacun des deux comédiens voulant avoir le dernier soupir.

Frédéric finit par plaquer Mlle George sur le sol, lui bâillonnant la bouche avec sa main.

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT. Elle est morte.

MLLE GEORGE/ROSALIE. Mmmm...

FRÉDÉRICK/GÉNÉRAL NOBLECOURT (les dents serrées). Tais-toi, c'est moi qui meurs. (Libéré, il pousse alors un dernier cri face à la salle.) Ah...

Les applaudissements crépitent, le rideau descend.

Mais, au moment où il va toucher la rampe, Mlle George éprouve une ultime et sublime convulsion qui réattire l'attention sur elle.

Une fois protégés du public par le rideau, Mlle George laisse éclater sa fureur.

MLLE GEORGE. Sinistre imbécile ! Aide-moi à me relever !  
FRÉDÉRIC. Je croyais que tu étais morte.

Il lui tend cependant la main. Elle se relève, prête à le frapper.  
Mais le rideau se lève.

Ils deviennent alors très gracieux, se faisant mille sourires vis-à-vis du public.

Le rideau redescend.

MLLE GEORGE. Qu'est-ce qui t'a pris ?

FRÉDÉRIC. Je t'expliquerai plus tard.

MLLE GEORGE. Jamais vu ça en quarante ans de carrière !

FRÉDÉRIC. George, tu te relâches, tu avoues ton âge.

Cette fois-ci, elle le frappe.

Mais de nouveau, à cause du rideau qui les rend au public, ils saluent et se font des grâces.

Le rideau descend.

MLLE GEORGE (*lui donnant un coup d'éventail*). J'ai commencé à l'âge de cinq ans, Louison dans *Le Malade imaginaire* !

FRÉDÉRIC. Cinq ans ! Et tu en faisais combien en scène ?

Elle le reffrappe.

Le rideau se lève. Ils saluent.

MLLE GEORGE (*entre ses dents*). Mufle !

FRÉDÉRIC (*idem*). Cabotine !

Puis Frédéric s'éloigne, faisant signe au reste de la troupe pour qu'elle vienne saluer avec Mlle George.

Il appelle Antoine.

FRÉDÉRIC. Antoine ! Tout s'est-il bien passé ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Oui. Les gendarmes ont porté le coffre hors du théâtre. Pour les remercier de leurs efforts, Pipelet leur a offert à boire. Pendant ce temps-là, sa femme a fait sortir Maximilien.

Frédéric pousse un énorme soupir de soulagement.

Il retire sa perruque lorsqu'un homme élégant et virevoltant bondit dans les coulisses.



LE DUC D'YORK. Cher ami ! Bravo !  
FRÉDÉRIC (étonné). Le duc d'York !

Il s'incline devant le duc.

LE DUC D'YORK. Mon cher Frédéric, chaque fois que je quitte Paris, j'emporte un merveilleux souvenir de vous et, chaque fois que je reviens, je me dis en m'installant dans ma loge : Sera-t-il à la hauteur de mes souvenirs ? Et vous les dépassez.

FRÉDÉRIC. Si je ne me bats que contre mes fantômes...

Il le fait entrer dans sa loge.

## Quatrième tableau

Loge de Frédérick Lemaître  
aux Folies-Dramatiques

FRÉDÉRICK. Comment va l'Angleterre ?

LE DUC D'YORK. Mieux sans moi, visiblement. Mes voyages produisent d'étonnants effets : dès l'instant que les journaux ne m'arrivent plus, l'Angleterre sombre dans une léthargie complète. À mon retour, un résumé d'une demi-heure suffit à me mettre au courant de ce qui s'est passé pendant un mois. Je me demande bien ce que les journalistes trouvent à écrire pendant mon absence.

FRÉDÉRICK. J'aurais aimé être un acteur anglais.

LE DUC D'YORK. C'est très flatteur. Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRICK. À cause de votre climat. Ici, le soleil et la chaleur vident les salles de théâtre.

LE DUC D'YORK (*riant*). Tandis que chez nous...

FRÉDÉRICK. ... la pluie et le brouillard ont créé le public de Shakespeare.

Dans le couloir, on entend la voix du régisseur ainsi que le bruit du brigadier sur le plancher.

LA VOIX DU RÉGISSEUR. Mademoiselle George ! Mademoiselle George !

FRÉDÉRICK (*criant au passage*). Antoine, va me chercher Pipelet !

LA VOIX DU RÉGISSEUR. Bien, monsieur Frédérick.

FRÉDÉRICK (*au duc*). Je vous trouve assidûment parisien.

LE DUC D'YORK. Figurez-vous que je suis tombé amoureux d'une beauté française.

FRÉDÉRICK. Sérieusement ?

LE DUC D'YORK. La frivolité est la seule chose qui retienne mon sérieux.

J'ai fait ma demande ce matin. Au père, naturellement. Ce sont les pères qui ont la primeur des déclarations.

FRÉDÉRICK. J'imagine qu'elle fut bien reçue.

LE DUC D'YORK. On ne peut mieux. Reste la réponse de la jeune fille.

FRÉDÉRICK. Ne vous inquiétez pas, elle sera favorable.

LE DUC D'YORK. Nous verrons. Curieusement, la jeune fille a disparu dans l'après-midi.

FRÉDÉRIC. Sans doute a-t-elle voulu consulter quelque vieille tante ou quelque jeune amie pour avoir un conseil... Je ne doute pas de sa réponse. J'espère que vous me la présenterez.

LE DUC D'YORK (*riant*). Vous êtes un homme dangereux, je ne vous la montrerai que la bague au doigt. Adieu, cher ami, adieu et encore bravo.

Il sort.

Pipelet entre à son tour.

FRÉDÉRIC (*à voix basse*). Eh bien ?

PIPELET. Il est hors de danger. Nous l'avons conduit chez mon cousin, qui habite à la lisière de Paris, à Montparnasse. Personne n'aura l'idée d'aller le chercher aussi loin.

FRÉDÉRIC. Parfait !

PIPELET. Monsieur Frédéric, vous vous êtes montré grandiose !

FRÉDÉRIC. Comme tous les soirs, mon vieux Pipelet, comme tous les soirs. Chut ! Ne me remercie pas d'avoir les mêmes opinions que toi.

Leur conversation est interrompue par l'arrivée de deux hommes qui frappent à la porte.

FRÉDÉRIC. Oui ?

Le baron de Rémusat, ministre de l'Intérieur, entre dans la loge de Frédéric, suivi du comte de Pillement, petit vieillard sec avec un pied bot.

FRÉDÉRIC (*surpris*). Monsieur le ministre de l'Intérieur.

RÉMUSAT. Bonsoir, mon cher Lemaître.

FRÉDÉRIC. Votre visite m'est un grand honneur. Dois-je m'en réjouir ou m'en inquiéter ?

RÉMUSAT (*amusé*). Vous connaissez le comte de Pillement, notre Inspecteur du théâtre ?

FRÉDÉRIC (*s'inclinant*). Naturellement.

PILLEMENT. Bonsoir, cher grand artiste.

RÉMUSAT. Nous ne pouvons vous complimenter sur votre prestation de ce soir car Pillement et moi étions en réunion au Ministère. Les hauts fonctionnaires finissent leur journée aussi tard que les saltimbanques, désormais... (*Un temps.*) D'après ce que me disent mes hommes, il est arrivé d'étranges choses, ce soir, dans ce

théâtre...

FRÉDÉRIC. Vous voulez parler de ce bandit qui s'est introduit aux Folies-Dramatiques ?

RÉMUSAT. Oui, c'est fâcheux. Le fanatique se serait mystérieusement échappé des mains de mes hommes. (*Regardant fixement Frédéric.*)

Selon eux, la chose n'a été réalisable qu'avec des complicités...

FRÉDÉRIC. Ils justifient leur échec.

RÉMUSAT. Il y a forcément des républicains dans ce théâtre.

FRÉDÉRIC. Comme vous dites : « Forcément » ! Puisqu'il y en a dans toute la France, il doit y en avoir ici.

RÉMUSAT. Vous êtes insolent.

FRÉDÉRIC. C'est une des qualités qu'on me prête.

RÉMUSAT. Et républicain ?

FRÉDÉRIC. On ne prête qu'aux riches.

Le baron de Rémusat, en grand seigneur, ne peut s'empêcher d'apprécier les réponses énigmatiques de Frédéric. Ils se regardent. Ils savent qu'aucun des deux n'ira plus loin.

PILLEMENT (*obséquieux et grandiloquent*). Cher ami, vous n'imaginez tout de même pas qu'un artiste comme M. Lemaître se mêlerait de cela ? En lui, tout est art depuis l'orteil jusqu'au cheveu, il n'est qu'art, il est l'art.

RÉMUSAT. Je voulais simplement signaler à M. Lemaître que notre police veille.

FRÉDÉRIC. Je l'ai remarqué : on peut jouer sans public mais plus sans gendarmes.

RÉMUSAT. Le théâtre m'inquiète.

PILLEMENT (*toujours très mielleux par rapport à Frédéric*). Non, pas le théâtre, monsieur le Ministre, mais ces théâtres-là, ces théâtres du boulevard du Temple. (*À Frédéric.*) D'ailleurs, je ne comprends pas qu'un acteur de votre talent moisisse sur ces scènes indignes, votre génie mérite la Comédie-Française.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que j'y gagnerais ?

PILLEMENT (*croyant que Frédéric n'a pas entendu*). J'ai dit la Comédie-Française.

FRÉDÉRIC (*répétant aussi comme à un sourd*). Qu'est-ce que j'y gagnerais ?

PILLEMENT (*suffoqué*). Mais... mais... la considération.

FRÉDÉRIC. Ils sont des centaines, là, dans la rue, à m'attendre pour m'acclamer ; certains soirs ils me portent.

PILLEMENT. Je parlais de la considération des gens du monde.

FRÉDÉRIC. Les femmes du monde montrent leurs diamants à la Comédie-Française mais viennent rire et pleurer au boulevard.

RÉMUSAT. Allons, mon cher Lemaître, le comte de Pillement a raison : si vous alliez à la Comédie-Française, vous échapperiez à votre épouvantable répertoire. Avouez quand même qu'ici, le long du boulevard du Temple, tous les soirs, de six heures à minuit, sur toutes les planches de tous les théâtres, ce sont au moins cent crimes qui se commettent, trente duels, vingt morts violentes, dix vierges qui se font enlever, cinq qui se font violer, les poignards des traîtres qui trouent les pourpoints, les épées des héros qui percent les fourbes, le poison qui brille au fond des coupes, sans compter les pères nobles dont le cœur flanche devant les turpitudes d'enfants indignes et les jeunes premières qui meurent d'être désaimées ! Tous les soirs le sang coule et la hache s'abat sur le gibet.

FRÉDÉRICK (*amusé*). Un sang de myrtille et un gibet de carton.

RÉMUSAT. Tout de même !

FRÉDÉRICK (*amusé*). C'est le boulevard du Crime.

PILLEMENT. C'est le boulevard du mauvais goût, oui.

FRÉDÉRICK. Le mauvais goût, cette grimace qui se dessine sur nos visages devant un goût qui n'est pas le nôtre. (*Il ouvre la fenêtre de sa loge.*) Vous l'entendez, monsieur le Ministre, le grondement du boulevard, le grondement du peuple, cette rumeur, cette vie, cette impatience ? Depuis quarante ans, il a fait tomber des rois et des ministres, le peuple, parce qu'il avait froid, parce qu'il avait faim, il a démolì des prisons, il a chanté de nouvelles chansons, il a voulu du pain, il a voulu du cirque. Il s'est fait entendre partout, dans la rue comme au théâtre. Vous rendez-vous compte, monsieur le Ministre, qu'il a fallu attendre la Révolution pour que le peuple obtienne enfin ses théâtres ? Avant 1791, seules trois salles royales, la Comédie-Française, la Comédie-Italienne et l'Opéra, avaient le privilège de monter des pièces. Cela fait très peu de temps que le peuple a la liberté d'entreprendre.

PILLEMENT (*dégoûté*). Entreprendre quoi, mon Dieu ! Tout cela est un épouvantable chahut, ces mélodrames qui puent et qui braillent.

FRÉDÉRICK. Le boulevard est fils de la Révolution. Il répercute son bruit, sa fureur, il est atroce et enthousiaste, grandiose et ridicule, il ne croit pas au hasard mais au bien, il veut le triomphe du bon, la mort des traîtres.

PILLEMENT. Allons ! À quoi riment tous ces cris, ces grands gestes ? De la complaisance dans l'horrible, rien d'autre.

FRÉDÉRICK. Les tragédies classiques semblent bien timides et languissantes à ceux qui ont vu de leurs propres yeux le déferlement de la misère et de la répression, les charges, les barricades, les têtes au bout des piques, les fusillés dans les fossés, l'éclair du couperet tranchant le col du roi, et là, récemment, les

chairs portant, entassées les unes sur les autres, les victimes du choléra. À Paris, la mort est un spectacle quotidien, messieurs, elle doit se retrouver aussi sur les planches.

PILLEMENT. Mouais... Vous avez beau vous montrer éloquent, vous ne rallierez jamais les suffrages des gens cultivés.

FRÉDÉRICK. Les gens cultivés ont toujours une culture de retard, ils possèdent les idées des générations précédentes, ils ont des goûts de vieux. Dans notre public, une personne sur deux est illettrée, certes, mais ce sont ces incultes qui accueillent la nouveauté sans préjugés. C'est le boulevard qui a accueilli les poètes romantiques allemands, et c'est le boulevard qui vient de découvrir et de fêter Shakespeare.

PILLEMENT. Écoutez, mon cher Frédéric, n'y allons pas par quatre chemins, j'ai profité de la voiture de M. de Rémusat pour passer vous voir et vous demander justement pourquoi vous n'iriez pas créer la pièce que je vous ai proposée à la Comédie-Française.

FRÉDÉRICK. Pardon ?

PILLEMENT. Vous avez lu mon *Oreste et sa lyre* ?

RÉMUSAT (*très poli*). Un ouvrage remarquable.

FRÉDÉRICK (*en écho*). Remarquable.

PILLEMENT. Eh bien, la Comédie-Française vient de l'accepter et j'ai proposé que vous entriez dans cette grande maison pour y jouer le rôle d'Oreste.

RÉMUSAT. Eh bien, mon cher Lemaître, qu'en pensez-vous ? Je trouve que c'est une excellente idée.

FRÉDÉRICK. Moi ? À la Comédie-Française ? Les sociétaires ont accepté ?

PILLEMENT. Ils n'ont pas grand-chose à me refuser.

FRÉDÉRICK (*amusé*). Je n'en doute pas, monsieur l'Inspecteur du théâtre.

PILLEMENT. Alors... qu'en dites-vous ?

Frédéric, le front barré par le souci, ne répond pas.

RÉMUSAT. Notez cette date, mon cher Pillement, c'est la première fois que nous laissons Frédéric Lemaître sans voix.

FRÉDÉRICK (*brusquement*). Je ne peux pas accepter.

PILLEMENT. Allons ! La Comédie-Française vous ouvre ses portes.

FRÉDÉRICK. Non, votre pièce... Je ne peux pas accepter de jouer votre *Oreste et sa lyre*. (*S'expliquant avec malaise*). Elle est très belle, votre pièce, mais je ne la jouerai pas. D'abord parce qu'elle est de vous, monsieur l'Inspecteur du théâtre, et qu'on croirait que je cherche à vous acheter en vous interprétant. Ensuite parce...

PILLEMENT. Parce que quoi ?

FRÉDÉRICK. Parce que... parce qu'elle ne... sonne pas juste.

PILLEMENT. Quoi ? Une tragédie en alexandrins ? Deux mille alexandrins, tous exacts, croyez-moi !

FRÉDÉRICK. Tous exacts, je vous crois, monsieur le Comte. Les poètes comme vous sont aussi exacts que des règles à calculer. Mais... pourquoi des vers ?

PILLEMENT. Vous ne voudriez tout de même pas que j'écrive en prose !

FRÉDÉRICK. Une femme est belle quand elle est nue, monsieur l'Inspecteur du théâtre, le corset peut lui donner du maintien, de l'allure, mais pas de la beauté, sûrement pas. Il en est de même pour la langue : le vers lui donnera de l'ordre, pas de l'harmonie ; de la mesure, pas de la vie ; il lui offrira l'entrée aux salons de l'Académie, mais pas l'accès au cœur. (*Un temps*). Et puis, pourquoi choisir comme héros des dieux, des demi-dieux, des princes et des princesses !

PILLEMENT. Les plus grands dramaturges ont fait cela !

FRÉDÉRICK. Est-ce bien cela qui les rendait grands ? Vous continuez à vous régaler de rois et de reines qui ont des peines de cœur : évidemment, c'est exotique : des souverains qui ne dirigent rien, un peuple toujours écarté de la scène et qui se tait, des conflits du cœur qui transforment les Palais et les Sénats en boudoirs ! Moi, je suis né de Molière, monsieur, de ses farces sur les routes de France, de Sganarelle et Gros René, des représentations au fond des granges pendant que la pluie inonde les champs, c'est là que je suis né, monsieur, des scandales du *tartuffe*, du refus de *Dom Juan*, de l'échec du *Misanthrope* ! Je n'ai pas d'imagination, j'ai besoin qu'on me parle de moi, de mes soucis et de mon temps ! Vous écrivez dans le marbre, mais ni moi ni le public nous ne vivons dans le marbre.

PILLEMENT. Allons, vous divaguez ! Critiquer ma tragédie en vers antiques !

Frédéric, n'y tenant plus, laisse exploser sa colère.

FRÉDÉRICK. En vers en toc !

PILLEMENT (*médusé*). Quoi ?

FRÉDÉRICK. Votre tragédie ressemble à ce que le marché Saint-Antoine produit de plus bête et de plus laid, ces faux meubles Louis XIV ou Louis XV, en merisier trop rouge et trop verni. C'est d'aujourd'hui... mais comme avant ! C'est du vieux... mais neuf ! Depuis que le peuple a inventé la révolution, vous, vous avez inventé l'académisme. Il y a des réactionnaires en art autant qu'en politique, désormais.

RÉMUSAT (*inquiet de voir la fièvre monter*). Mon cher Lemaître, je crois que vous allez un peu loin.

FRÉDÉRICK. Je ne crois pas. Vos vers sont exacts, comme vous dites, mais ils ne sont pas vrais. Vos personnages sont nobles, mais ils

n'arrivent pas à sortir des pages empoussiérées d'une version latine. On ne peut vous lire qu'avec un mouchoir sur le nez et armé d'un plumeau !

PILLEMENT. Monsieur, ce n'est que lorsque j'aurai épuisé, totalement épuisé mon talent dans les vers que je me risquerai à écrire en prose !

FRÉDÉRICK. Alors commencez donc tout de suite, cher ami !

PILLEMENT (*dans un cri très aigu*). Je vous hais, monsieur !

FRÉDÉRICK. Et moi je ne vous aime pas.

RÉMUSAT. Allons, messieurs, modérez-vous !

FRÉDÉRICK. Je dis ce que je pense au risque de me tromper. (*À Pillement*). Vous contrôlez déjà le répertoire, vous n'allez pas rétablir la censure, tout de même ?

PILLEMENT (*sans réfléchir*). Pour des gens comme vous, si !

RÉMUSAT (*gêné*). Allons, allons, Pillement, calmez-vous.

PILLEMENT (*fou de rage*). Je vous préviens, Frédéric Lemaître, dès demain matin, mon bureau va se pencher sur les ouvrages que vous vous proposez de jouer et nous ne donnerons notre autorisation que pour les pièces les plus mauvaises, les plus abjectes, les plus nulles !

FRÉDÉRICK. Oh, mais je vais donc interpréter l'intégrale de vos œuvres !

PILLEMENT. Votre carrière est finie, mon petit, je vous condamne aux navets, aux rôles stupides, vous deviendrez le drapeau de la pièce idiote.

FRÉDÉRICK. Je vous fais confiance, vous vous y connaissez.

PILLEMENT (*à bout de souffle*). Si je n'étais pas infirme, je vous provoquerais en duel et vous me rendriez raison, monsieur.

FRÉDÉRICK (*regardant son crâne*). De quelle infirmité parlez-vous ?

RÉMUSAT. Allons, mon bon Pillement, cette scène n'a pas lieu d'être, vous ne devez pas vous mettre dans cet état pour le refus d'un insolent. Après tout, il ne s'agit que de théâtre.

PILLEMENT. Je briserai sa carrière ! Je l'anéantirai ! Il ne pourra même plus faire de la figuration ! Il vendra des colliers d'ail sur le boulevard !

RÉMUSAT. Allons, partons, cher ami, partons. (*À Frédéric, assez sèchement*.) Monsieur Lemaître, j'ai bien peur que votre culot, s'il a fait de vous un grand comédien, ne vous pousse aussi à vous comporter inconsidérément. Vous transportez des idées dangereuses. Nous vous tenons à l'œil, sachez-le.

PILLEMENT (*glapissant*). C'est lui ! Je suis sûr que c'est lui qui a fait échapper votre assassin. C'est lui, le complice ! C'est un républicain, un dangereux républicain, je le vois dans son œil !

FRÉDÉRICK (*tendant les mains vers Rémusat*). Monsieur le Ministre, arrêtez-moi ! Je suis coupable : je ne veux pas jouer la pièce de



Monsieur !

Rémusat pousse Pillement dehors et dit sèchement.

RÉMUSAT. Bonsoir, Lemaître. Faites attention à vous.

Il sort.

Frédérick, seul, éclate de rire.

Pipelet entre en portant un grand bol fumant.

PIPELET. Je vous apporte un bon bouillon. Ma femme aurait voulu monter vous remercier mais, dans son état, n'est-ce pas, elle redoute les escaliers.

FRÉDÉRICK. Quoi ? Pipelet ? Tu as encore mis ta femme enceinte !

PIPELET. Ce n'est pas vraiment ce que j'ai voulu... disons que c'est la conséquence.

FRÉDÉRICK. Cette brave Mme Pipelet, je l'ai toujours vue grosse jusqu'aux yeux.

PIPELET (*admiratif*). C'est comme ça qu'elle est la plus belle.

FRÉDÉRICK. J'ai l'impression, depuis des années, de croiser un ventre avec une femme collée derrière. Alors, Pipelet, il est pour quand, ce petit républicain ?

PIPELET. Pour janvier. J'aimerais que ce soit le 21 janvier, le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, ça lui porterait chance. Nous l'appellerons Robespierre. (*Un temps*) Est-ce que je fais entrer la jeune fille qui voulait vous voir ?

FRÉDÉRICK. Va !

Pipelet sort et fait entrer Bérénice.

Frédérick accueille Bérénice, bras ouverts.

FRÉDÉRICK. Dites-moi du bien de moi ! Une bonne friction d'eau de Cologne, un peu de vinaigre de Londres et une bonne rasade de compliment, c'est ce qu'il me faut à ma sortie de scène. Avez-vous aimé la pièce ?

BÉRÉNICE. Je vous ai aimé dans la pièce.

FRÉDÉRICK. Elle est parfaite. Il faut toujours distinguer l'essentiel de l'accidentel. (*Un temps*) Et mes collègues ?

BÉRÉNICE. J'ai fait moins attention.

FRÉDÉRICK. Elle est parfaite.

BÉRÉNICE. Sauf Mlle George, bien sûr, qui, dans son registre, s'est montrée remarquable.

FRÉDÉRICK. « Dans son registre »... elle est parfaite. (*Un temps*). Et Précieuse ?

BÉRÉNICE. Très jolie. Et parfois juste.

FRÉDÉRICK. « Parfois »... elle est parfaite. (*Un temps*). Et les petits jeunes ? Ces pseudo-jeunes premiers, qui ne sont premiers en rien et ne resteront pas jeunes longtemps ?

BÉRÉNICE. Je ne les ai même pas remarqués.

FRÉDÉRICK. Elle est parfaite. (*Un temps*). Mais moi ? Moi ! Vous me parlez de tout le monde sauf de moi.

BÉRÉNICE. Vous m'avez tiré des larmes.

FRÉDÉRICK. Elle est parfaite. (*Un temps, subitement inquiet*). Mais vous avez ri, aussi ?

BÉRÉNICE. Oui, beaucoup, c'est évident.

FRÉDÉRICK (*tonnant*). C'est évident... je n'en sais rien, moi : vous ne me dites rien ! (*Un temps*). Étiez-vous bien placée ? Cette loge est agréable, non ? Vous la connaissiez ?

BÉRÉNICE. Non.

Il la regarde avec amusement. Elle tente de dissimuler sa légère gêne.

BÉRÉNICE. Je vous en remercie, d'ailleurs. Je n'avais jamais vu un spectacle d'aussi près.

Il éclate de rire.

FRÉDÉRICK. Bien ! Alors, je vous prends sous mon aile et je vous forme.

BÉRÉNICE. Mais...

FRÉDÉRICK. Il faut travailler, mon petit, il n'y a pas de temps à perdre. (*Il s'approche, séduit et séducteur*). Vous êtes trop jolie, mademoiselle. Avec un physique pareil, on ne voudra jamais croire que vous savez jouer la comédie.

BÉRÉNICE. (*rougissante*). Allons...

FRÉDÉRICK. Je vous préviens. Si je vous fais débiter, tout le monde prétendra que vous êtes... ma nouvelle maîtresse.

Bérénice éclate de rire puis se ressaisit et baisse pudiquement les yeux.

BÉRÉNICE. Mais ça ne me déplairait pas.

FRÉDÉRICK (*touché*). Qu'on le dise ?

BÉRÉNICE (*doucement*). Qu'on le croie. (*Un temps, Frédéric la regarde avec trouble. Elle s'enhardit et ajoute*). Il n'y a pas de fumée sans feu...

FRÉDÉRICK (*ravi et bouffonnant*). Les pompiers, surtout n'appellez pas les pompiers ! (*Il enlève sa chaussure et la lui tend*). Tenez.

BÉRÉNICE. Qu'est-ce que c'est ?

FRÉDÉRICK. Un indice pour me retrouver. Venez vendredi aux Folies-Dramatiques, essayez ce cothurne à tous les mâles du théâtre, et la personne qui pourra le mettre, oui, l'unique personne qui pourra l'enfiler, sera l'homme que vous cherchez.

Elle saisit joyeusement le cothurne.

FRÉDÉRICK. Voulez-vous bien rester quelques instants ? Il faut que je m'habille en Frédérick Lemaître. Vous m'attendez ?

BÉRÉNICE. Oui.

FRÉDÉRICK (*ravi*). Elle m'attend déjà.

Il s'engouffre dans le cabinet de toilette.

À ce moment-là, le comte de Pillement frappe puis, sans attendre, entre.

LE COMTE DE PILLEMENT (*à voix haute et péremptoire*). Vous imaginez bien que je n'avais aucune envie de remettre les pieds ici mais je ne tiens pas à ce que mes vers restent entre les mains d'un être aussi abject.

Il découvre Bérénice et il a un petit cri de surprise. Elle semble effrayée par la présence du comte.

PILLEMENT. Quoi ? Mademoiselle Bérénice ?

BÉRÉNICE. Chut ! Je vous en supplie.

PILLEMENT. Mais que faites-vous ici ?

BÉRÉNICE. Je ne peux pas vous expliquer.

PILLEMENT. Et seule ? Dans la loge de ce monstre ?

BÉRÉNICE (*se ressaisissant*). Accordez-moi une faveur : oubliez que vous m'avez vue.

PILLEMENT. Comment le pourrais-je ? (*Il s'incline galamment.*) Mademoiselle, je ne vous ai pas vue dans les coulisses des Folies-Dramatiques en ce mercredi 18 janvier 1832.

BÉRÉNICE (*attaquant*). De même que moi je n'ai jamais reçu les lettres d'amour enfiévrées que vous m'avez envoyées durant l'été. (*Il se redresse, inquiet.*) Car je ne les ai jamais reçues, n'est-ce pas ?

PILLEMENT (*pâle*). Jamais.

BÉRÉNICE. De même que je ne suis pas là ?

PILLEMENT. Vous n'êtes pas là.

BÉRÉNICE (*se dirigeant vers la sortie*). À bientôt, cela m'a fait très plaisir de ne pas vous voir.

PILLEMENT (*bafouillant en partant aussi*). Mais moi aussi, mademoiselle,

moi aussi.

La loge reste vide.

Frédérick sort du cabinet de toilette en habit de soirée.

FRÉDÉRIC. Je vous dépose chez vous ?

Il découvre que Bérénice n'est plus là.

FRÉDÉRIC. Ah ! L'oiseau s'est envolé. (*Il se frotte les mains.*) C'est bon signe. Elle reviendra demain.

**NOIR**

## Cinquième tableau

Le plateau des Folies-Dramatiques  
pendant les répétitions

Harel, soucieux, l'œil au beurre noir, discute avec le régisseur.

HAREL. Une catastrophe, Antoine, une profonde et déprimante catastrophe !

ANTOINE. Votre œil, monsieur Harel ?

HAREL. Mais non ! Je ne comprends pas. Le vent tourne. Le ministère nous cherche des poux. Toutes nos pièces ont été refusées par le Bureau du théâtre, toutes sauf une.

FRÉDÉRIC. Mais votre œil ?

HAREL. Fous-moi la paix ! Je te parle de théâtre. Nous ne pouvons pas monter ce que nous avions prévu. Nous n'avons plus droit qu'à une nouvelle pièce, une seule.

Frédéric entre.

FRÉDÉRIC. Laquelle ?

HAREL (*hargneux, à Frédéric*). Je croyais pourtant que vous étiez au mieux avec le comte de Pillement.

FRÉDÉRIC. Au mieux du pire. Mais ne t'en fais pas, mon bon Harel, j'ai un furieux appétit de jouer et rien ne m'arrêtera. Quel chef-d'œuvre nous ont-ils autorisé ?

HAREL. L'Auberge des Adrets.

FRÉDÉRIC. Aïe...

HAREL. J'ai fait travailler notre carcassier avec l'auteur, cela s'est beaucoup amélioré.

FRÉDÉRIC. Faire quelque chose à partir de rien, c'est l'œuvre de Dieu seul.

HAREL (lui tendant la brochure). Tenez.

FRÉDÉRIC. Je vais y jeter un œil. Au fait, comment va le tien ?

HAREL (*fuyant*). Très bien, très bien.

FRÉDÉRICK. Peut me laisser le plateau libre jusqu'à la répétition ?  
HAREL. Je vais donner des ordres.

Il sort.

ANTOINE LE RÉGISSEUR (*le regardant s'éloigner*). Il n'a pas voulu me dire ce qui est arrivé à sa paupière.

FRÉDÉRICK. Je le sais. Figure-toi que notre cher directeur est tellement avare que, depuis vingt ans, en rentrant chez lui, il s'essuie les pieds sur le paillason du voisin. Or, hier, le voisin a ouvert la porte à ce moment-là. Altercation. Harel nie. Cris. Scandale. Coquelicot.

Antoine sourit et s'éloigne, laissant la scène à la disposition de Frédérick.

Il s'approche d'un fauteuil et ouvre la brochure.

FRÉDÉRICK. *L'Auberge des Adrets*. Voyons... Dès la première page, aucun style, ce n'est pas la peine d'aller plus loin, il n'y a pas de raison que cela s'arrange. Est-ce qu'au moins cette écriture a de la présence ? (*Il marmonne les premières phrases.*) Pas plus de présence que de style. Des textes, on accepte des défauts qu'on ne tolérerait pas chez un comédien. (*Il continue à feuilleter.*) La cigale et la fourmi... Tiens pourquoi parle-t-il de cigale et de fourmi?... (*Il s'assoit, sourit et commence à dire.*) « La cigale ayant chanté tout l'été... » (*Rêveur.*) Ce fut mon premier succès, ça... (*Il murmure pour lui-même.*)

« La cigale ayant chanté tout l'été se trouva fort dépourvue  
lorsque la bise fut venue :  
pas un seul petit morceau  
de mouche ou de vermisseau... »

On voit au fond de la scène, dans une lumière différente, un jeune garçon qui récite cette fable de La Fontaine à sa mère. La mère regarde distraitement le livre ouvert sur sa table de repassage tout en continuant énergiquement son travail de lingère.

FRÉDÉRICK ENFANT (*finissant*).

« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
dit-elle à cette emprunteuse.

— Nuit et jour, à tout venant,  
je chantais, ne vous déplaie.

— Vous chantiez ? J'en suis fort aise :  
Eh bien dansez, maintenant. »

LA MÈRE. C'est bien !

FRÉDÉRICK ENFANT. La dernière fois, le maître m'a donné dix sur dix. Il disait que je mettais bien le ton.

LA MÈRE. Ce qui compte, c'est surtout de bien comprendre l'histoire. Qui préfères-tu, la cigale ou la fourmi ?

FRÉDÉRICK ENFANT. La cigale.

LA MÈRE. La cigale est une idiote. Ton père était une cigale... il gagnait bien sa vie et il ne m'a rien laissé... (*Sèchement.*) À part toi...

FRÉDÉRICK ENFANT. Qui c'était, Papa ?

LA MÈRE (*de mauvaise humeur*). Arrête de poser tout le temps des questions, tu me fatigues. Maintenant, reprends ta récitation, mais à l'envers.

FRÉDÉRICK ENFANT. À l'envers ?

LA MÈRE. C'est comme ça dans le tricot : on ne connaît vraiment un point que lorsqu'on peut le faire à l'envers. Tout le monde sait ça. Maintenant, tu me la récites à l'envers.

FRÉDÉRICK ENFANT. Mais...

LA MÈRE. Tu veux ta gifle ? Allez, dépêche-toi ! J'ai autre chose à faire qu'à entendre des histoires stupides de cigale et de fourmi...

Et l'enfant reprend, très difficilement, la fable à l'envers.

FRÉDÉRICK ENFANT. Nant-te-main sez-dan bien he...

Dans le même temps, souriant avec nostalgie, Frédéric adulte, dans son fauteuil, prononce avec virtuosité les mots à l'envers...

FRÉDÉRICK.

Nant-te-main sez-dan bien eh  
ze-ai fort suis j'en, tiez-chan vous,  
ze-plai-dé vous ne tais-chan je...

Entrent Bérénice et Parisot, le jeune premier bellâtre des Folies-Dramatiques.

BÉRÉNICE. Nous sommes là, monsieur Lemaître.

Frédéric sort alors de sa rêverie. L'image de l'enfant et de sa mère disparaît.

FRÉDÉRICK. Je rêvais. (*Il se retourne et regarde Bérénice avancer.*) Vous jouerez les jeunes reines sacrifiées, les « reines » parce que vous avez de la branche..., « sacrifiées » parce qu'au théâtre l'immolation est le tribut que doit payer la beauté. On n'a jamais vu un boudin se faire assassiner.

BÉRÉNICE. Et dans la vie ?

FRÉDÉRICK. On salit la beauté avec l'injure. (*Il s'approche, dangereux.*) Il faudra payer cette allure, c'est de l'insolence.

Il se détache soudain d'elle et se tourne vers Parisot.

FRÉDÉRICK. Parisot, as-tu préparé la scène avec mademoiselle comme je te l'ai demandé ?

PARISOT (*avec l'accent méridional*). On répète depuis une bonne heure.

FRÉDÉRICK (*grondeur*). Parisot, malheureux, fais-tu chaque matin tes exercices pour perdre ton fichu accent ?

PARISOT (*inconscient*). Mé qué assent ? Tout le monde à Paris me parle de mon assent ! C'est une obsession.

FRÉDÉRICK. Tu as l'emploi dont nous rêvons tous, celui de jeune premier romantique ; tu vas débiter beaucoup de niaiseries et plaire énormément aux femmes, alors évite de donner l'impression d'avoir la bouche pleine d'ail ! (*L'imitant en forçant le trait.*) Je t'aime, Juliette, je me tuerai pour toi. (*Parisot n'apprécie pas beaucoup la remarque.*) Allons, ne perdons pas de temps, allons-y.

Bérénice et Parisot se mettent en place sur le plateau.

FRÉDÉRICK. Je résume la situation. Titus et Bérénice s'aiment d'amour mais la politique les oblige à se séparer. Allez-y, mes enfants.

Parisot commence. Il n'est pas très bon, mais il n'est pas mauvais non plus.

PARISOT/TITUS. Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre, Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE/BÉRÉNICE (*déclamant en criant*). Hé bien ! régnez, cruel ; contentez votre gloire : Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire...

FRÉDÉRICK (*l'interrompant*). Parlez normalement. Dès que vous criez, il n'y a plus d'âme, il n'y a que des poumons.

BÉRÉNICE/BÉRÉNICE (*repenant*). ... J'attendais, pour vous croire,  
Que cette même bouche, après mille serments  
D'un amour qui devait unir tous nos moments,  
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,  
M'ordonnât elle-même...

Bérénice s'arrête. Elle récite, elle ne ressent pas un mot du texte. Et elle en semble douloureusement consciente.



Frédérick lui fait signe de continuer quand même.

FRÉDÉRICK. Regardez-vous avec amour, et faites comme si je n'étais pas là.

BÉRÉNICE/BÉRÉNICE.

Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même  
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?

Elle est encore plus mauvaise. Elle se tourne, contrite, vers Frédéric.

BÉRÉNICE. Je suis désolée.

FRÉDÉRICK. Avez-vous déjà interprété une scène, mon petit ?

BÉRÉNICE. Non.

FRÉDÉRICK. Vous allez reprendre.

BÉRÉNICE. Je ne crois pas que cela arrange quoi que ce soit.

FRÉDÉRICK. Doubteriez-vous de mes qualités de professeur ?

BÉRÉNICE. Je ne doute pas de vous...

FRÉDÉRICK. Allons. Le découragement n'exprime que la paresse.  
Recommençons.

BÉRÉNICE. Alors sans monsieur, s'il vous plaît.

Elle désigne Parisot.

PARISOT. Je vous demande pardon ?

BÉRÉNICE. Je vous remercie beaucoup, monsieur, de votre obligeance.

Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps davantage.

PARISOT. On croit rêver. Ça a déjà des exigences...

FRÉDÉRICK. Parisot, merci.

PARISOT. Bonsoir.

Il sort, vexé.

Frédérick regarde Bérénice amoureusement et commence à jouer.  
Immédiatement, Titus est présent sur la scène.

FRÉDÉRICK/TITUS.

Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,  
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;  
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE/BÉRÉNICE (avec violence).

Hé bien ! réglez, cruel ; contentez votre gloire ;  
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,  
Que cette même bouche, après mille serments

D'un amour qui devait unir tous nos moments,  
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,  
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.  
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.  
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.

Bérénice est devenue excellente, inspirée. Elle a maintenant la force et la fragilité d'une héroïne racinienne. On croit à chacun des mots qu'elle prononce.

BÉRÉNICE/BÉRÉNICE.

Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même  
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?

(Elle devient musicale dans l'élégie.)

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,  
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?  
Que le jour recommence, et que le jour finisse  
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice.  
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?  
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !  
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,  
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?  
Ces jours si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

FRÉDÉRIC/TITUS.

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.  
J'espère que bientôt la triste renommée  
Vous fera confesser que vous étiez aimée.  
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE/BÉRÉNICE.

Ah ! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?

Elle a dit ce dernier vers avec une violence impérieuse, comme si elle lâchait un véritable cri du cœur.

Elle et Frédéric demeurent abasourdis. Puis Frédéric a le courage de rompre le charme.

FRÉDÉRIC. Mon petit, vous êtes une grande...

BÉRÉNICE (*simplement*). Non.

FRÉDÉRIC. Vous allez enfoncer la George et la Dorval. Toute grande tragédienne, à côté de vous, passera pour une soubrette.

BÉRÉNICE. Je ne serai pas comédienne.

FRÉDÉRIC. Allons ! Taisez-vous, vous n'y connaissez rien.

BÉRÉNICE. Je ne suis pas comédienne. Tout à l'heure, avec Parisot, vous avez vu ce que je donne lorsque je m'essaie à jouer.

FRÉDÉRIC. Avec moi, c'était autre chose !

BÉRÉNICE. Oui, c'était autre chose. Je ne jouais pas.

FRÉDÉRIC (*s'exclamant*). Mais qu'est-ce qu'elle me raconte ?

BÉRÉNICE. Je mens très mal. En regardant Parisot dans les yeux, je ne pouvais pas prononcer des paroles d'amour. Tandis qu'en vous regardant...

FRÉDÉRIC (*changeant de ton*). Mais qu'est-ce qu'elle me raconte ? (*Un temps.*) Vous voulez dire que...

BÉRÉNICE. (*pudiquement*). Oui.

Frédéric est très touché par la simplicité de l'aveu. Il en reste muet. Du coup, Bérénice continue doucement à épancher son cœur.

BÉRÉNICE. C'est vous qui avez cru, avant-hier, lorsque je suis entrée dans votre loge, que je voulais me servir de vous comme marchepied pour monter sur la scène.

FRÉDÉRIC. (*s'excusant*). L'habitude.

BÉRÉNICE. Je vous ai laissé continuer parce que j'étais un peu intimidée, et puis parce que, tout à coup, au milieu de vos fioles, vos costumes, vos brochures, je me suis rendu compte que l'on n'entraîne pas tout à trac chez les gens pour leur dire : « Je vous aime. »

FRÉDÉRIC (*attendri*). Non, on ne fait pas ça...

BÉRÉNICE. Et subitement, j'ai pensé aussi que vous pouviez vous méprendre sur cet amour, croire que je souhaitais une aventure avec vous, que j'ambitionnais de devenir votre maîtresse, que je vous désirais... c'est souvent cela que l'on entend d'ordinaire par amour, non ?

FRÉDÉRIC (*surpris*). Entre un homme et une femme ? Souvent.

BÉRÉNICE. Or, ce n'était pas cela non plus. Je voulais vous dire que je vous aimais.

FRÉDÉRIC (*désarçonné*). Et qu'est-ce que cela signifie, pour vous ?

BÉRÉNICE (*simplement*). Qu'il y a un avant et un après. Depuis le moment où je vous ai vu, je ne suis plus la même.

FRÉDÉRIC. Mais qu'est-ce que vous racontez ? Vous vous moquez ! D'abord, d'habitude, c'est moi qui fais la cour, c'est moi qui prends l'initiative !

BÉRÉNICE. Voyez ! J'avais raison hier d'estimer qu'il ne fallait pas livrer ces choses. Personne ne les comprend, pas même vous !

Elle se lève et se dispose à sortir.

FRÉDÉRICK. Quoi ? Vous partez ?

BÉRÉNICE. Je crois qu'il est trop tôt pour nous en dire plus.

FRÉDÉRICK. Mais qu'est-ce que vous racontez ?

BÉRÉNICE. Faites-moi confiance.

FRÉDÉRICK (*plus timidement*). Vous... vous reviendrez ?

BÉRÉNICE. J'ai gardé la pantoufle... je reviendrai...

Elle sort, légère.

Il reste coi.

Le régisseur entre, suivi de Cussonnet et d'Harel.

Ils sont tous plongés dans la lecture de L'Auberge des Adrets.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Mesdames et messieurs, en scène, la répétition commence.

Le plateau est envahi en quelques secondes par toute la troupe.

Frédéric demeure pensif sur son fauteuil, occupé à songer à cette jeune Bérénice.

Puis le régisseur tape quelques coups sur le sol.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Mademoiselle George ! Mademoiselle George !

Mlle George entre, souriante, et se précipite vers Harel.

MLLE GEORGE. Ah, mon petit Harel, j'ai lu la brochure ce matin. Il y a un beau rôle, celui de Marie. J'accepte avec plaisir. À part cela, votre *Auberge des Adrets* est une pièce idiote.

HAREL (*lui montrant Cussonnet*). Justement, je vous présente l'auteur.

MLLE GEORGE (*à Cussonnet*). Je vous félicite, monsieur, vous écrivez avec les pieds mais vous connaissez bien les femmes.

Elle lui donne sa main à baiser puis tourne les talons et va parler avec les autres.

Précieuse entre en s'éventant et va embrasser Harel sur la joue.

PRÉCIEUSE. Oh, mon petit directeur, quelle belle pièce, quel grand chef-d'œuvre ! Et comme vous m'avez gâtée ! Il est très beau, ce rôle de Marie, je suis ravie.

HAREL. Marie ? Écoutez, Précieuse, j'ai peur...

Mlle George, en entendant prononcer le nom de Marie, s'est brusquement retournée.

MLLE GEORGE. Qu'est-ce qu'elle dit ? Il y a un rôle pour elle dans *L'Auberge des Adrets* ? Je n'avais pas remarqué le personnage de la putain.

PRÉCIEUSE (*du tac au tac, sans se retourner*). Pourquoi a-t-elle lu la pièce ? Il n'y a pas de grand-mère dans ce spectacle...

MLLE GEORGE (*se tournant vers Cussonnet*). Ah, mais s'il n'y a pas déjà des scènes de putain, il faut les lui écrire, monsieur l'auteur. Elle peut être très convaincante lorsqu'elle ne s'écarte pas de son emploi.

PRÉCIEUSE (*fonçant, furieuse, vers elle*). Je ne vous permets pas !

MLLE GEORGE. Je me permets tout, mademoiselle, je suis chez moi, ici. Il n'y a du travail pour les seconds rôles que parce que les premiers rôles remplissent la salle.

PRÉCIEUSE (*se tournant vers Frédérick*). Frédérick, elle m'a traitée de second rôle !

FRÉDÉRICK (*indifférent à la scène*). Eh bien tu devrais être ravie, mon ange, elle ne t'a pas traitée de figurante.

PRÉCIEUSE. Oh !

HAREL. Mesdames, mesdames, je crois qu'il y a eu une petite erreur. (*À Précieuse.*) Je ne vous ai pas proposé le rôle de Marie mais celui de Clémentine, la jeune fiancée.

PRÉCIEUSE. Clémentine ! Mais elle a trois phrases !

MLLE GEORGE. Comme cela, vous n'aurez que trois occasions de vous tromper. (*À Harel, l'air candide.*) Vous ne craignez pas que le rôle ne se révèle un peu écrasant pour elle ?

PRÉCIEUSE. Si les rôles m'écrasent, vous, vous écrasez les rôles ! (*Elle se tourne vers Harel.*) Faites récrire la pièce. Clémentine n'est qu'une utilité, un rôle ridicule, emprunté, sans intérêt.

MLLE GEORGE (*à la troupe*). Elle a compris qu'il était pile pour elle.

Précieuse jette la brochure à terre.

PRÉCIEUSE. Très bien, le théâtre se passera de moi. *L'Auberge des Adrets* se créera sans moi. (*Elle se tourne vers Mlle George.*) Je serai ravie de ne plus jouer la comédie avec vous.

MLLE GEORGE. Ah, je ne savais pas que vous jouiez la comédie.

Précieuse sort de manière fracassante.

PRÉCIEUSE. Adieu !

HAREL. Précieuse ! Précieuse ! Ma petite Précieuse !

Frédérick sort de sa méditation, quitte le fauteuil et retient Harel par le bras.

FRÉDÉRICK (*flegmatique*). Ne te fatigue pas. Le temps qu'elle vide sa loge, qu'elle parte, qu'elle parcoure cent mètres sur les boulevards... dans une demi-heure, tu la retrouveras dans ton bureau. (*À tout le monde.*) Si nous commençons ?

Le régisseur prend la direction de la répétition et ébauche grossièrement une mise en scène.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. L'action se passe dans une auberge où l'on vient d'assassiner un riche marchand.

La Cressonnière, homme mûr spécialisé dans les emplois de père noble, et Mlle George se placent sur le devant de la scène, le nez dans le texte.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Approchez, malheureuse, et tâchez de vous disculper de l'abominable crime dont on vous accuse.

MLLE GEORGE/MARIE. Mon Dieu, je ne suis donc pas au bout du rouleau de mes peines ? Moi qui ne possède plus qu'un pauvre sou et qu'un gros cœur qui saigne, faut-il encore qu'on me charge de tous ces crimes immondes. Pauvre femme !

FRÉDÉRICK (*sceptique*). Oui, pauvre femme... (*À Cussonnet.*) Monsieur Cussonnet, faut-il absolument qu'il y ait un adjectif agrippé à chaque mot ?

CUSSONNET (*vexé*). J'écris, monsieur.

FRÉDÉRICK. Oui, mais nous, nous parlons.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT (*continuant*). Je suis rentré à pas légers dans la chambre obscure. Une odeur épouvantable flottait dans l'air vicié.

FRÉDÉRICK (*faussement admiratif, à Cussonnet*). Vous êtes le Rothschild de l'adjectif !

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT (*poursuivant malgré Frédéric*). J'ai vu le corps ensanglanté du malheureux Germeuil. Son flanc était ouvert.

FRÉDÉRICK (*sursautant*). Quoi, la blessure est verte ?

CUSSONNET (expliquant avec des gestes et détachant les mots). Non, son flanc était ouvert.

FRÉDÉRICK. Excusez-moi, cher et grand poète.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT (*mécontent d'être constamment interrompu par Frédéric*). Son flanc était ouvert. Le poignard avait labouré plusieurs fois ses côtes, laissant apparaître l'os et sortant les viscères. J'aperçus, palpitant encore sous son poumon rosé, les derniers soubresauts de son cœur, dont les alvéoles agonisants s'agitaient une dernière fois.

FRÉDÉRICK (à *Cussonnet*). Votre père était-il boucher, monsieur Cussonnet ?

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Ah, peut-être eût-il fallu que je restasse cette nuit auprès de lui pour empêcher ce crime ? Peut-être eût-il fallu que je le veillasse, que je le gardasse et le surveillasse ?

FRÉDÉRICK (à *Cussonnet*). Feignasse !

CUSSONNET (*bondissant sur la scène pour ajouter quelque chose sur la brochure de La Cressonnière*). Et là, cher monsieur La Cressonnière, je me suis permis de rajouter une phrase cette nuit. Vous devriez lire : « Ah, qu'il est noir, le noir de la nuit noire. »

FRÉDÉRICK (à *Harel*). Vous avez découvert un poète.

CUSSONNET (*continuant*). « Mais, aussi noir soit-il, il est moins noir que votre cœur noir. »

FRÉDÉRICK. Poil au ciboire.

Mlle George pouffe, Frédéric détourne la tête. Harel fait diversion pour que Cussonnet ne comprenne pas qu'on l'emboîte.

HAREL. Tous cela se met très bien en place... c'est parfait... (*Mécaniquement.*) Quel talent, non mais quel talent ! Où allez-vous chercher tout ça ! Ces mots ! Ces situations ! Cette vérité !

CUSSONNET (*heureux*). Et attendez : ce n'est que le premier acte !

Frédéric soupire en levant les yeux au ciel.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Monsieur Lemaître, vous entrez à ce moment-là. Vous sortez d'une des chambres qui se trouvent au-dessus du grand escalier et vous jaugez la situation.

Frédéric prend place et fait une grimace.

MLLE GEORGE. Qu'est-ce que tu fais ?

FRÉDÉRICK. Je jauge.

Mlle George a de plus en plus de mal à garder son sérieux.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE (le nez dans sa brochure). « Que se passe-t-il ici ? » (Il commente, en direction de Cussonnet.) Bravo, quelle prose puissante !

CUSSONNET. Si je peux me permettre, vous ne devez pas apparaître ainsi. Vous êtes le bandit de cette affaire.

FRÉDÉRICK. Et alors ?

CUSSONNET. Alors vous devez entrer comme un traître, sur la pointe des pieds, en rasant le mur, caché derrière votre grande cape !

Cussonnet quitte sa place et vient mimer une entrée de traître ridicule et conventionnelle.

FRÉDÉRIC. Si j'ai immédiatement l'air d'un faux jeton, cher et grand auteur, qu'est-ce qu'il me reste ensuite à jouer ?

CUSSONNET. Faites-moi confiance.

FRÉDÉRIC (*entre ses dents*). C'est bien la difficulté.

Et faisant semblant de se prêter au jeu, Frédérick exécute une pantomime ridicule et excessive.

CUSSONNET (*enthousiaste*). Bravo ! C'est exactement ça.

Cussonnet retourne à sa place en boitant. Frédérick le remarque et lance.

FRÉDÉRIC. Oh, vous boitez, monsieur Cussonnet ?

CUSSONNET. Oui, depuis deux jours.

FRÉDÉRIC (*goguenard*). Dame, à force d'écrire...

**NOIR**



## Sixième tableau

Loge de Frédérick

Le jour de la première de L'Auberge des Adrets.  
Frédérick se change derrière son paravent.  
Le régisseur passe la tête et crie.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. On commence dans quatre minutes !

FRÉDÉRICK (*derrière le paravent*). Comment sont-ils ?

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Qui ?

FRÉDÉRICK (*derrière le paravent*). Les spectateurs.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Sinistres. On dirait qu'ils sont peints sur leurs sièges.

Il repart, pressé, happé par l'électricité des premières.

Bérénice, promue à l'emploi flou d'assistante, tient sur un cintre l'habit noir de traître que Frédérick doit porter.

BÉRÉNICE. Monsieur Lemaître, il vous reste quatre minutes et vous n'avez toujours pas enfilé votre costume.

FRÉDÉRICK (*derrière son paravent*). Est-ce qu'ils sont nombreux ?

BÉRÉNICE. Le théâtre est plein.

FRÉDÉRICK (*idem*). Il y a toujours foule pour les exécutions capitales.

BÉRÉNICE. Je vous en supplie, habillez-vous !

FRÉDÉRICK (*idem*). Ah non !

BÉRÉNICE. Quoi ?

FRÉDÉRICK (*idem*). J'irai nu !

Il sort de derrière le paravent.

BÉRÉNICE. Ah !

En fait, Frédérick s'est habillé en mendiant dandy, un bandeau noir sur l'œil, dans la pose de Robert Macaire que la postérité a gardée

de lui.

FRÉDÉRICK. Qu'en pensez-vous ?

BÉRÉNICE. Mais... j'aime.

FRÉDÉRICK (*se racontant avec plaisir*). J'étais à la terrasse du Café Turc lorsque j'ai vu un extravagant, arrêté devant la boutique d'un pâtissier. Vêtu d'un habit vert lustré par la crasse, d'un pantalon rapiécé et d'un gilet jadis blanc, un feutre gris défoncé posé sur une chevelure en pétard, des souliers de femme aux pieds, il prenait délicatement, à bout d'ongles, un morceau de pâte cuite et le mangeait avec une indicible sensualité entre ses trois dents. Sa collation achevée, il tira de sa poche une poignée de chiffons, épousseta ses lèvres, sa toilette et se mit à arpenter le boulevard en brandissant une canne du Directoire. Je me suis contenté de jaunir le pantalon. Je crois qu'avec le costume j'ai trouvé le rôle.

BÉRÉNICE. Et le bandeau ?

FRÉDÉRICK. Pour ne pas voir le public me lancer des légumes.

BÉRÉNICE. Vous ne croyez pas au succès de la pièce ?

FRÉDÉRICK. Pas une seconde.

BÉRÉNICE. Vous souriez, pourtant.

FRÉDÉRICK. Parce que...

BÉRÉNICE. Dites !

FRÉDÉRICK. Si...

BÉRÉNICE. Dites !

FRÉDÉRICK (*avec un sourire*). J'ai un plan.

À cet instant, Précieuse fait irruption dans la loge habillée en jeune mariée.

PRÉCIEUSE. Comment me trouves-tu ?

FRÉDÉRICK. Virginale.

PRÉCIEUSE. Ne te moque pas.

FRÉDÉRICK. Une mariée de pièce montée, on a envie de te croquer.

PRÉCIEUSE. Ne te gêne pas.

Frédéric lui fait signe que Bérénice se trouve dans la loge.

PRÉCIEUSE. Ah, vous êtes là, vous ! Comment vous appelez-vous, déjà ?

Le crampon ? Le pot de colle ? La glu ?

FRÉDÉRICK. Précieuse, je t'en prie.

PRÉCIEUSE. Tu la défends ? C'est ta nouvelle maîtresse ? Elle ne te quitte plus.

FRÉDÉRICK. Je lui donne des cours de comédie.

PRÉCIEUSE (*mauvaise*). Je ne crois pas qu'elle ait besoin de cours.

FRÉDÉRIC. Elle me sert d'assistante.

PRÉCIEUSE (*agressive*). C'est-à-dire ?

FRÉDÉRIC. Précieuse, ne te monte pas le chignon. Il n'y a rien entre mademoiselle et moi qu'un intérêt poli et professionnel. Sinon, tu penses bien que nous nous cacherions.

PRÉCIEUSE. Il n'empêche que tu étais gêné de m'embrasser devant elle.

FRÉDÉRIC. Mais pas du tout.

PRÉCIEUSE. Alors j'attends. Si elle est ton assistante, elle peut assister à ça, non ?

Frédéric, en réalité très mal à l'aise, veut se débarrasser d'elle en l'embrassant prestement sur la bouche. Mais Précieuse retient la tête de Frédéric et le garde goulûment contre elle, l'embrassant longuement, ostensiblement, à pleine bouche.

Bérénice détourne le visage pour ne pas voir.

PRÉCIEUSE (reprenant son souffle). Ah mais...

FRÉDÉRIC (*idem*). Ce n'est pas un baiser, c'est de la plongée en haute mer.

PRÉCIEUSE (*retournant dans sa loge*). Et maintenant, tu te débarrasses d'elle. Je ne veux plus la voir accrochée à tes basques.

FRÉDÉRIC. Ne sois pas ridicule.

PRÉCIEUSE. Tu choisis : c'est elle ou moi.

FRÉDÉRIC. Tu te mets en colère parce que tu as le trac. Nous reparlerons de cela plus tard, calmement.

PRÉCIEUSE (*claquant la porte*). J'ai toute ma tête.

Elle sort.

FRÉDÉRIC (*pour lui-même*). C'est que ça ne fait pas lourd...

Bérénice éclate d'un petit rire doux et gentil.

BÉRÉNICE. Elle n'a même pas remarqué comment vous étiez habillé.  
Elle ne voit qu'elle.

FRÉDÉRIC. Excusez-la.

BÉRÉNICE (*doucement*). Oh, elle a raison : que fais-je auprès de vous ?

Ils se regardent. Le silence est très plein. Bérénice le brise en disant, sur le souffle.

BÉRÉNICE. Précieuse a des qualités de devin, elle aperçoit dans l'avenir la place que j'occuperai bientôt auprès de vous.

FRÉDÉRIC (*gêné*). Allons...

BÉRÉNICE. Si elle n'a pas senti que vous m'aimiez – car vous ne m'aimez pas encore –, elle a senti combien moi je vous aimais. Ah, elle peut éprouver de l'inquiétude, mon attachement dépasse de beaucoup le sien.

FRÉDÉRICK. Vous me gênez...

BÉRÉNICE. Il est trop tôt. Je sais. (*Elle se lève.*) Je vais rejoindre ma place dans la salle.

FRÉDÉRICK (*l'arrêtant sur le pas de la porte*). Bérénice... c'est bien vous, le cou de cygne, les yeux de jade, loge trois, depuis des mois ?

BÉRÉNICE (heureuse de cesser de mentir). C'est moi.

FRÉDÉRICK. Qui êtes-vous ?

BÉRÉNICE. La femme de votre vie. Mes difficultés viennent de ce que je l'ai su avant vous. Mais vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte. (*Elle sourit.*) À tout à l'heure.

Elle laisse Frédéric songeur.

Firmin entre, déguisé en traître de mélodrame, costume noir et cape noire.

FIRMIN. Frédéric, es-tu prêt ? (*Il découvre l'habit de Frédéric.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

FRÉDÉRICK (*s'approchant de lui*). Tu as ton costume sous toi ?

FIRMIN. Sous moi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Frédéric se jette sur lui et se met, en riant, à lui déchirer son costume. En quinze secondes, sans avoir eu le temps de réagir, Firmin ne se trouve plus habillé que de lambeaux, presque nu.

FRÉDÉRICK. Tu joues un forçat évadé des prisons de Lyon ? Tu viens de passer plusieurs jours dans les broussailles et la forêt ? Voici ton costume.

ANTOINE LE RÉGISSEUR (*passant la tête*). Messieurs, en scène !

FIRMIN. Mais...

FRÉDÉRICK. En route, ma poule ! J'ai quelques petites suggestions à faire à nos camarades !

Ils sortent rapidement.

**NOIR**

## Septième tableau

Derrière le rideau avant que le spectacle ne commence

Harel et Cussonnet, en habit de soirée, regardent la salle avec angoisse. Chacun est planté devant un œilleton qui lui permet de voir le public.

Derrière, on entend le brouhaha de l'avant-spectacle : conversations, « Demandez le programme ! », « Le programme de L'Auberge des Adrets », etc.

De temps en temps, on voit passer les membres de la troupe en courant, qui cherchant un accessoire, qui poursuivi par l'habilleuse, qui voulant profiter de l'un des deux œilletons.

CUSSONNET. Tous les critiques sont-ils là ?

HAREL. Oui, les vautours se sont posés sur le rocher. J'ai fait placer une poule à côté de chacun d'eux, pour leur faire du pied au cas où ils s'ennuieraient trop.

CUSSONNET. J'ai peur, monsieur Harel.

HAREL. Il ne faut pas, cher ami. Le critique et l'artiste n'ont rien à voir l'un avec l'autre, ils poursuivent des buts trop différents : pour réussir, l'artiste a besoin qu'on l'aime, le critique qu'on le déteste. Autant demander au jour et à la nuit de s'accoupler : la victoire de l'un ne dépend que de la défaite de l'autre.

CUSSONNET. J'espère que nous aurons un succès de larmes.

HAREL. J'espère que nous aurons un succès de quelque chose. (*Se voulant rassurant.*) Allons, allons, les critiques n'ont aucune importance.

Et chacun d'eux, ne se croyant pas vu de l'autre, se signe prestement.

HAREL (*après un temps*). Vous avez payé votre claque ?

CUSSONNET. Oui, j'ai réparti mes claqueurs un peu partout dans le théâtre et j'ai fait souligner en rouge dans la brochure les répliques qu'ils devaient applaudir.

HAREL. Très bien. Mlle George et Précieuse ont pris la même précaution.

CUSSONNET. Et Frédérick Lemaître ?

HAREL. Il est le seul acteur du boulevard du Crime opposé à la claque.

« Je ne les paie pas pour applaudir, ce sont eux qui paient pour m'applaudir », dit-il. Et c'est vrai !

CUSSONNET. Quelle prétention...

HAREL (*admiratif*). Peut-être, mais quelle économie !

CUSSONNET (*sursautant, effrayé*). Là ! Jules Janin, le critique du *Figaro*, il fait déjà la grimace.

HAREL. Nom de Dieu, il a son ulcère qui se réveille, nous sommes foutus. Mais que fait la médecine ? Au XIX<sup>e</sup> siècle, on devrait tout de même être capable de soigner un ulcère de critique, surtout un soir de générale.

CUSSONNET. C'est grave ?

HAREL (*se voulant encore rassurant*). Mais non, mais non. Après tout, les critiques n'ont aucune importance.

Et ils se signent rapidement.

Les trois coups résonnent.

Épouvantés, ils se resignent encore plus vite.

**NOIR**

## Huitième tableau

Le plateau des Folies-Dramatiques  
pendant la représentation de  
*L'Auberge des Adrets*

La scène représente la grande salle de l'Auberge des Adrets dans un décor de toiles peintes. À droite, un escalier monte à une galerie qui traverse le théâtre dans toute sa largeur. À gauche, au rez-de-chaussée, au premier plan, une porte conduit à la cuisine ; au deuxième plan, une autre mène à l'extérieur. Au fond, au milieu, sous la galerie, la porte d'entrée principale.

La loge de Cussonnet et d'Harel reste éclairée à l'avant-scène : on les voit donc suivre le spectacle.

On prend la pièce en route.

Une grande partie de la troupe est en scène. Dugy et Précieuse forment le couple des jeunes mariés du jour. Parisot parade en gendarme-chef. Autour, des convives et plusieurs gendarmes. La Cressonnière-Dumont déboule en scène, désespéré, poussant de hauts cris.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Germeuil ! Germeuil ! Il a été assassiné !  
TOUS. Oh, mon Dieu !

Un gendarme entre en traînant Mlle George attifée en femme du peuple.

UN POLICIER. Voilà la femme, je l'ai rattrapée alors qu'elle s'enfuyait.

MLLE GEORGE/MARIE. Au nom du ciel, que me veut-on ?

GENDARME-CHEF/PARISOT. Confessez votre crime !

MLLE GEORGE/MARIE. Ainsi, c'est moi qu'on accuse ! Mon Dieu, je n'ai donc point encore épuisé ta colère !

PARISOT/GENDARME-CHEF. Votre nom ?

MLLE GEORGE/MARIE. Marie Beaumont !

Frédéric/Robert Macaire apparaît au premier étage, flanqué de Firmin/Bertrand.

FRÉDÉRIC/ROBERT MACAIRE (*en aparté*). Ciel, ma femme ! Une malheureuse que j'ai abandonnée il y a vingt ans ! Ce que c'est de ne pas avoir d'ordre !

CUSSONNET (*sursautant dans sa loge*). Mais qu'est-ce qu'il dit ? Ce n'est pas mon texte !

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Marie Beaumont ?

MLLE GEORGE/MARIE. Oui, monsieur, Marie Beaumont !

DUGY/CHARLES. Marie Beaumont !

FRÉDÉRIC/ROBERT MACAIRE (*se penchant, agacé*). Marie Beaumont ! Ça fait deux fois qu'elle le dit ! (*À Cussonnet.*) Il est sourd.

CUSSONNET. Oh !

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. N'avez-vous jamais eu d'enfants ?

MLLE GEORGE/MARIE. Hélas, monsieur, j'ai eu un fils ! Un sort cruel me força à l'abandonner dans une auberge hostile !

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. N'était-ce pas à Grenoble ?

MLLE GEORGE/MARIE. Ah ! De grâce, monsieur, dites-moi si mon fils respire encore !

DUGY/CHARLES (*avec empressement*). Ma mère !

TOUS (*orchestrés par Frédéric*). Sa mère !

MLLE GEORGE/MARIE. Mon fils !

FRÉDÉRIC/ROBERT MACAIRE. Mon fils !

TOUS (*orchestrés par Frédéric*). Son fils !

FRÉDÉRIC/ROBERT MACAIRE (*à Précieuse, en désignant Marie*). Ta belle-mère !

TOUS (*orchestrés par Frédéric*). Ta belle-mère !

FRÉDÉRIC/ROBERT MACAIRE (*ouvrant les bras à Précieuse*). Et beau-papa !

TOUS (*orchestrés par Frédéric*). Beau-papa !

CUSSONNET (*excédé, hurlant depuis sa loge*). Monsieur, c'est un scandale ! Vous piétinez mon texte, monsieur !

FRÉDÉRIC/ROBERT MACAIRE. Ça porte bonheur, monsieur ! (*Il descend l'escalier, suivi de Bertrand.*) Ah, quel plaisir ! On croyait se hasarder chez des inconnus, avec des inconnus, dans une auberge inconnue, et voilà que l'on se retrouve en famille ! C'est inattendu.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Arrêtez-les. Ils ne font pas partie des invités de la noce.

Frédéric/Robert Macaire et Firmin/Bertrand essaient de passer la porte mais les gendarmes les arrêtent.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Après tout, peut-être sont-ce eux, les



assassins ?

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE (*en écho*). Peut-être sont-ce...

Les gendarmes amènent Firmin/Bertrand et Frédérick/Robert Macaire devant Parisot/Gendarme-chef qui prend des airs importants pour se donner de l'autorité.

PARISOT/GENDARME-CHEF (avec son accent du Midi). Vous vous nommez ?

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE. Cussonnet. (*Prenant son temps.*) Simon Cussonnet.

CUSSONNET. Oh !

La troupe a du mal à retenir son sérieux devant ce méchant jeu de mots. Cussonnet, honteux, rentre au fond de sa loge.

PARISOT/GENDARME-CHEF. Né ?

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE. Oui.

PARISOT/GENDARME-CHEF. Et vous allez ?

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE. Pas mal, et vous ?

PARISOT/GENDARME-CHEF. Je vous demande : Et vous allez ?

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE. J'ai une petite fragilité au coude, mais rien de grave ; pour vous, elle est aux oreilles, d'après ce que je comprends.

PARISOT/GENDARME-CHEF (épuisé, s'essuyant le crâne en sueur). Profession ?

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE. Orphelin. (Il fait un signe au pianiste du théâtre et enchaîne en parlant sur une musique pathétique.)

J'suis qu'un pauvre orphelin,

Un'victime du destin.

Ma mère est morte,

J'étais pas né !

Où que j'me porte,

J'suis refusé.

J'suis qu'un pauvre orphelin

Parti de rien,

Parv'nu à rien.

La musique cesse.

PARISOT/GENDARME-CHEF. Messieurs, nous sommes ici pour une affaire sérieuse. Un homme vient d'être poignardé dans la chambre d'à côté.

FRÉDÉRIK/ROBERT MACAIRE (*criant brusquement*). Arrêtez l'enquête ! Je

sais qui est l'assassin !

TOUS. Qui est-ce ?

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE (désignant la loge où se trouve Cussonnet).

C'est l'auteur !

CUSSONNET. Oh !

Éclats de rire dans la salle.

La Cressonnière, dépassé, essaie tout de même de remettre la pièce sur ses rails.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT (*à Marie*). Et vous, pauvre femme, vous épousâtes un jour ce scélérat.

MLLE GEORGE/MARIE (*rentrant dans le jeu second degré de Frédéric*). Eh oui, contrainte et forcée, je l'épousâte. (*Elle se tourne vers Robert et l'apostrophe.*) Ah, Robert, Robert ! Mais quel démon t'habite !

Mais là, Mlle George se met à prendre un fou rire nerveux car, évidemment, dans la débandade, tout le monde a entendu le malencontreux jeu de mots possible « Quel démon, ta b... ! »

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE (au bord des larmes, aussi). Oui, quel démon m'habite !

La Cressonnière/Dumont, toujours sérieux, essaie de redresser la situation.

LA CRESSONNIÈRE/DUMONT. Robert ? Elle vous a appelé Robert ? Mais alors... ne seriez-vous pas le fameux...

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE (*fièrement*). Oui, désormais toute feinte est inutile. Je suis Robert Macaire !

TOUS. Robert Macaire !

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. Soi-même !

Il ouvre sa tabatière et jette son tabac aux yeux des gendarmes. Lui et Firmin se sauvent.

PARISOT/GENDARME-CHEF. Arrêtez-les !

Les gendarmes, quoique aveuglés, se mettent à poursuivre Frédéric/Robert Macaire et Firmin/Bertrand qui courent comme des diables.

Frédéric se jette du balcon sur le lustre, celui-ci descend avec lui et du coup enlève le décor, faisant apparaître une autre toile

représentant le pôle Nord.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. On se gèle ici.

Il se lance sur un autre câble et traverse la scène accroché à ce câble, faisant apparaître un autre décor sans rapport, un décor de jungle.

Deux gendarmes accrochés à un même filin le suivent, amenant une autre toile, celle-ci représentant un volcan.

Frédéric repasse encore avec un autre filin et se jette sur une loge. Il contrefait alors un spectateur qui râlerait contre le spectacle.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE (*sautant dans une loge et contrefaisant le spectateur qui proteste*). Mais qu'est-ce que c'est que cette pièce-là ? Ça ne vaut rien, c'est mauvais, c'est ignoble, on est volé comme dans un bois. Comment peut-on oser faire jouer des pièces comme ça !

Il tire sur le filin et cela déclenche l'éruption du volcan. Un système de lave et de fumée se met à se répandre.

Un gendarme, arrivant en filin aussi, essaie de le prendre dans la loge.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'avez pas le droit d'entrer ici ! C'est une loge ! (*Il crie à Firmin.*) Camarade, de l'eau, il faut que je saute !

Firmin actionne un mécanisme et des vagues de soie sortent du sol.

Frédéric saute alors sur scène. Lorsqu'il atterrit, de l'eau jaillit du sol. Il réapparaît au-dessus des vagues et recrache un poisson.

Les gendarmes sautent à leur tour. Éclaboussements en conséquence.

Les gendarmes, Firmin et lui se mettent à courir dans tout le théâtre, à travers les vagues, comme s'ils nageaient la brasse, le crawl ou le papillon, bousculant tout et tout le monde.

Frédéric/Robert Macaire assomme un gendarme. Puis il s'approche de Firmin/Bertrand qui se bat avec un autre gendarme.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. On se le partage ?

Et chacun lui donne un coup de gourdin.

Des renforts arrivent.

Robert Macaire saisit un gendarme et l'envoie voler en l'air. Le

gendarme s'effondre dans l'allée, au milieu du public.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. Oh, j'ai tué un gendarme ! (*Au public.*) Ça vous a plu ? Si vous revenez demain j'en tuerai deux !

Finale, après avoir mis un épouvantable désordre sur la scène et dans la salle, Frédéric et Firmin sont rattrapés par les gendarmes et on les met à genoux devant Parisot/Gendarme-chef. Tout se calme.

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. Mais enfin... je ne comprends pas, qu'a-t-on à nous reprocher ? Quelques escroqueries, une trentaine de vols, tout au plus cinq ou six assassinats... peut-être sept ?

DUGY/CHARLES. Mais... n'est-ce pas vous qui avez tué Germeuil ?

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE (*en haussant les épaules*). Qu'est-ce que tu veux, mon fils, chacun a ses petits défauts !

PARISOT/GENDARME-CHEF. Et le gendarme, tout à l'heure !

FRÉDÉRICK/ROBERT MACAIRE. Eh, mon Dieu... (*se mettant à chanter*).

Tuer un gendarme,  
un soldat, un sergent,  
ça fait p'têtre du vacarme,  
mais ça n'empêche pas les sentiments.

Frédéric fait un geste. Aussitôt, une toile descend, représentant le ciel et une théorie d'angelots roses et fessus.

Frédéric se tourne vers la troupe et, de façon surréaliste, lui fait reprendre en chœur le couplet.

LA TROUPE.

Tuer un gendarme,  
un soldat, un sergent,  
ça fait p'têtre du vacarme,  
mais ça n'empêche pas les sentiments.

Puis, poussant le culot au plus loin, Frédéric grimpe sur une espèce de trône d'or et de nuages puis se tourne vers le public à qui il fait entonner identiquement.

LA TROUPE ET LE PUBLIC.

Tuer un gendarme,  
un soldat, un sergent,  
ça fait p'têtre du vacarme,  
mais ça n'empêche pas les sentiments.

À ce moment-là, sur un nouveau signe de Frédérick, le décor s'effondre en avant. Mais il n'écrase pas les comédiens car ceux-ci sont exactement placés aux endroits où des ouvertures avaient été ménagées.

Frédérick, malicieux, de dos, reprenant un peu de tabac, se tourne vers le public et lui adresse un clin d'œil.

FRÉDÉRICK. Rideau !

Le rideau se baisse sur L'Auberge des Adrets.

**NOIR**

## Neuvième tableau

Même chose, de l'autre côté

Lorsque le rideau se relève, on voit la troupe de dos, saluant le public dont on aperçoit les ombres au fond.

C'est un vrai succès. La salle est en liesse. Frédérick, en faisant la caricature comique du mélodrame, a soulevé le public d'enthousiasme.

ANTOINE LE RÉGISSEUR (*joyeux, relevant le rideau*). Onze rappels !

Les acteurs saluent encore.

Le rideau se baisse et remonte.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Douze rappels !

Les acteurs se courbent. Descente de rideau.

FRÉDÉRICK (à Antoine, lui faisant signe de relever). Jamais douze sans treize.

Et effectivement, la salle applaudit encore la troupe.

Lorsque le rideau du théâtre des Folies-Dramatiques s'abat définitivement, les réactions sont partagées sur le plateau. Des comédiens comme Précieuse ou La Cressonnière, furieux de n'avoir pas pu tirer leur épingle du jeu, s'en vont immédiatement. En revanche, Frédérick, Firmin et Mlle George sont ravis.

Le jeune Dugy embrasse avec passion la main de Mlle George qui le laisse faire avec plaisir.

Harel et Cussonnet, en nage, débarquent sur le plateau.

HAREL. Bravo ! Bravo ! Quand je pense que personne ne voulait m'écouter lorsque je croyais au destin de cette pièce.

FRÉDÉRICK. Oui, si ce n'est qu'il a fallu transformer le mélodrame en farce pour le rendre jouable !

CUSSONNET (*s'approchant, surexcité*). C'est un triomphe ! Un triomphe !

FRÉDÉRICK. Souhaitons que ce triomphe se transforme en succès.

CUSSONNET. Bravo, mon cher Frédéric, mille fois bravo ! Vous vous êtes montré magistral !

FRÉDÉRICK (*s'inclinant*). Oh, un acteur n'est rien sans un bon texte.

CUSSONNET. Merci ! Merci ! J'ai particulièrement adoré vos silences.

FRÉDÉRICK. Vous pouvez : ils sont de moi.

Cussonnet ne relève pas et se tourne vers tout le monde.

CUSSONNET. Quelle grande révélation, ce soir ! Vous rendez-vous compte ? J'étais un comique et je ne le savais pas.

TOUS. Non ?

FRÉDÉRICK (*grandiose*). Eh oui, certains génies couvrent avec une telle insolence les vastes contrées de l'intelligence qu'une partie d'eux-mêmes, parfois, leur demeure inconnue.

CUSSONNET. C'est exactement ce que j'ai ressenti tout à l'heure.

FRÉDÉRICK (*entre ses dents à Harel*). Fais-le sortir ou je le tue.

CUSSONNET (*à Mlle George*). Mademoiselle George, chère merveilleuse actrice, pouvez-vous me faire l'aumône d'un baiser ?

MLLE GEORGE. Désolée, monsieur, j'ai déjà mes pauvres.

Elle sort, au bras de Dugy, laissant Cussonnet piteux.

HAREL (*se précipitant vers Cussonnet*). Cher grand auteur, si nous allions saluer nos poètes. Lamartine, Vigny, Dumas et Victor Hugo nous attendent au foyer.

CUSSONNET (*en sortant*). Oh, Victor Hugo, c'est très surfait...

Frédéric se retrouve presque seul sur le plateau. Soudain, il tire un élément du décor et y trouve Précieuse en train d'embrasser Parisot à pleine bouche.

Ils s'arrêtent, surpris, et découvrent Frédéric avec de grands yeux coupables.

Frédéric garde le silence un instant puis demande d'une voix froide.

FRÉDÉRICK. Tu essaies de lui enlever son accent ?

Précieuse va dire un mot pour protester mais Frédéric a un geste impérieux.

FRÉDÉRICK. Dehors !

Précieuse et Parisot quittent précipitamment la scène.

Épuisé, Frédérick se laisse tomber sur un vieux divan.

FRÉDÉRICK (*pour lui-même, étonné*). Et ça ne me fait même pas souffrir... Ça me gratte un peu, ça m'agace, ça tombe mal, mais j'éprouverais sans doute plus d'émotion à jouer un jaloux dans une pièce... Mon cœur ne bat fort qu'au théâtre. Où est le vrai, où est le faux ? la réalité est véridique mais l'illusion plus vraisemblable. La vie ne me semble intense que lorsque je la joue. Serais-je né de travers ?

Il se prend la tête dans les mains et, comme précédemment, ses souvenirs reviennent...

Frédérick enfant apparaît au fond de la scène, subissant la colère de sa mère qui repasse du linge.

LA MÈRE. Du théâtre, du théâtre ? Mais mon pauvre Frédérick, tu crois que tu as une tête à faire du théâtre ?

FRÉDÉRICK ENFANT. Le maître dit que je suis doué.

LA MÈRE. Il n'y connaît rien ! Moi, je sais ce que c'est, un comédien ! C'est Monsieur Talma, de la Comédie-Française, dont je repasse les lessives. Eh bien crois-moi, quand je vois son linge, rien que des chemises de batiste et des draps de métis, je sais très bien que ce n'est pas quelqu'un comme nous.

FRÉDÉRICK ENFANT (*insistant*). Je voudrais essayer de jouer.

LA MÈRE. Mon pauvre Frédérick, avec la tête que tu as !

FRÉDÉRICK ENFANT. Quoi ?

LA MÈRE. Mais regarde-toi : tu es laid, mon pauvre Frédérick, tu ne ressembles à rien.

FRÉDÉRICK ENFANT (*désespéré*). Ce n'est pas vrai.

LA MÈRE. Comment crois-tu que les gens vont t'aimer ? Souviens-toi de ton frère : lui était beau. Lui, il aurait pu faire l'acteur. Lui, oui. Mais toi !

FRÉDÉRICK ENFANT (*en larmes*). Maman, ce n'est tout de même pas ma faute si mon frère est mort.

LA MÈRE. Tais-toi. Il était un ange, tu ne vaux rien.

FRÉDÉRICK ENFANT (abasourdi par tant de dureté). Maman...

LA MÈRE (*le repoussant*). Et puis lâche-moi, ne sois pas toujours dans mes jambes. (*Marmonnant*)... comme ton père... tu ne sais pas te faire aimer... ah non, te faire aimer, ça tu ne sais pas...

Bérénice entre au fond de la scène.

La vision de la mère et l'enfant disparaît.



Bérénice traverse silencieusement le plateau, s'approche de Frédérick et vient lui susurrer doucement à l'oreille.

BÉRÉNICE. Monsieur Lemaître, je suis tombée amoureuse de vous le jour de mes quinze ans. Ce fut tellement fort que je n'ai même pas pu poser un mot dessus. Je retournais simplement tous les jours au théâtre. À travers vos rôles, je vous ai connu faible, démun, triomphant, cynique, carnassier, enfantin, chevaleresque, fou... je vous ai vu offrir votre âme, votre corps, votre force sans compter. Chaque soir le public avait droit à tout de vous. Et chaque soir, je songeais : maintenant qu'il a tout donné, qui va lui donner à son tour ? Y a-t-il un sourire et des mains qui l'attendent ? Ou bien, quand le rideau se baisse, ne lui reste-t-il que la solitude ? la guerre ?

Frédérick la regarde, bouleversé.

BÉRÉNICE. L'autre jour, on a voulu me marier. On me proposait un fiancé aussi complet qu'un couteau suisse. C'est seulement en répondant « non » que je me suis rendu compte que je vous aimais. Voilà, j'avais posé le mot.

Frédérick lui prend tendrement la main. Elle se laisse faire mais semble prête à défaillir.

BÉRÉNICE (*tremblante*). Qu'ai-je pour me faire aimer ? Qu'ai-je de plus qu'une autre ? J'ai le souci de vous. Je ne serai pas une amante, je serai un ami, un frère, un père, un époux. Je serai un homme. Je suis là pour vous apaiser, vous rassurer.

Ils ont envie de s'embrasser, leurs lèvres se touchent presque. Frédérick lutte faiblement contre cette inclination.

FRÉDÉRICK. Il ne faut pas m'aimer, mon petit. Tu ne sauras jamais à qui tu parles. Je ne peux pas répondre de tous les Frédérick Lemaître que tu vas rencontrer.

BÉRÉNICE. Alors je vous tromperai avec tous les Frédérick Lemaître que vous me présenterez.

FRÉDÉRICK. Je n'ai pas de consistance, je ne suis même pas certain d'exister. Je suis sans doute devenu comédien parce que je me trouvais transparent, je ne me voyais pas dans les glaces, je n'apercevais même pas le fils de la lingère...

BÉRÉNICE. Vous n'avez pas voulu rester le fils de la lingère parce que,

peut-être, vous aimiez trop la lingère, tandis que la lingère, elle, ne vous aimait pas...

Frédéric la regarde avec surprise. Elle vient d'ouvrir une porte en lui. Il est bouleversé.

Ils s'embrassent enfin.

Puis Frédéric claque dans ses doigts et, comme par magie, le divan sur lequel ils se trouve monte légèrement dans les cintres.

Ils disparaissent par le haut du théâtre comme un couple de divinités dans la mythologie.

La scène est subitement envahie par une troupe de policiers, de vrais policiers cette fois, qui se mettent à tout fouiller.

Harel, catastrophé, arrive en courant derrière eux.

HAREL. Messieurs, messieurs, que se passe-t-il ?

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Nous recherchons une jeune fille qui vient d'être enlevée.

HAREL. Mais pourquoi dans mon théâtre ?

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Un témoignage. D'après son signalement, elle se trouve ici.

HAREL. Comment s'appelle-t-elle ?

LE CHEF DE LA SÛRETÉ. Bérénice de Rémusat. La fille unique du ministre de l'Intérieur. Toute la police de France est sur les dents.

HAREL. Bérénice ? Nom de Dieu !

Et pendant que les policiers mettent la scène sens dessus dessous, le rideau tombe.

Fin de la première partie

## **Seconde partie**

## Dixième tableau

### Plateau des Folies-Dramatiques

Le rideau tombe sur une représentation de L'Auberge des Adrets.

La troupe salue pour la dixième fois. Certains veulent regagner la coulisse.

FRÉDÉRICK (*écoutant les applaudissements*). Restez. Restez, il y en a encore.

Effectivement, le rideau se relève sur des applaudissements nourris.

La troupe resalue.

Le rideau se baisse.

FRÉDÉRICK (*aux autres*). Vous pouvez rentrer, cette fois-ci, il n'y en a plus.

Les comédiens partent.

FRÉDÉRICK (à voix basse, à Mlle George). Reste.

Puis il fait signe à Antoine de relever le rideau.

La salle explose en applaudissements lorsqu'elle voit ses deux vedettes seules sur le plateau.

Frédéric et Mlle George saluent avec griserie.

Le rideau descend.

MLLE GEORGE (*gourmande, écoutant la salle*). Il y en a encore.

Elle fait signe à Antoine de relever.

Mais Frédéric disparaît juste au moment où le rideau arrive aux cintres. Mlle George se trouve seule en scène. Elle s'incline, ravie.

Néanmoins, après quelques courbettes d'elle, le public désire

Frédérick.

Mlle George, dans le noir, fait des signes dans les coulisses, pour que Frédéric vienne saluer.

Évidemment, celui-ci se garde d'accourir immédiatement.

ANTOINE. Allez-y, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIK (*tranquillement*). Laisse mûrir, Antoine, laisse mûrir.

Le public se lasse, le vacarme baisse un peu. Mlle George, avec un sourire figé, commence à être agacée.

Au moment où les applaudissements pourraient s'éteindre de manière inquiétante, Frédéric bondit sur scène. La salle explose alors en cris de joie, on frappe des pieds, on claque les fauteuils, les spectateurs se mettent debout.

Frédéric joue les étonnés, celui qui n'arrive pas à y croire, histoire d'obtenir encore plus.

Frédéric et Mlle George s'inclinent une dernière fois. Les applaudissements cessent.

Le spectacle est fini.

Bérénice bondit des coulisses et se jette, comme tous les soirs, dans les bras de Frédéric.

Mlle George et le jeune Dugy s'embrassent aussi.

FRÉDÉRIK. (*Il soupire.*) Ah, comme nous jouerions mieux la comédie si nous ne tenions pas à être applaudis.

Mlle George approuve de la tête. Dugy la regarde de manière passionnée.

DUGY. Tout à l'heure, au dernier acte, au moment où vous appreniez la vérité, vous étiez tellement belle...

MLLE GEORGE (*rougissante*). Ah bon ? Excusez-moi, mon petit Dugy, je ne l'ai pas fait exprès.

FRÉDÉRIK. Dis-moi, mon petit Dugy, tu ne serais pas amoureux, par hasard ?

Dugy s'empourpre. Mlle George aussi.

MLLE GEORGE. Ah, je commence à vieillir, la jeunesse me fait peur.

Harel entre joyeusement, venant de l'extérieur, en manteau de ville.

HAREL. Comment s'est passée la représentation ?

BÉRÉNICE. Très bien.

FRÉDÉRIC. Mais où étais-tu ?

HAREL. Ah, mes amis, j'ai dû vous faire une infidélité, j'étais obligé de me trouver à la Porte-Saint-Martin mais j'avoue que je ne le regrette pas : Bocage m'a tiré des larmes.

FRÉDÉRIC (*avec une grimace*). Bocage ?

HAREL. Oui, le grand Bocage.

Frédéric n'a pas l'air d'apprécier que l'on encense son rival.

DUGY. Oh, c'est curieux que vous parliez de lui, je l'ai justement vu hier dans sa voiture.

FRÉDÉRIC. Son meilleur rôle.

HAREL. Alors, comment avance *Robert Macaire*, cette suite de *L'Auberge des Adrets* ?

FRÉDÉRIC. Nous serons prêts demain. Je fais retravailler la fin à Cussonnet.

MLLE GEORGE (*pessimiste*). Rude tâche. Il a l'intelligence d'une huître.

FRÉDÉRIC. Les huîtres produisent parfois des perles.

Ils rient. Harel sort. Frédéric contemple Bérénice avec passion.

FRÉDÉRIC. Voyez ma pêche d'amour, elle est encore plus splendide lorsqu'elle rit.

MLLE GEORGE. Ça, si j'avais eu un physique pareil, je n'aurai jamais fait carrière.

BÉRÉNICE. Vous n'avez pas le droit de dire cela, mademoiselle George, vous vous flagellez, vous vous dépréciez perpétuellement, je trouve au contraire que...

FRÉDÉRIC. Non, ce que George veut dire, c'est qu'au théâtre, la beauté c'est presque un handicap. Car un beau physique, ça ne raconte qu'une histoire, une seule.

MLLE GEORGE. De toute façon, après quelques années de jeu, un visage de comédien n'a plus de traits ; il est devenu du sable sur lequel s'écrivent et s'effacent tous les personnages. (*Elle regarde affectueusement Bérénice.*) Vous m'admirez, mon petit, j'y suis sensible, mais moi aussi je vous admire. Si j'avais été vous, j'aurais été paresseuse comme une couleuvre, je ne me serais jamais donné la peine d'inventer cette vieille ganache de Mlle George. (*Elle se ressaisit.*) Bon, assez parlé théâtre. (*Elle se lève.*) Dugy, est-ce que vous voudrez bien m'aider à délayer mon corset ?

FRÉDÉRIC (*l'œil rieur*). Mais tu n'as pas une habilleuse ?

MLLE GEORGE. Elle est encore plus barbue que lui.

Elle sort en tenant Dugy par la main.

Frédérick vient embrasser tendrement Bérénice sur la bouche.

BÉRÉNICE. Je suis heureuse.

FRÉDÉRICK. Pourquoi me dis-tu cela ?

BÉRÉNICE. Parce que tu allais me le demander. (*Ils s'embrassent de nouveau.*) Je nous ai fait préparer un dîner d'amoureux à la maison. Change-toi vite !

FRÉDÉRICK. Pourquoi m'as-tu caché, le premier jour, que tu es la fille du baron de Rémusat ?

BÉRÉNICE. M'annoncer comme la fille du ministre de l'Intérieur ne me semblait pas créer une situation grisante entre nous. (*Ils s'embrassent.*) Je voulais te faire croire que j'étais une femme de ton milieu, je ne voulais pas t'effrayer.

On entend alors, dans l'escalier qui monte aux loges, le régisseur frappant le sol et hurlant « Mademoiselle George ! Mademoiselle George ! »

BÉRÉNICE. Pourquoi Antoine précède-t-il toujours Mlle George en frappant le sol avec un bâton ?

FRÉDÉRICK. Il prétend que c'est l'hommage qu'un grand chambellan de théâtre doit rendre à une reine de théâtre ; mais à mon avis il vérifie que le plancher est assez solide pour résister à son passage.

Ils rient tous les deux.

Bérénice se lève.

BÉRÉNICE. Je vais allumer les chandelles. Rejoins-moi vite.

Elle sort, légère.

Frédérick commence à poser une partie de ses accessoires sur la desserte de régie.

Cussonnet passe la tête sur le plateau.

CUSSONNET. Monsieur Lemaître, vous êtes encore là ? Je passe en coup de vent vous déposer les dernières répliques de *Robert Macaire*.

FRÉDÉRICK. Ah, bravo, Cussonnet. Quelle célérité !

CUSSONNET. Aurez-vous le temps de les apprendre pour demain ?

FRÉDÉRICK. Vous savez que votre prose s'apprend vite.

CUSSONNET (*préférant ne pas insister*). Figurez-vous que je suis devenu très ami avec Alfred de Vigny. Nous prenons le thé, nous parlons d'art, de littérature. J'avoue qu'il me fait un peu pitié. (*Répondant à*

*la surprise de Frédéric.*) Oui, il écrit si difficilement. Et dans de telles souffrances.

FRÉDÉRICK. Mon bon Cussonnet, tout le monde n'a pas votre facilité déconcertante. Certaines poules ont le cul en sang pour faire leurs œufs... d'autres les lâchent... comme des pets.

Cussonnet ne sait pas très bien comment le prendre mais Frédéric l'empêche d'avoir le temps d'y réfléchir.

FRÉDÉRICK. Au revoir, cher ami. J'imagine que vous êtes épuisé, allez vite faire reposer votre génie sur les oreillers de Mme Cussonnet. Au revoir.

Cussonnet sort.

Frédéric s'apprête à rejoindre sa loge quand un homme se découpe dans l'ombre.

Frédéric s'arrête.

L'ombre s'approche.

Il s'agit du baron de Rémusat qui, visage fermé, fait nerveusement rouler sa canne dans sa main gantée.

RÉMUSAT. Monsieur Frédéric Lemaître.

Les deux hommes se jaugent.

FRÉDÉRICK (*glacé*). Je m'attendais à votre visite. Je la redoutais.

RÉMUSAT. Elle ne m'est pas agréable non plus.

FRÉDÉRICK. Asseyez-vous, monsieur le... comment dois-je le dire ?

Monsieur le Ministre où monsieur le Père ?

RÉMUSAT. J'espère que le père n'aura pas besoin de faire appel au ministre.

FRÉDÉRICK. Effectivement, ce ne serait pas élégant. (*Rémusat déteste cette remarque.*) Nous pourrions monter dans ma loge mais je me sens plus chez moi ici. (*Un temps.*) Eh bien ?

RÉMUSAT. Évidemment je ne vous demande pas des nouvelles de ma fille.

FRÉDÉRICK. Non, ne m'en demandez pas, car je vous en donnerais de bonnes et cela vous rendrait furieux.

RÉMUSAT. Écoutez, Lemaître, j'irai directement au but : il faut que votre liaison cesse immédiatement.

FRÉDÉRICK. Parfaitement d'accord.

RÉMUSAT. Pardon ?

FRÉDÉRICK. Il me paraît tout à fait scandaleux que votre fille, préparée



au mariage par son excellente éducation, dont la famille est honorée, respectée par le roi, dont la jeunesse constitue un bien précieux dans votre jeu mondain et vos perspectives de carrière, perde les avantages sociaux de la virginité dans une liaison scandaleuse, illégale, pré-adultère, qui n'est ni de son rang ni de son âge.

RÉMUSAT (*très étonné*). Vous êtes d'accord !

FRÉDÉRIC. Et comment ! Si les filles de la noblesse se mettent à éprouver des sentiments et à se comporter comme des couturières, quelles règles de morale seront suivies par ces mêmes couturières ? L'anarchie pointera son nez, puis la guerre.

RÉMUSAT. Donc, vous allez mettre un terme à votre liaison avec ma fille.

FRÉDÉRIC. Tout à fait.

RÉMUSAT. Vous ne l'aimez déjà plus ?

FRÉDÉRIC. Moi ? Ne plus l'aimer... vous plaisantez... Demandez plutôt à un cercle de se transformer en triangle. Mais je comprends votre point de vue.

RÉMUSAT. Allons... allons... tant mieux... Ah, mon cher Frédéric, je suis ravi. Je ne pensais pas vous trouver dans d'aussi bonnes dispositions, je...

Il hésite... puis lui tend la main. Frédéric la prend joyeusement.

FRÉDÉRIC. Vous pouvez avoir confiance en moi... (*Il attend, puis prononce avec volupté.*)... mon cher beau-père.

Le baron de Rémusat retire sa main comme s'il venait de se brûler.

FRÉDÉRIC. Cette liaison m'a permis de me sentir sûr de moi ; elle n'a plus lieu d'être. (*Le baron de Rémusat recule encore.*) Cher baron, je vous demande la main de votre fille.

RÉMUSAT. Vous délirez.

FRÉDÉRIC. Nous nous aimons.

RÉMUSAT. Je m'en moque.

FRÉDÉRIC. Je la rends heureuse. Je la rendrai heureuse.

RÉMUSAT. Personne ne vous le demande.

FRÉDÉRIC. Si, elle.

RÉMUSAT. Elle ne sait pas ce qu'elle veut.

FRÉDÉRIC. Demandez-le-lui.

RÉMUSAT. Monsieur Lemaître, cessez de jouer. Est-ce que vous croyez vraiment que je vais donner mon consentement à ce mariage ?

FRÉDÉRIC. Pas une seconde. Nous nous en passerons.

RÉMUSAT. Je vais vous faire arrêter.

FRÉDÉRICK. Faites. Nous ne nous entendrons jamais, baron. Vous, vous êtes du côté de l'ordre, vous faites des mariages ; moi, je fais l'amour, et l'amour est hors la loi, une bête dangereuse, baron, qui mêle ceux qui ne devraient pas se rencontrer et encore moins s'unir.

RÉMUSAT. Renoncez ou c'est le cachot.

FRÉDÉRICK. Croyez-vous que vos menaces m'arrêtent ? Votre gendre vaut mieux que cela, beau-papa.

RÉMUSAT (*à voix forte*). Messieurs, s'il vous plaît !

Deux policiers entrent immédiatement.

RÉMUSAT. Arrêtez M. Frédérick Lemaître.

Frédérick se laisse saisir puis entraver les poignets.

Lorsqu'il s'apprête à passer la porte, il demande nonchalamment aux policiers.

FRÉDÉRICK. Quelle heure est-il ?

UN POLICIER. Onze heures trente.

FRÉDÉRICK. Onze heures trente ? Parfait. Je vous suis.

Et il part devant les hommes.

Le baron de Rémusat bondit et le retient.

RÉMUSAT. Quoi ? Que se passe-t-il à onze heures trente ? Messieurs, ramenez-moi le prisonnier.

Les policiers reviennent avec Frédérick.

RÉMUSAT. Pourquoi avez-vous demandé l'heure ? (*Frédérick se tait.*) On ne demande pas l'heure lorsqu'on se fait arrêter.

FRÉDÉRICK. Moi, si.

RÉMUSAT. Qu'est-ce que cela cache ?

FRÉDÉRICK. Vous voulez vraiment le savoir ? Faites partir ceux-là. (*Le baron fait signe aux hommes de s'éloigner.*) Et dites-leur de me détacher auparavant.

Le baron pousse un soupir et s'exécute.

Les policiers désentravent Frédérick et sortent.

Frédérick et le baron se retrouvent seuls.

RÉMUSAT. J'espère que vous n'en profiterez pas.

FREDÉRIC. Pour mal faire ? Vous m'avez devancé, vous gardez l'avantage. (*Un temps.*) Si je ne rejoins pas une certaine personne à minuit, toute la presse publiera demain matin l'annonce de mon mariage avec Mlle Bérénice de Rémusat. Aussi, Paris va-t-il bien rire lorsqu'il apprendra, peu après, que vous m'avez fait arrêter ! Le ministre de l'Intérieur prête son bras au père affolé : cela va donner lieu à des commentaires amusés.

RÉMUSAT. Peste !

FREDÉRIC. Rassurez-vous, le ridicule ne tue plus, sinon Paris serait un cimetière.

RÉMUSAT. Je ferai taire ces journalistes.

FREDÉRIC. Ferez-vous taire votre fille ? (*Il s'approche en souriant.*) Et puis je crains que vous n'estimiez mal les forces en présence, monsieur le ministre de l'Intérieur. Vous avez le pouvoir entre vos mains, mais moi j'ai la gloire au-dessus de ma tête. Vous êtes craint, je suis adoré. Le peuple raffole des histoires d'amour, il s'amuse des pères bafoués autant que des maris trompés... on devine quel parti il prendra.

RÉMUSAT. Vous êtes un beau salaud !

FREDÉRIC. Eh... c'est que votre gendre n'est pas n'importe qui, beau-papa !

Le baron de Rémusat se retient de le frapper avec sa canne. Il finit par se contrôler.

RÉMUSAT. Enfin, monsieur Lemaître, j'en appelle à votre raison et à votre sens de l'honneur. Ma fille ne peut pas vous épouser.

FREDÉRIC. Que faut-il pour faire un époux ? Deux mains pour caresser, deux bras pour protéger, beaucoup d'amour au cœur et un peu d'argent dans les poches ? J'ai tout.

RÉMUSAT. Vous n'êtes pas de notre monde.

FREDÉRIC. Je suis du mien et il n'a rien d'infamant.

RÉMUSAT. D'où venez-vous ?

FREDÉRIC. Je suis né d'une femme. Cela me paraît suffisant.

RÉMUSAT. Et votre père ?

FREDÉRIC. Je ne l'ai jamais su, je suis sa seule signature.

RÉMUSAT. Comprenez bien que dans ces conditions...

FREDÉRIC. Quoi ? Un bâtard ! Si cela doit poser des problèmes, c'est à moi, rien qu'à moi. Je suis le fils d'un homme et d'une femme, cela doit vous suffire. Oui, on ne sait pas quel sang coule en moi ? C'est la différence entre les gens du peuple et les aristocrates. Mon sang ne se souvient pas d'où il vient. Le vôtre se balade avec ses armoiries, sa généalogie, ses chroniques, il n'y a que vous qui pouvez attester de plusieurs générations de profiteurs, de bandits,

d'assassins et d'usurpateurs ! C'est vrai, je n'ai pas cet avantage, mon sang a la mémoire courte !

RÉMUSAT. Enfin, regardez-vous : Vous avez mon âge !

FRÉDÉRICK. Rajeunissez, je vous suis ! (*Un temps, plus dur.*) Monsieur de Rémusat, oui, j'ai votre âge, donc l'âge d'être le père de Bérénice. J'imagine que si elle est tombée amoureuse d'un homme aussi mûr, c'est peut-être parce que l'homme mûr qui devait lui donner toute la tendresse et l'affection du monde, son père, ne les lui a pas données auparavant !

RÉMUSAT. Je ne vous permets pas !

FRÉDÉRICK. Elle suit des cours de rattrapage avec moi. Sur ce point, je devrais vous dire merci.

Le baron de Rémusat remet ses gants et se dispose à sortir.

RÉMUSAT. J'ai peut-être été un mauvais père, monsieur, mais croyez bien que ce soir j'étais disposé à en être un bon. Contrairement à ce que vous imaginez, je ne pense pas qu'aux alliances, aux dots, aux particules ; je songe aussi au bonheur de Bérénice. Elle devait épouser le duc d'York. J'abandonne toute poursuite, je me contenterai de parler avec ma fille, sans grande chance de succès sans doute, et je vous la laisse donc, monsieur l'homme libre. Mais avant de vous quitter, j'aurai une question, une seule.

FRÉDÉRICK. Oui ?

RÉMUSAT. Combien de temps durent vos amours ?

Frédéric est désarçonné par cette question.

RÉMUSAT (*sentant qu'il reprend l'avantage*). Je ne doute pas qu'au début de chacune de vos liaisons vous ne vous persuadiiez d'avoir trouvé la femme de votre vie. Les tempéraments passionnés ont généralement de ces aveuglements, ils confondent l'intensité et l'éternité. Vous croyez lire l'avenir dans le présent, mais vous n'y voyez que vous-même et vos désirs immédiats. Alors dites-moi, monsieur Lemaître, combien de temps durent vos amours ? « Toujours », bien sûr... vous êtes une victime de la rime... Combien ?

FRÉDÉRICK. On ne peut pas comparer Bérénice aux autres femmes que j'ai connues.

RÉMUSAT. Naturellement, Bérénice est différente. Mais vous ? Avez-vous changé ? (*Un temps, Frédéric ne répond pas.*) Lorsque vous disiez que votre sang avait la mémoire courte, monsieur, vous aviez bien raison. J'ajouterais que ce sang, oublieux, amnésique, il coule trop fort, trop vite, de manière trop violente pour former quoi que

ce soit de calme, de lucide, de solide. C'est un torrent qui emporte les digues, il détruit, il ne construit rien. (*Un temps.*) Combien de temps durent vos amours ?

Frédérick se tait. Le baron de Rémusat sait qu'il a désormais l'avantage.

RÉMUSAT. Vous affirmez avec force, tant de force, que vous prenez la force pour de la vérité. Alors réfléchissez à cela la prochaine fois que vous prononcerez « toujours » devant Bérénice car, elle, elle entendra « toujours » lorsque vous, vous ne penserez que « maintenant ». Au revoir, monsieur Lemaître.

Il sort.

Frédérick demeure immobile, le souffle oppressé. Rémusat a touché juste.

Entre Mlle George, ravissante, élégante, très différente de son allure ordinaire.

MLLE GEORGE. Je viens te dire adieu, mon beau Frédéric. (*Un temps.*) Le petit m'emmène en Italie.

FRÉDÉRIC. Mais demain ? La création de *Robert Macaire* ?

MLLE GEORGE. J'ai parlé avec Harel. Précieuse reprendra mon rôle. Elle le sait déjà. De toute façon, ce n'était qu'un faire-valoir pour toi.

FRÉDÉRIC. C'est vrai.

MLLE GEORGE (*un temps*). Le petit m'idolâtre.

FRÉDÉRIC (*comme un somnambule*). Je suis heureux pour toi, ma vieille George.

MLLE GEORGE. Je n'aurais jamais dû accepter l'Italie. Il paraît qu'il brille constamment un soleil de citron, là-bas. J'ai peur que le petit ne découvre à quoi je ressemble.

FRÉDÉRIC. Cherche l'ombre.

MLLE GEORGE. J'ai gonflé mes chapeaux de gaze, il ne me verra qu'à travers quatre épaisseurs de mousseline. (*Elle sourit.*) Il n'empêche, je suis bien contente.

FRÉDÉRIC. Un séjour en Italie, ce doit être coûteux : comment allez-vous faire ?

MLLE GEORGE. J'ai vendu la broche que m'avait offerte l'Empereur. (*Elle soupire.*) C'était le dernier bijou qui me restait de Napoléon. Maintenant, je suis pauvre.

FRÉDÉRIC. Es-tu heureuse, ma vieille George ?

MLLE GEORGE. Il a la peau souple. Au matin, on dirait un bébé. Une odeur de jeune homme s'échappe de ses bras, de ses cuisses quand il me fait l'amour. La passion, j'en parlais sur scène, je la mimais, je

ne la connaissais plus ; elle est de nouveau entrée dans ma vie.

FRÉDÉRICK. Sais-tu que tu as rajeuni ?

MLLE GEORGE. Je n'ai pas rajeuni, j'ai arrêté de me vieillir. (*Elle sourit mélancoliquement.*) Depuis quelques années, j'ai fait exprès de grossir, de me négliger, de mal me teindre. Lorsque j'ai cessé de pouvoir passer raisonnablement pour une jeune fille, j'ai voulu précipiter le cours des ans.

FRÉDÉRICK. Pourquoi ?

MLLE GEORGE. Je préférerais être la plus jeune des vieilles que la plus vieille des jeunes. (*Elle se dirige vers la porte.*) Il a envie de moi, tu sais. (*Un temps.*) Tous les jours.

Frédéric la rattrape sur le pas de la porte.

FRÉDÉRICK. George ! Combien de temps durent mes amours ?

Mlle George le regarde avec étonnement.

FRÉDÉRICK. Réponds, George, je t'en prie.

MLLE GEORGE. Mais je ne sais pas, je ne suis pas historienne. (*Elle réfléchit.*) Un an... Au plus un an et demi... Le retour de la même saison est généralement fatal à tes amours.

FRÉDÉRICK. George, tu ne crois pas qu'un jour je puisse aimer... toujours ?

MLLE GEORGE (*éclatant de rire*). Pourquoi me fais-tu ce numéro d'enfant ? Qu'est-ce que tu me dis ? Tu répètes un rôle ?

FRÉDÉRICK. George ! « Toujours ! » Est-ce que c'est possible : « toujours » ?

MLLE GEORGE (*dure*). Nous sommes des comédiens, Frédéric, c'est-à-dire les personnes les plus lucides que la terre porte car, nous, nous savons ce que tous les autres se cachent. Nous savons que nous ne sommes rien, que nous n'avons pas ce caractère plutôt qu'un autre mais qu'un caractère, ça se choisit et s'improvise selon la situation ; nous, nous savons ce que les philosophes ignorent, que l'on peut penser plusieurs choses à la fois, que l'on peut dire « je t'aime » en remarquant un bouton sur le nez ou bien « je te hais » en songeant qu'on devrait changer de chaussures ; nous, nous savons que le ciel varie, que même la pierre s'effrite, que dans trois secondes nous éprouverons une émotion étrangère à celle-ci, que du rire aux larmes il n'y a qu'un coup de reins ; nous, nous savons l'impermanence, la distraction, la discontinuité des êtres et des choses ; nous savons que « toujours » n'est qu'un vœu et « jamais » un soupir.

FRÉDÉRICK. George, tu me désespères. Je voudrais aimer Bérénice.

MLLE GEORGE. J'ai peur qu'aimer, ce ne soit jamais que vouloir aimer.

Elle sort.

**NOIR**

## Onzième tableau

Foyer du théâtre des Folies-Dramatiques

Pipelet est en train de préparer une boisson derrière le bar.  
Bérénice arrive en courant, les journaux à la main.

BÉRÉNICE. Oh, Pipelet ! Où est Frédérick ?

PIPELET. Il est descendu un instant au magasin des accessoires. Je lui prépare un vin chaud. Il m'a semblé très tendu. Ce doit être à cause de la première de *Robert Macaire*. Il veut tant que cette suite ait autant de succès que *L'Auberge des Adrets*.

Bérénice étale les journaux sur le bar du foyer.

BÉRÉNICE. Regarde ce que disent les journaux.

PIPELET (*lisant avec étonnement*). Vous allez vous marier avec Frédérick !

BÉRÉNICE. Je l'apprends !

Elle éclate de rire.

PIPELET (*en se grattant le tête*). Ça, c'est original, comme demande !

Frédérick, partiellement habillé en Robert Macaire, entre à ce moment-là, finissant de caler les objets dans sa besace.

Bérénice se jette à son cou.

BÉRÉNICE. Tu m'épouses !

FRÉDÉRICK. Moi ?

BÉRÉNICE. C'est écrit dans les journaux.

FRÉDÉRICK. Il faut toujours croire ce qui est écrit dans les journaux.

Bérénice rit de bonheur.

Pipelet en profite pour disparaître discrètement.



FRÉDÉRICK. Es-tu contente ?

BÉRÉNICE. Très. (*Un temps.*) Mais je refuse, naturellement.

FRÉDÉRICK. Pardon ?

BÉRÉNICE. Je ne veux pas t'épouser.

FRÉDÉRICK. Bérénice !

BÉRÉNICE. Aucune contrainte ne doit peser sur nous, rien d'extérieur.

Tu ne m'aimes que parce que, chaque matin, tu redécides de m'aimer.

FRÉDÉRICK (*inquiet*). Mais le mariage peut faire office de protection.

BÉRÉNICE. Protection contre quoi ? Contre qui ? Tout sera fini lorsque l'amour s'en ira.

Frédéric n'a pas envie d'entendre cela.

FRÉDÉRICK. Tu ne te méfies pas assez de moi. Je ne suis qu'un acteur, c'est-à-dire le dernier individu auquel on peut faire confiance. Je suis incapable de démêler si je joue ou si je mens, la sincérité fait partie de mon matériel professionnel. Je suis toujours en train de m'observer. Sais-tu qu'à l'enterrement de ma mère j'ai eu un très beau cri de douleur ? Eh bien, à peine l'avais-je poussé que je l'étudiais déjà, j'examinais les moyens de le refaire... Je suis un monstre, Bérénice.

BÉRÉNICE. Je ne t'écoute pas.

FRÉDÉRICK. J'ai toujours vécu légèrement parce que rien n'a vraiment d'importance en dehors de mon art. Au plus fort de ma relation avec une femme, dans le lit comme dans la lutte, je peux toujours me poser à distance et me dire : j'étudie. C'est pour cela que je n'ai pas beaucoup de pitié pour les autres acteurs. Lorsque je vois Précieuse pleurer, je me dis : elle étudie l'angoisse de la séparation. Lorsque j'entends la George gueuler comme une débutante sous les coups de reins de Dugy, je pense : elle étudie le plaisir. Lorsque j'imagine mon chagrin le jour où tu me quitteras, je pense : j'étudierai le désespoir. Les comédiens ne prennent le temps de vivre que par conscience professionnelle.

BÉRÉNICE. Je te changerai.

FRÉDÉRICK. On ne change pas.

BÉRÉNICE. Tu n'as pas besoin d'imaginer ce que tu éprouveras lorsque je te quitterai car je ne partirai pas.

FRÉDÉRICK. Tu partiras si je te fais horreur.

BÉRÉNICE. Donc, je ne partirai pas.

FRÉDÉRICK. Que ferais-tu si l'on t'apprenait que j'ai une maîtresse ?

BÉRÉNICE. Je me demanderais pourquoi celui qui me le dit profère un tel mensonge.

FRÉDÉRICK (*ému*). Tu t'interrogerais sur lui, pas sur moi ?

BÉRÉNICE. Naturellement, sur lui, rien que sur lui. J'ai confiance en toi.  
FRÉDÉRICK (*angoissé*). Mais si dix, quinze personnes te le disaient à la suite ?

BÉRÉNICE. Le nombre ne change rien à l'affaire. J'en reviendrais à ma première idée : pourquoi inventent-ils cette trahison ? (*Un temps.*) D'ailleurs, je m'attends à cela bientôt. Le bonheur rend jaloux, et comme je suis très heureuse, je vais être très jalousée. Il est même un peu vexant qu'on ne me l'ait pas déjà dit...

FRÉDÉRICK. Quoi ?

BÉRÉNICE. Que tu me trompais. Peut-être avons-nous été un peu trop discrets...

FRÉDÉRICK. Et si je te le disais à mon tour ?

BÉRÉNICE. Que tu ne m'aimes plus ?

FRÉDÉRICK. Non, ça je ne le dirai pas. Si je te disais que je t'ai trompée.

BÉRÉNICE. Je ferais semblant de me mettre en colère, tu me calmerais, et nous ferions furieusement l'amour. J'imagine qu'ainsi j'aurais réalisé ton plan : tu m'aurais raconté une énormité pour me faire réagir.

FRÉDÉRICK. Tu as trop confiance en moi.

BÉRÉNICE. Plus que toi, visiblement. Mais j'ai raison. (*Elle rit.*) Maintenant, je te laisse. Je dois m'habiller pour la première de *Robert Macaire*.

Elle l'embrasse et sort, croisant Harel qui rentre, très affairé mais joyeux.

HAREL. Ça sent bon le succès. Nous avons tout vendu ! Je n'ai même plus un strapontin pour moi.

FRÉDÉRICK. Tant mieux pour le strapontin.

À cet instant, venant du fond et traversant le foyer en toute hâte, le comte de Pillement, suivi de deux policiers, s'arrête devant Frédéric et Harel. Pillement brandit devant lui un arrêté royal.

PILLEMENT. Par ordre du Roi, les représentations de *Robert Macaire* sont suspendues. Quiconque enfreindra la loi sera puni en conséquence.

HAREL. Nom de Dieu !

PILLEMENT (*haineux*). La censure est rétablie. Et je ferai disparaître tout votre répertoire dans ses cartons.

FRÉDÉRICK. Ordure !

PILLEMENT. Je vous avais dit que je me vengerais !

Il sort, ravi de son effet, suivi des deux policiers. Harel s'éponge.

HAREL. Les salauds ! Qu'allons-nous faire ? Il faut sauver la recette, j'ai loué toute la salle.

FRÉDÉRICK. Reprenons *Antony*.

HAREL. *Antony* ? *Antony* ? Comme ça, au débotté ? Et sans Mlle George ou la Dorval pour jouer Adèle ?

FRÉDÉRICK. Tu sais très bien que Précieuse a appris tous les rôles de George depuis des années en espérant un rhume, une grippe, je ne sais quoi...

HAREL. « Je ne sais quoi »... Je sais très bien, moi. Elle a savonné plusieurs fois les escaliers du théâtre pour que Mlle George se brise les os. C'est pour ça que Mlle George avait demandé qu'Antoine la précédât toujours en tâtant le sol.

FRÉDÉRICK (*riant*). Brave petite Précieuse ! Une âme bien droite, franche, simple, qui sait ce qu'elle veut.

HAREL. *Antony... Antony...* Je vais prévenir la troupe ! (*Apercevant Firmin dans le couloir.*) Firmin, il faut changer de costume.

Harel sort précipitamment, encore plus affairé que d'habitude.

Frédéric se retrouve une seconde seul en scène et appelle le concierge.

FRÉDÉRICK. Pipelet, as-tu contacté le duc d'York comme je te l'avais demandé ?

Pipelet accourt.

PIPELET. Oui, j'ai pu le joindre à son hôtel. Il sera là incessamment sous peu.

FRÉDÉRICK. Bien.

Précieuse entre, suivie de Parisot, pour prendre un verre au foyer.

PRÉCIEUSE. Harel prétend que tu as quelque chose à me dire ?

FRÉDÉRICK. Précieuse, connais-tu le rôle d'Adèle dans *Antony* ?

PRÉCIEUSE. Naturellement, cette blague ! Si tu veux savoir la vérité, Alexandre Dumas l'a même écrit pour moi, ce rôle, et je l'aurais créé si la Dorval et la George ne s'étaient pas jetées dessus comme une tache sur une cravate. Non seulement je *sais* Adèle, mais je *suis* Adèle. Parfaitement, tu l'as devant toi, la véritable Adèle, Adèle de l'orteil au chignon !

FRÉDÉRICK. Ça tombe bien : tu la joues ce soir.

Précieuse défaille. Parisot la soutient.

PARISOT (*déconcerté*). Qu'est-ce que je fais ?

FRÉDÉRICK. Donne-lui des petites tapes.

PARISOT (*essayant*). Ça ne marche pas.

FRÉDÉRICK. Dégrafe-la un peu.

PARISOT (*essayant*). Ça ne marche pas.

FRÉDÉRICK. Alors pose-la sur un fauteuil et cours chercher la George chez elle.

Immédiatement, Précieuse retrouve ses esprits.

PRÉCIEUSE (*angoissée*). Reste là. J'ai juste besoin d'alcool.

Elle saisit la bouteille au goulot et boit de longues gorgées.

FRÉDÉRICK. Merci, Parisot, peux-tu nous laisser seuls ?

PARISOT (jouant les jaloux par principe). Je me méfie.

FRÉDÉRICK. Allons, ne confonds pas les personnages : le cocu, c'était moi. (*Frédérick tend la main à Parisot. Celui-ci hésite.*) Tu peux me serrer la main, Parisot, je te rassure : à la différence de la gale, le talent n'est pas contagieux.

Parisot, vexé, tourne immédiatement les talons et sort.

FRÉDÉRICK (*à Précieuse*). Comment vont tes amours ?

PRÉCIEUSE. Avec qui ?

FRÉDÉRICK. Ah ? Parisot n'est plus seul ?

PRÉCIEUSE. Parisot, c'est de l'histoire ancienne. Lorsque nous couchons ensemble, il se regarde dans le miroir qui est au-dessus du lit. Il se contemple en train de faire l'amour, il admire ses fesses, ses reins, son dos.

FRÉDÉRICK. Aimerait-il les hommes ?

PRÉCIEUSE. Il n'aime que lui.

FRÉDÉRICK (*essayant d'être gentil*). Et ton professeur de chant ?

PRÉCIEUSE (*de mauvaise humeur*). Il est médecin.

FRÉDÉRICK. Comment va ton médecin ?

PRÉCIEUSE. Tu veux des nouvelles de sa santé ? Ou tu veux que je te dise qu'il m'a lâchée ? (*Explosant.*) Oui, lâchée pour une grue... une choriste de l'Opéra, non mais tu te rends compte, me lâcher pour une choriste !

FRÉDÉRICK. Remarque, il ne l'a sûrement pas choisie pour qu'elle lui chante quelque chose.

PRÉCIEUSE (*haussant les épaules*). Et toi ? toujours avec ton aristocrate ?

FRÉDÉRICK. Plus pour longtemps.

PRÉCIEUSE. Tant mieux. (*Un temps.*) Être fidèle, fidèle comme un niais,

fidèle comme un puceau qui vient d'avoir la révélation, je trouve que ce n'était pas de ton âge : ça te donnait un fichu coup de jeune, ça te rendait ridicule.

FRÉDÉRICK. J'aime ta vulgarité.

PRÉCIEUSE. Je sais, ça rassure. (*Un temps.*) Jouer Adèle dans *Antony* ! Je l'ai récité mille fois à mon habilleuse et voilà que, maintenant, j'en ai peur... La vieille George, je me fichais d'elle mais je dois reconnaître qu'elle tenait la route.

FRÉDÉRICK. Ne réfléchis pas trop. Suis ton instinct. (*Doucement.*) Le théâtre, c'est comme l'amour : lorsqu'on peut, on ne sait pas encore ; lorsqu'on sait, on ne peut plus. (*Il lui caresse gentiment la joue.*) Ne crains rien. Joue dans mon œil. (*Un temps.*) Comme au début.

PRÉCIEUSE (*nostalgique*). C'était le bon temps.

Ils se regardent. On sent une grande complicité sensuelle entre eux. C'est Précieuse qui en est le plus troublée.

FRÉDÉRICK. Je t'aime bien, tu sais.

PRÉCIEUSE (*très troublée*). Ne dis pas de bêtises.

FRÉDÉRICK (*tentateur*). Je ne dis pas que des bêtises, j'en fais aussi.

Harel repasse par le foyer, toujours courant, toujours en nage, suivi de machinistes qui distribuent à la troupe les brochures d'*Antony*.

HAREL. Voilà, nous avons retrouvé toutes les toiles et les accessoires d'*Antony*. J'ai fait prévenir Alexandre Dumas pour qu'il nous donne l'autorisation.

FRÉDÉRICK. Vous l'aurez. Il vient de changer de maîtresse et la nouvelle lui coûte fort cher.

Cussonnet entre, totalement désespéré.

CUSSONNET. Vous êtes au courant ? La France veut tuer ses poètes.

Frédéric ouvre théâtralement ses bras.

FRÉDÉRICK. Cussonnet, mon ami, là, contre mon cœur.

Cussonnet s'y précipite comme un enfant.

FRÉDÉRICK (*avec enthousiasme*). Cussonnet, mon ami, un seul mot : bravo !

HAREL (*identiquement*). Oui, bravo, cher et grand auteur, bravo !

CUSSONNET (*déconcerté*). Pardon ?

FRÉDÉRIC. Nous parlions de vous à l'instant et nous nous disions : Ce Cussonnet, quand même, n'est-il pas très fort ? Dès sa deuxième pièce, il trouve le moyen de se faire interdire.

HAREL. Quel talent !

FRÉDÉRIC. Quelle audace !

HAREL. Quelle publicité !

CUSSONNET (d'une voix blanche). Ah ?

FRÉDÉRIC. Vous rendez-vous compte de votre bonheur ? Vous êtes maudit !

HAREL. Maudit !

CUSSONNET. Ah ?

HAREL. (*jouant l'attendrissement*). Il ne se rend pas compte.

FRÉDÉRIC. Parfaitement, auteur maudit dès sa deuxième pièce ! Et après un succès !

HAREL. Où va-t-il chercher tout ça ?

FRÉDÉRIC. Désormais, la partie est gagnée. Vous allez récolter les suffrages de tous ceux qui n'ont jamais connu vos pièces. On va vous adorer. Cussonnet, Simon Cussonnet, l'auteur de *Robert Macaire*, l'œuvre interdite !

CUSSONNET. Mais personne ne l'aura vue.

FRÉDÉRIC. Justement. On lui prêtera d'autant plus de vertus qu'on ne l'aura pas vue.

CUSSONNET. Ah ?

HAREL (*l'entraînant par le bras*). Mais oui ! Faire jouer ses pièces, c'est tellement vulgaire. Tandis que se les faire interdire, c'est d'un chic !

Harel et Cussonnet ont quitté le foyer.

PRÉCIEUSE. Je vais revoir mon rôle.

Pipelet entre et annonce à Frédéric.

PIPELET. Le duc d'York vous attend, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC. Fais-le entrer.

PIPELET. Et je vous ai apporté votre costume.

Il dépose l'habit noir et sort.

FRÉDÉRIC (*à Précieuse, avec un clin d'œil*). À tout de suite, ma Précieuse. Relis une fois ta partie et fais-nous confiance.

Précieuse sourit puis s'éclipse avec Pipelet.

Le duc d'York, en tenue de voyage, rejoint Frédéric.

LE DUC D'YORK. Mon cher Frédéric, j'ai eu votre mot à la dernière minute et j'ai peu de temps à vous consacrer. Mes malles sont bouclées, je repars ce soir pour l'Angleterre.

FRÉDÉRIC. Duc d'York... remettez au moins la décision à demain car j'ai travaillé pour vous. Vous souvenez-vous que, lors de votre dernière visite, vous veniez de faire votre demande en mariage ?

LE DUC D'YORK (*tristement*). Justement, si vous saviez...

FRÉDÉRIC. Justement, je sais. La jeune fille s'est enfuie dès l'après-midi. Une semaine plus tard, elle vous envoyait une lettre exquise où elle vous témoignait tout le bien qu'elle pensait de vous.

LE DUC D'YORK. Elle en pensait tellement qu'elle renonçait à m'épouser.

FRÉDÉRIC. C'est généralement la forme que prend ce genre de courrier. Une femme, dès qu'elle se refuse à nous, nous découvre sur-le-champ mille qualités dont la moitié seule aurait dû suffire à nous rendre irrésistibles. (*Reprenant son récit.*) Naturellement, vous avez la sagesse de croire qu'elle ne s'éloignait que parce qu'elle en préférerait un autre.

LE DUC D'YORK. J'ai eu cette vanité.

FRÉDÉRIC. Vous aviez raison. Elle avait jeté ses regards sur un bonimenteur qui lui faisait miroiter une vie d'aventures, un petit escroc de la passion qui l'a fait tomber entre ses filets.

LE DUC D'YORK (*intéressé*). Vraiment ?

FRÉDÉRIC. Il s'agit d'un de ces professionnels de la séduction. Cela sait attirer le poisson, l'attraper, mais cela ne sait pas le manger. Je pense qu'il va se lasser très vite. Si ce n'est déjà fait.

LE DUC D'YORK (*très intrigué*). Pourquoi me dites-vous cela ?

FRÉDÉRIC. L'aimez-vous assez pour lui pardonner cette erreur ? Et renouveler votre demande en mariage ?

LE DUC D'YORK. Je suis froissé.

FRÉDÉRIC. Vous parlez de votre bonheur ?

LE DUC D'YORK. Je parle de mon orgueil.

FRÉDÉRIC. Effectivement, c'est plus grave. Mais cette jeune fille ne savait pas que la passion est une erreur. Elle n'avait pas compris que vous, vous lui proposiez l'amour.

LE DUC D'YORK. Et pourquoi le comprendrait-elle maintenant ?

FRÉDÉRIC. Faites-moi confiance. Répondez-moi ! La reprendriez-vous ?

LE DUC D'YORK. Vous me proposez une femme déçue.

FRÉDÉRIC. Je vous propose une femme lucide.

LE DUC D'YORK. Je crois que je serais prêt à jouer la partie.

FRÉDÉRIC. Venez ce soir, à dix heures trente, au moment des saluts. Entrez dans la loge d'avant-scène. La femme que vous aimez s'y

trouvera. Elle sera en train de pleurer. Elle aura besoin de vous, d'une parole tendre, d'une épaule réconfortante. De toutes ses forces déclinantes, elle demandera un ami. N'est-ce pas un joli rôle, pour commencer la carrière de mari, que celui d'ami ?

LE DUC D'YORK. C'est généralement le rôle dans lequel on finit.

FRÉDÉRICK. Ce soir, vous la verrez telle qu'elle est, fragile, violente, blessée. Vous l'aimerez. (*Doucement.*) Bérénice sera à vous pour toujours.

Le duc d'York se lève, un peu ému, un peu impatient.

Frédéric cache sa souffrance.

LE DUC D'YORK. Je me sens revivre. Comment vous remercier ? Non seulement vous êtes un acteur extraordinaire mais vous êtes un homme de cœur, qui...

FRÉDÉRICK. Ne me payez pas de compliments, je vais vous ruiner. (*Un temps, avec gravité.*) À dix heures trente, dans la loge d'avant-scène, au moment des saluts.

LE DUC D'YORK. Dix heures trente, dans la loge d'avant-scène, au moment des saluts.

FRÉDÉRICK. Entrez doucement, posez-lui un châle de soie sur les épaules. Elle aura froid.

Le duc d'York serre chaleureusement la main de Frédéric puis s'éloigne. Dès qu'il a tourné le dos, Frédéric se laisse aller à sa peine, nuque cassée, dos rond.

LE DUC D'YORK (*au moment de partir*). Frédéric...

Il hésite... il se retourne.

Frédéric se redresse immédiatement.

FRÉDÉRICK. Oui ?

LE DUC D'YORK. Une rumeur disait... qu'elle était partie... avec vous.

FRÉDÉRICK. Avec moi ? (*Un temps.*) Mais avec lequel de mes moi ? (*Tristement.*) Oui... lequel ? (*Un temps. Très sombre.*) Pas celui qui vous parle, en tout cas.

LE DUC D'YORK (*avec un sourire intelligent*). J'en suis sûr. Adieu.

Il sort.

Le régisseur passe alors dans le foyer en criant.

ANTOINE LE RÉGISSEUR. Mesdames et messieurs, en scène dans quinze minutes ! Dans quinze minutes en scène.



Il sort.

Frédéric s'effondre sur une banquette, image de la douleur.

Bérénice, magnifiquement habillée, parée, irrésistible de beauté et d'éclat, entre en regardant derrière elle, là où elle vient sans doute de croiser le duc d'York.

Frédéric se recompose immédiatement une physionomie.

FRÉDÉRIC. Tu as l'air songeuse.

BÉRÉNICE. J'ai cru voir quelqu'un... quelqu'un qui appartenait au passé.

FRÉDÉRIC. Le duc d'York ? (*Bérénice approuve de la tête.*) C'était lui. (*Surprise de Bérénice.*) Il n'appartient pas au passé, il est toujours bien vivant. Et amoureux.

BÉRÉNICE. Ah... (*Un temps.*) C'est très gênant d'avoir un amoureux que l'on n'aime pas. On ne se sent pas responsable de son amour mais un peu responsable de sa tristesse. (*Un temps.*) Es-tu prêt à reprendre Antony ?

FRÉDÉRIC. Oui... oui... Je l'ai joué cent fois.

BÉRÉNICE. Je sais, je l'ai vu cent fois. Je t'admire.

Je vais dans ma loge.

Elle s'apprête à sortir. Il la rattrape.

FRÉDÉRIC. Ah, s'il te plaît, ne pars pas comme cela. Viens et jouons au « comme si ».

BÉRÉNICE (*souriant sans comprendre*). Au « comme si » ?

FRÉDÉRIC (*badinant avec l'énergie du désespoir*). Faisons comme si c'était la dernière fois. Je t'embrasse comme si c'était la dernière fois que je t'embrassais. Je te caresse comme si c'était la dernière fois que je te caressais. Je te regarde comme si c'était la dernière fois que je te regardais. Oh, je t'en prie : fais pareil... (*Elle s'exécute amoureusement.*) Le baiser comme si... La caresse comme si... Le regard comme si...

BÉRÉNICE. Mais tu pleures...

FRÉDÉRIC. Non, non... C'est le comédien qui s'applique...

Elle rit de le voir si penaud. Elle l'embrasse.

FRÉDÉRIC (*après son baiser*). Humm... qu'il était bon, celui-là.

Elle court vers sa loge et, sur le pas de la porte, se retourne avec une grâce irrésistible.

BÉRÉNICE. Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, j'ai triché.

FRÉDÉRIC. Toi !

BÉRÉNICE. J'ai fait comme si c'était... la première fois.

Et elle part en riant, légère, heureuse...

**NOIR**

## Douzième tableau

Les loges avant la représentation d'Antony

Cussonnet et Harel sont déjà installés dans leur loge. Ils regardent la salle. Harel pousse Cussonnet dans la lumière.

HAREL. Mais montrez-vous.

CUSSONNET. Oh, regardez : Jules Janin du *Figaro* m'a fait un signe !

HAREL. Naturellement.

CUSSONNET. Et le directeur du *Constitutionnel* ! Il ne m'avait jamais salué.

HAREL. Naturellement.

CUSSONNET. Et Victor Hugo !

HAREL. Mais naturellement, mon ami. C'est la gloire. Vous êtes un auteur interdit.

Ils rendent des petits saluts affables aux personnalités du public, comme deux princes à leur balcon. Les bravos montent. Cussonnet se laisse gagner par le bonheur. La salle l'applaudit.

HAREL. Une grande route s'ouvre devant vous, mon cher Cussonnet : désormais, quoi que vous fassiez, bon ou mauvais, vous serez toujours l'objet de polémiques.

La salle fait maintenant une ovation debout à Cussonnet.

HAREL. Regardez ! Ils sont debout !

Cussonnet s'épanouit de plus en plus et envoie des baisers.

CUSSONNET. Monsieur Harel, je viens de comprendre une chose importante : jusqu'à hier, j'étais joué parce que j'avais du talent. Ce soir, je ne suis pas joué, donc j'ai du génie.

HAREL. Vous avez tout compris.

## Treizième tableau

### Représentation du dernier acte d'Antony

Sur scène, le décor représente au dernier acte la chambre d'Adèle Hervey, la femme qu'aime Antony.

Dans la loge du côté droit, se tient Bérénice qui suit passionnément la représentation.

Dans la loge de gauche, Cussonnet, furieux de ne pas voir sa pièce, se désintéresse de la représentation et bâille ostensiblement. Harel, en bon professionnel, regarde autant la scène que les réactions de la salle.

Précieuse/Adèle, seule en scène, tourne nerveusement en rond.

PRÉCIEUSE/ADÈLE. Ah ! me voilà seule enfin ! Je puis rougir et pleurer seule... Abandonnée ! Ah ! Antony ! Antony !

Entre alors Frédérick/Antony, en costume noir.

FRÉDÉRICK/ANTONY. Adèle ! (*Avec joie*). Ah !

PRÉCIEUSE/ADÈLE. Antony ! Vous voici !

FRÉDÉRICK/ANTONY. Viens, viens, nous oublierons tous les autres pour ne nous souvenir que de nous. (*La prenant dans ses bras*). Je t'emporte...

PRÉCIEUSE/ADÈLE. Et ma fille ! Ma fille !

FRÉDÉRICK/ANTONY. C'est une enfant. Elle rira demain.

Ils sont près de sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère.

PRÉCIEUSE/ADÈLE (*s'échappant des bras d'Antony*). Ah ! mon mari ! c'est lui... Oh, mon Dieu ! mon Dieu ! C'est trop tard, désormais.

FRÉDÉRICK/ANTONY (*la quittant*). Allons, tout est fini !

PRÉCIEUSE/ADÈLE. On monte dans l'escalier... On sonne... C'est lui... Fuis, fuis !

FRÉDÉRIC/ANTONY. (*fermant la porte*). Eh, je ne veux pas fuir, moi...

Écoute... Tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort ?

PRÉCIEUSE/ADÈLE. Non, non... Oh, tue-moi, par pitié !

FRÉDÉRIC/ANTONY. Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille ?

PRÉCIEUSE/ADÈLE. Je la demanderais à genoux.

UNE VOIX (*au-dehors*). Ouvrez !... Ouvrez !... Enfoncez cette porte...

FRÉDÉRIC/ANTONY. Et, à ton dernier soupir, tu ne haïrais pas ton assassin ?

FRÉDÉRIC/ADÈLE. Je le bénirais...

FRÉDÉRIC/ANTONY. Mais, songes-y, la mort !

PRÉCIEUSE/ADÈLE. Je la demande, je la veux, je l'implore ! (*Se jetant dans ses bras*). Je viens la chercher.

FRÉDÉRIC/ANTONY (*lui donnant un baiser*). Eh bien, meurs !

Il la poignarde.

Au même moment, la porte du fond est enfoncée. Le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre, suivi de domestiques.

LA CRESSONNIÈRE/LE COLONEL D'HERVEY. Infâme !... Que vois-je ?...

Adèle !... Morte !...

FRÉDÉRIC/ANTONY. Oui ! morte ! Elle me résistait, je l'ai assassinée !...

Il jette son poignard aux pieds du colonel.

**Le rideau tombe.**

## Quatorzième tableau

Les loges et le devant de rideau  
après la représentation d'Antony

La troupe victorieuse d'Antony vient saluer devant le rideau. Harel, Bérénice applaudissent avec frénésie.

Soudain, Frédérick fait un pas vers le public et demande le silence.

FRÉDÉRICK. Mesdames et messieurs, laissez-moi profiter du succès de ce soir pour vous annoncer une grande nouvelle.

La salle s'apaise, ravie, impatiente. Bérénice a un regard entendu avec Harel. Elle pense que Frédérick va parler d'eux.

FRÉDÉRICK. On prête les pires défauts aux comédiens. On nous dit fourbes, hypocrites, menteurs, intéressés, avares, flatteurs, cruels, on nous attribue autant de vices que de feuilles à une frisée. Je voudrais rétablir la vérité : on a raison !

Nous ne sommes pas des hommes mais des pantins, des simulacres d'hommes. Lorsqu'on nous voit agir, nous suivons les indications du régisseur. Lorsqu'on nous entend parler, nous récitons les phrases de l'auteur. Lorsqu'on nous blesse, nous ne saignons pas. Lorsqu'on nous tue, nous ne mourons pas. Si l'on nous dit « je t'aime », nous préparons notre prochaine réplique. Et quand nous le disons à notre tour, nous tendons l'oreille vers l'éventuel applaudissement. Une âme de comédien, qu'est-ce que c'est, mesdames et messieurs ? Un courant d'air, un souffle froid qui va se réfugier dans des habits d'emprunt, et qui, sitôt qu'il en est délogé, court vite parasiter un autre costume. Pourquoi ? C'est que ça n'est pas sûr d'exister, un comédien, c'est un bipède frappé d'une sorte d'infirmité originelle : l'inconsistance. Certains d'entre vous se pincent parfois dans la journée pour vérifier qu'ils sont bien éveillés ; eh bien, notre pinçon à nous, c'est la gloire. Est-ce que j'existe ? Pour m'en assurer, il faut qu'on m'applaudisse. On m'acclame, donc je suis. La gloire, il nous

faut cette douleur, cette course loin de soi, cette envie frénétique de transformer l'univers entier en un miroir labyrinthe qui atteste de notre existence, oui, tout l'univers comme un placard d'affiches où s'étale notre nom, en gros, au-dessus du titre.

Mesdames et messieurs, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Non, nous ne sommes pas recommandables. Pendant des siècles, l'Église nous refusait ses sacrements ? Elle savait ce qu'elle faisait. Les fossoyeurs nous enterraient à part ? Ils prenaient de bonnes précautions ! Un homme normal va tenter d'être lui-même ; nous, nous nous efforçons d'être les autres. Aimer un comédien, c'est aimer qui ? Personne et tout le monde. Un destin de fille à soldats !

Bérénice accuse le coup, commençant à comprendre que ce discours lui est adressé. Le reste de la salle est assez interloqué par la violence de Frédéric.

FRÉDÉRIC. Dire à un comédien : « je t'aime », c'est aussi sot que de complimenter un caméléon sur sa bonne mine. Nous ne sommes pas fréquentables, mesdames et messieurs, il faut nous faire vivre entre nous, copuler entre nous, nous reproduire entre nous. Nous savons jouer la comédie de l'amour, certes, mais quand il s'agit d'aimer à notre tour... Nous ne pouvons pas garder un rôle trop longtemps, nous finissons toujours par le jouer mal, puis l'ennui nous fait fuir. La vie réelle exige d'avoir du poids, de la consistance ; or la scène nous demande d'être légers. (*En direction de Bérénice*). Laissez-nous la scène, nous vous laissons la vie. (*Avec ivresse*). Car nous, nous ne sommes pas doués pour la vie, nous sommes doués pour les vies, les vies multiples, contradictoires, divers. Libertin de pensée, menteur de profession, infidèle de tempérament, le comédien n'a qu'une maîtresse, la salle, cette présence ombreuse, cette grosse patte de chat qui palpite, imprévisible, et d'un instant à l'autre peut caresser ou griffer. Voilà le seul rendez-vous quotidien qui nous intéresse, la salle, celle où nous nous précipitons tous les soirs après des journées de somnambules, la salle aux terribles bravos qui nous récompensent et nous rendent, épuisés, à nous-mêmes, cette salle où nous voulons vivre et où nous rêvons de mourir, comme Molière, pour que notre dernier geste, lui aussi, soit encore un spectacle. La salle, vous, notre seule fidélité, notre seul amour indéfectible.

Mesdames et messieurs, je vous annonce ce soir un heureux événement : mon prochain mariage. Et je vous présente ma femme.

Il emmène Précieuse, interloquée, devant la salle.

Bérénice se raidit.

Murmures dans la salle.

FRÉDÉRIK. Oui, je sais, les journaux ont annoncé, ces jours-ci, un mariage fantaisiste et peu crédible. N'y prêtez pas foi une seconde. Je ne peux épouser que dans la roulotte un membre de la roulotte. Il faut nous laisser entre nous, vous disais-je. La vraie vie, le grand amour, c'est un voyage trop exotique, nous n'en sommes pas capables.

Le visage de Précieuse s'éclaire de bonheur. Elle saute au cou de Frédérick. La salle et la troupe font un ban d'honneur.

FRÉDÉRIK. Nous allons nous marier cette nuit, mais je vous rassure, dès demain nous allons nous tromper copieusement l'un l'autre car, dès demain, soyez-en certains, nous ferons déjà ménage à trois : elle, moi et vous !

Les hourras fusent. Des fleurs et des cotillons tombent. Des serpentins s'enroulent autour du couple de fiancés tendrement enlacés. Précieuse et Frédérick s'unissent dans un baiser interminable.

Dans sa loge, Bérénice, le visage ravagé par les larmes, a compris que son histoire d'amour prenait fin devant une foule en liesse.

Le duc d'York apparaît derrière elle et lui pose doucement, tendrement, un châle sur les épaules.

Il l'aide à se relever.

Elle s'effondre contre lui et pleure sur son épaule, humiliée, épuisée, ravagée.

La troupe salue et resalue encore, indifférente au drame de Bérénice.

Soudain, un rayon de lumière isole Frédérick de la foule environnante, et on l'entend murmurer avec désespoir en regardant la loge vide.

FRÉDÉRIK. Bérénice... Bérénice...

Il n'est plus qu'un petit homme cassé en deux, un enfant qui pleure.

**NOIR**



## Quinzième tableau

Dix ans plus tard...  
La mansarde de Frédéric,  
puis...  
le plateau des Folies-Dramatiques

Dans une mansarde assez pauvre, Pipelet, le concierge, est seul en scène. Il lit à haute voix un faire-part de deuil encadré d'un filet noir.

PIPELET (*lisant*). « Frédéric Lemaître a la douleur de vous annoncer la perte que l'art dramatique vient de faire en la personne de M. Robert Macaire, ancien forçat libéré, décédé subitement au théâtre des Folies-Dramatiques où on l'a enterré dans le trou du souffleur. » (*Il tourne la carte, l'examine et s'exclame pensivement.*) Cela fait dix ans, déjà.

Frédéric, vieilli, malade, se déplaçant avec douleur, sort du cabinet de toilette pour se remettre dans son fauteuil. Il répète d'une voix abîmée.

FRÉDÉRIC. Dix ans...

PIPELET. La vie a les doigts sales, monsieur Frédéric. Demain, le boulevard du Temple va fermer, la plupart des théâtres seront démolis. Le gouvernement veut élargir les rues, empêcher les émeutes, déclencher des opérations immobilières. Ça me crispe l'estomac.

FRÉDÉRIC. Ne t'inquiète pas, Pipelet, tant qu'il restera deux imbéciles et un bout de planche, le théâtre survivra.

Et il tousse. Pipelet veut l'aider. Frédéric le repousse et continue à tousser seul.

PIPELET (*voulant faire diversion*). Comment vous trouvez-vous ici ?

FRÉDÉRIC. Je n'ai jamais quitté cet immeuble. Enfant, j'habitais la loge de la cour avec ma mère qui était repasseuse. À trente ans, j'ai

accédé au deuxième, à l'étage noble, celui des balcons : j'avais un appartement qui occupait toute la surface du bâtiment. Après une première saisie d'huissier je suis allé m'installer au troisième, dans un appartement divisé. Puis, faute d'avoir payé mes dettes, au quatrième. Mais le loyer pesait lourd. Me voilà en mansarde, désormais, j'aurai fait tous les étages. Quelle ascension ! Au fur et à mesure que je dégringolais, je montais.

PIPELET. Allons, allons, ne dites pas ça.

FRÉDÉRIK (*simplement*). Je ne suis pas triste. D'autant que je sais désormais, après cette mansarde, quelle sera ma prochaine étape.

PIPELET. Ah oui ?

FRÉDÉRIK (*avec un sourire*). Les nuages...

PIPELET. Monsieur Frédérick, ne dites pas cela.

FRÉDÉRIK (*avec humour*). Je ne me fais pas de soucis. Je suis mort déjà tant de fois... et à chaque fois, je me suis relevé... et sous les applaudissements...

Il se met à tousser cruellement.

FRÉDÉRIK. Un cancer des cordes vocales... c'est logique pour un comédien... tu mourras par où tu as péché... (*Soudain, il attrape le bras de Pipelet et le serre.*) Dis-moi, elle va venir, n'est-ce pas, elle va venir ?

PIPELET (*gêné*). Je ne sais pas, monsieur Frédérick. J'ai envoyé un de mes fils à l'hôtel où la duchesse d'York se trouve de passage, j'espère qu'il parviendra à la joindre à temps.

FRÉDÉRIK. Elle a de beaux enfants, m'a-t-on dit ? Un fils et une fille. Je suis fier.

À cet instant, Bérénice entre silencieusement, conduite par le dernier fils de Pipelet, Robespierre, un enfant de dix ans.

Elle est habillée avec élégance et discrétion, toujours aussi belle.

Cependant, un voile de tristesse a couvert ses traits.

Elle aperçoit Frédérick sans qu'il la voie.

Bouleversée, elle détourne la tête pour cacher ses larmes.

FRÉDÉRIK. Qu'est-ce que j'entends ? C'est elle ?

Bérénice fait des signes de dénégation à Pipelet.

PIPELET. Non, monsieur Frédérick. C'est mon dernier qui me rejoint.

Il... il voudrait vous réciter une fable de La Fontaine... « La cigale et la fourmi ». Allons, va, Robespierre.

Et il pousse son fils vers Frédérick.

L'enfant prend la main de Frédérick, commence à réciter la fable.

ROBESPIERRE.

La cigale ayant chanté tout l'été se trouva fort dépourvue

lorsque la bise fut venue :

pas un seul petit morceau  
de mouche ou de vermisseau.

Elle alla crier famine  
chez la fourmi sa voisine,  
la priant de lui prêter  
quelque grain pour subsister  
jusqu'à la saison nouvelle.

— Je vous paierai, lui dit-elle,  
avant l'août, foi d'animal,  
intérêt et principal.

La fourmi n'est pas prêteuse ;  
c'est là son moindre défaut.

Que faisiez-vous au temps chaud ?  
dit-elle à cette emprunteuse.

— Nuit et jour, à tout venant,  
je chantais, ne vous déplaîse.

— Vous chantiez ? J'en suis fort aise :  
eh bien, dansez maintenant !

Puis Robespierre se met à glousser.

FRÉDÉRICK (*interrompant l'enfant*). Pourquoi ris-tu ?

ROBESPIERRE, LE FILS PIPELET. Ce que dit la fourmi, c'est drôle...

FRÉDÉRICK. Non, c'est cruel, plutôt. Faut-il la laisser mourir de faim, la cigale ? Tu l'entends dans les champs quand tu te promènes, elle chante en plein midi, quand il fait si chaud ; elle chante la nuit, quand tu dors ; elle chante pour tout le monde, les enfants, les passants, et, quand il n'y a personne, pour le soleil et les étoiles. Il n'est peut-être pas très joli, son petit cri, mais elle le donne de tout son cœur. Eh bien, parce qu'elle ne sait faire que ça, chanter l'été, il faudrait donc qu'elle meure l'hiver ?

Il frissonne et tousse.

Il caresse la tête de l'enfant.

FRÉDÉRICK (*sombre*). Non, tu as raison. Fais comme la fourmi, oublie la cigale, ne deviens pas comédien, jamais. Ça ne sert à rien, un comédien : ça ne sait pas aimer. (*Il se penche vers l'enfant.*) Une fois, j'ai rencontré une femme que j'aurais pu préférer à toutes les autres, longtemps. Alors j'ai menti. Je ne voulais lui infliger ni moi ni ma vie.

Frédérick renverse la tête en arrière, déchiré par ce souvenir.  
Bérénice s'approche doucement.

BÉRÉNICE (*dans un souffle*). N'était-ce pas, justement, une preuve d'amour ?

FRÉDÉRICK. Bérénice ?

Bouleversés, les deux amants se retrouvent, osant à peine se regarder, se toucher.

Pipelet, ému, détourne la tête.

Bérénice, à genoux auprès de Frédéric, lui embrasse passionnément les mains.

BÉRÉNICE. Pardonne-moi, Frédéric.

FRÉDÉRICK (*à bout de souffle*). Te pardonner ? Mais quoi ?

BÉRÉNICE. D'être partie. J'ai compris, ce soir-là, que tu te forçais à me tromper, à m'humilier. Je savais que tu n'aimais pas Précieuse.

J'aurais pu protester, te démasquer. Et pourtant je suis partie.

FRÉDÉRICK. Bérénice...

Ils s'embrassent.

BÉRÉNICE. J'ai senti que, si j'insistais, j'allais t'obliger à croire que la vie pouvait être aussi réelle que le théâtre.

FRÉDÉRICK. Bérénice...

Ils s'embrassent de nouveau mais Frédéric, rompu par l'émotion, a une faiblesse.

BÉRÉNICE. Il ne se sent pas bien.

PIPELET. Il est épuisé, madame la duchesse. D'après les médecins, il n'aurait pas dû tenir aussi longtemps. Il a vécu... parce qu'il vous attendait.

Bérénice embrasse tendrement Frédéric puis elle se retourne et frappe ses mains de façon sonore.

Plusieurs hommes en livrée entrent silencieusement dans la mansarde.

Deux d'entre eux déposent Frédéric sur une civière.

PIPELET. Qu'est-ce que vous faites, madame la duchesse ?

BÉRÉNICE. Je l'emporte.

PIPELET. Où ?

BÉRÉNICE. Boulevard du Temple. Aux Folies-Dramatiques.

PIPELET. Mais... il n'en a plus que pour quelques heures. Il va mourir.

BÉRÉNICE. Justement. Où voulez-vous que meure Frédérick Lemaître ?

Au dernier étage d'un immeuble de rapport ? Il mourra sur scène.

Les autres hommes se disposent autour du corps. Ils allument des flambeaux.

Frédérick entrouvre les yeux.

FRÉDÉRICK. Oh... regarde, Bérénice... la rampe !

Les éléments du décor de mansarde montent subitement dans les cintres.

On se retrouve sur le plateau nu des Folies-Dramatiques où Frédérick et Bérénice, étrangement gardés par les porteurs de torches, reviennent sur les premiers lieux de leurs amours.

Harel, grossi et vieilli, déboule sur la scène et s'approche de Frédérick.

HAREL. Oh, mon vieux Lemaître...

FRÉDÉRICK (se sentant un peu mieux). Harel ? (Il se laisse embrasser par le directeur.) Nous n'étions pas fâchés ?

HAREL. Si. Depuis dix ans. Mais les brouilles de théâtre...

Il fait un baisemain respectueux à Bérénice.

FRÉDÉRICK. Comment vont les affaires ?

HAREL. Mal, naturellement. Il y a cent mille moyens de gagner de l'argent et moi il a fallu que je préfère la seule manière sûre de me ruiner. Au fait, vous êtes libre présentement ?

FRÉDÉRICK (*avec un humour sinistre*). Provisoirement. Mais j'ai quelques difficultés de voix.

HAREL. Je vais appeler Cussonnet, il va nous trousseur une intrigue qui tourne autour d'un personnage muet. Dites, savez-vous que désormais Cussonnet écrit des tragédies en vers pour la Comédie-Française ?

FRÉDÉRICK. Des succès ?

HAREL. Non, pas du tout : des bides. Mais des bides à la Comédie-Française, s'il vous plaît !

Harel, Frédérick et Bérénice rient ensemble.

FRÉDÉRICK. Je n'ai jamais compris pourquoi leurs échecs étaient respectables et nos succès suspects. La gloire doit passer pour canaille, la gloire est peuple, pas fréquentable.

HAREL. Napoléon avait compris le caractère des Français en inventant la Légion d'honneur. Ils courent tous après.

FRÉDÉRICK (*faiblement*). J'ai dû courir dans le mauvais sens.

HAREL (*gêné*). Bon, je vais chercher Cussonnet.

FRÉDÉRICK. Ne te fatigue pas, Harel, je sais très bien que je suis fini. Et que demain on va démolir ton théâtre...

HAREL. Vous savez ?

FRÉDÉRICK (*avec l'esquisse d'un sourire*). Tu as dû en tirer une bonne somme ?

HAREL (*déprimé*). Oui. (*Subitement sincère.*) Mais sans théâtre, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse...

Frédéric a de nouveau une faiblesse.

FRÉDÉRICK. Oh...

BÉRÉNICE. Frédéric... (*À voix basse.*)... Je t'aime...

FRÉDÉRICK (trouvant la force de jouer comme elle).

Chut... madame la duchesse... moi aussi...

Mlle George, en robe noire, avec un panier de fleurs, est montée en hâte de la rue.

HAREL. C'est Mlle George. Maintenant, elle en est réduite à vendre du muguet sur le boulevard.

MLLE GEORGE (*très émue*). Il est là ?

Elle s'approche.

Mais Frédéric, déjà parti ailleurs, ne la reconnaît pas et ne perçoit qu'une soutane noire.

FRÉDÉRICK (*faiblement*). Bonsoir, monsieur l'abbé.

MLLE GEORGE. Bonsoir, Frédéric.

FRÉDÉRICK (*doucement*). Je n'ai rien à vous dire, monsieur l'abbé.

Mlle George pose son panier et s'agenouille auprès de lui.

FRÉDÉRICK. Si, une chose : votre bon Dieu, il ne sait pas s'y prendre. Très mauvais dramaturge. La pièce commence, on ne s'en rend pas compte ; la pièce finit, on ne s'en rend pas compte non plus. Et entre les deux ? De l'agitation. Confus. Pas de situation, pas de but, pas de sens. Rien que des péripéties. (*Il regarde Bérénice et sourit.*)

Oui, oui... les personnages sont parfois réussis... mais la pièce, monsieur l'abbé ! La pièce est mauvaise ! Au moins, au théâtre, les pauvres deviennent riches au dénouement, les riches meilleurs, les méchants sont punis. Ici, on corrige la vie. Mais chez vous ? Le coquin triomphe et l'innocent trépassé. C'est cela qui manque à votre création, elle n'est pas assez naïve, pas assez niaise. Moi, j'aurai œuvré dans le niais toute ma vie. Le niais, c'est l'autre nom de la justice et de la bonté. Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur l'abbé, vous et moi, nous vendons de l'illusion, nous avons le même fonds de commerce, mais moi je pense au public. (*Il ajoute plus bas.*) Eh... George... je t'ai reconnue...

Et il lui fait un clin d'œil.

Mlle George, bouleversée, lui embrasse les mains passionnément.

Il ferme alors les yeux, sa tête part sur le côté.

BÉRÉNICE. Il s'en va...

Elle pose son visage contre le sien.

Frédéric rouvre les yeux et regarde la grande salle vide.

FRÉDÉRIC. Je me regrette déjà.

Puis il ferme les paupières et meurt en tenant contre son cœur celle qu'il aime.

Au fond de la scène, un étrange couple entre lentement.

Il s'agit, en rêve, de Frédéric enfant qui entre pour la première fois sur le plateau des Folies-Dramatiques.

Par la main, il tient sa mère qui vient livrer du linge. Il découvre le plateau avec un visage admiratif.

Il avance, ébloui, les yeux écarquillés, en contemplant amoureusement le théâtre.

FRÉDÉRIC ENFANT. Oh maman, c'est si beau... J'aimerais tant rester ici.

FIN

# Frédérick ou Le boulevard du Crime

a été créé le 22 septembre 1998  
à Paris, Théâtre Marigny.

Mise en scène : Bernard MURAT

*Décor* : Nicolas SIRE

*Costumes* : Bernadette VILLARD

*Lumière* : Laurent CASTAINGT

*Effets spéciaux* : Jean-Pierre BENOIT

Distribution :

Jean-Paul BELMONDO, Micheline DAX,  
Philippe KHORSAND, Florence DAREL, Jean DAVY,  
Pierre VERNIER, Laurent SPIELVOGEL,  
Cécile MAGNET, Bernard DUMAINE,  
Gaston VACCHIA, Urbain CANCELIER, VALARDY,  
Bradley COLE, Jacques FAUGERON,  
Théodora MYTAKIS, Bernard VALDENEIGE.

Production :

Jean-Marc GHANASSIA, Théâtre Marigny,  
Théâtre des Variétés, Atelier Théâtre Actuel,  
Laura PELS Production INC.,  
Théâtre de la Gaîté-Montparnasse,  
François DE LA BAUME.



DU MÊME AUTEUR  
*Aux Éditions Albin Michel*

Romans

LA SECTE DES ÉGOÏSTES, 1994.  
L'ÉVANGILE SELON PILATE, 2000.  
LA PART DE L'AUTRE, 2001.  
LORSQUE J'ÉTAIS UNE ŒUVRE D'ART, 2002.

Récits

MILAREPA, 1997.  
MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN, 2001.  
OSCAR ET LA DAME ROSE, 2002.

Essai

DIDEROT OU LA PHILOSOPHIE DE LA SÉDUCTION, 1997.

Théâtre

LA NUIT DE VALOGNES, 1991.  
LE VISITEUR (Molière du meilleur auteur), 1993.  
GOLDEN JOE, 1995.  
VARIATIONS ÉNIGMATIQUES, 1996.  
LE LIBERTIN, 1997.  
HÔTEL DES DEUX MONDES, 1999.  
PETITS CRIMES CONJUGAUX, 2003.

Le Grand Prix du Théâtre de l'Académie française 2001  
a été décerné à Éric-Emmanuel Schmitt  
pour l'ensemble de son œuvre.

Site Internet : [eric-emmanuel-schmitt.com](http://eric-emmanuel-schmitt.com)